

SIX POÈMES

DE SHRI AUROBINDO



traduits et commentés par
MA SURYANANDA LAKSHMI
(Noutte Genton-Sunier)

1985

INTRODUCTION

Les six Poèmes de Shrî Aurobindo sont les comptes rendus précis d'expériences spirituelles vécues. C'est pour cela qu'en les traduisant en français nous avons moins cherché à en donner un parallèle poétique qu'une transcription exacte. Chaque terme porte en soi une énergie rayonnante et une signification qu'il est dangereux de vouloir modifier. Le mot a ici un contenu mystique réel, une force de vie et de révélation qu'il faut respecter sous peine d'ôter au texte sa valeur et son efficacité.

Car il s'agit d'un chemin tracé dans l'inconnu du parcours intime de l'âme, d'une lampe allumée dans notre nuit, afin qu'à notre tour nous puissions la traverser victorieusement. De tels écrits sont plus qu'une œuvre poétique, ils sont un flambeau de la recherche intérieure, un phare sur l'océan de notre conscience que l'Aube attend, le guide aux pas sûrs dont l'authenticité résonne jusqu'au secret de notre intelligence et l'appelle à son glorieux réveil.

Les états de supraconscience dévoilés dans ces six poèmes sont certes déjà fort éloignés de la perception humaine habituelle. Il faut, pour les comprendre, une capacité de pénétration spirituelle développée, une volonté purifiée, exercée et assouplie par la pratique du yoga. Nous voudrions cependant dire ceci, à ceux qui entreprendront la lecture de ces pages, c'est que la possibilité de telles visions est en chaque homme. La structure mystique de l'être est la même partout dans l'univers. Quelle que soit la confession à laquelle on appartienne, quel que soit le credo, religieux ou non, qui anime nos énergies, la conquête de la connaissance supramentale fait partie de notre être comme une faculté à développer, comme une maîtrise à atteindre, comme une intelligence supérieure et parfaite à découvrir. Elle est le fruit d'une longue et lente discipline, la plus exigeante sans doute

de celles que l'existence nous propose. Elle est le résultat et la conséquence de la vie réellement vécue, totalement acceptée, profondément saisie dans son mystère vrai.

Ici, Shrî Aurobindo n'enseigne pas comme il le fait si magistralement ailleurs. Il décrit ce qu'il a lui-même éprouvé, avec cette discrétion, cette pudeur qui le caractérisent lorsqu'il s'agit de sa propre expérience dont il ne parle presque jamais directement. Et sa description a la valeur d'une révélation rishique, elle est tout à la fois vraie et créatrice de vérité dans la conscience qui la reçoit. Ses poèmes ont le poids spirituel des vieux textes vediques. Ils expriment la réalité essentielle, première, ils la dévoilent à l'âme incarnée qui cherche, ils la cristallisent dans la conscience actuelle du monde. Ils déterminent les voies de la découverte religieuse, comme on dessine une carte de géographie, et donnent à l'Invisible une consistance fervente en laquelle il nous est dès lors possible à notre tour de nous orienter.

*
**

L'âme est le principe immortel de tout ce qui existe et qui comprend le physique, le vital, le mental, l'affectif, le psychique et le spirituel. Elle contient en soi ces divers éléments dont elle est l'unité indestructible et l'éternelle vie, la béatitude et la lumière.

Il n'y a pas d'opposition entre l'âme et le corps, tous les deux sont divins. L'âme porte en elle le corps et l'anime ; par la méditation, elle le modifie et l'enfante à l'immatérielle immortalité. Comment le corps peut-il être immortel ? C'est ce que les poèmes de Shrî Aurobindo nous apprennent aussi. Le corps est la substance lumineuse de la vision qui est divine et qui nous transmet Dieu. Il n'est ici-bas un obstacle à la vie spirituelle que tant qu'il est considéré comme distinct de l'âme, ayant une existence propre et différente de celle de l'âme. Or il en est une partie intégrante, vie de sa vie, unité de son unité.

Le corps est un élément de la connaissance qui se transforme et s'épure lorsque l'existence parvient à sa plénitude impensable et parfaite, hors des sens et de la perception, au delà du nom et de la forme, dans l'Indifférencié qui accomplit la totale Vérité. Façonné dans

l'argile de la manifestation divine, il n'est qu'un état de conscience qui doit être élargi et dépassé, non annulé ou renié. Il s'agit, tout au long de la croissance spirituelle complète, qui commence son ascension au bas de l'échelle dans la matière elle-même, d'une progressive transfiguration dont le départ est l'apparente inertie et l'arrivée est le sommet suprême, la paix de Sachchidânanda.

Dieu qui s'est évolué et exprimé dans l'univers par l'acte créateur de son Verbe, retourne à l'Absolu en s'involuant. Ce double mouvement dans l'Unité consciente est permanent, il n'a ni origine ni fin, il est l'Actuel, le Présent infini de l'Amour qui révèle le Seigneur de l'Extase et qui Le connaît en Soi. Dans l'intelligence incarnée, c'est Dieu qui recherche Dieu et qui seul Le conçoit. L'homme est le reflet de l'Eternel, il en possède la nature et la vérité. Son rôle est de cesser de refléter, pour s'identifier à son Modèle et posséder ainsi en même temps que l'existence immortelle, indivisible et parfaite, la Connaissance et la Félicité.

Cette lente assimilation est l'œuvre du sacrifice (au double sens de don de soi et d'épanouissement, par les naissances successives de l'être entier à des états de compréhension et de réalisation toujours plus complets et plus élevés) et de la maîtrise de soi qui permettent de dépasser l'ego et ses conceptions restreintes pour entrer dans le moi impersonnel plus vaste qui dévoile la Sagesse universelle et enfante l'être à sa Conscience radieuse et illimitée. Sur les plans physique et moral qui sont inférieurs, la fusion devient possible par l'obéissance à la Loi et l'amour de Dieu et des autres. Sur le plan mental et affectif, elle devient possible par l'appréhension impartiale et sincère, la recherche désintéressée et scientifiquement exacte de ce qui est, par l'amour qui dépasse la forme et rejoint l'Invisible, sensible au travers de l'apparence déjà. Sur le plan spirituel et supra-mental, l'union est réalisable dans la vision de Vérité et la conquête de l'âme resplendissante qui s'affranchit du corps et se connaît finalement en Soi.

La terre et ses aspects innombrables sont la contemplation en laquelle s'incarne successivement l'Ineffable pour éclore à sa plénitude qui est lumière. Les obscurités sont les ombres de la lumière tant que celle-ci n'a pas reconquis sa perfection totale. Aux ombres et aux nuits

succèdent les jours et les illuminations diverses. Tous ensemble ils conduisent à l'Aube immaculée de l'âme éternelle.

Dans la matière s'introduit la vie sous tous ses aspects : la vie du vital, la vie du mental, la vie de l'affectif, réagissant les unes sur les autres, se recomposant et se regroupant indéfiniment. Au travers d'elles toutes œuvrent le psychique et le spirituel, ces énergies premières dont l'âme se revêt pour que la destinée divine de l'univers soit possible.

*
**

Au commencement était la Concentration qui ne portait aucun nom, et seule Se connaissait la Félicité. Les siècles s'ignoraient et le temps n'était pas. L'Infini rayonnait en sa propre splendeur. L'Esprit conscient de tout était Cela, et pas un souffle ne troublait sa sereine perception de Soi.

La Vie était dans sa seule Joie d'être et nulle limitation ne l'étreignait. Il n'y avait pas d'au-dessous et pas d'au-dessus. L'Esprit n'était pas dans la Vie, il était la Vie elle-même. Il n'y avait pas d'habitation et pas d'Habitant. Tout ce qui existait était à la fois la Demeure et le Tout-Puissant qui demeure sans être né.

Qui dira la Beauté de cette Existence suprême en laquelle règnent la Perfection et la Vie en leur Plénitude, de cet état immuable et permanent, l'Eternel au cœur de l'être quel qu'il soit ? Car tout y retourne avec l'instant qui passe, et la conscience humaine qui s'affranchit de l'obstacle des deux yeux, rentrant dans la vision unique, retrouve la Conception en laquelle S'accomplit la Béatitude. Dans l'espace délivré de lui-même et l'âge sans écho, elle pénètre en Cela qui n'est pas elle-même et dont pourtant elle est issue et possède la Clarté.

L'Astre demeure en sa totalité ; et cependant il se détache de Soi pour émettre une ombre de Soi qui prend forme dans l'univers et porte son nom. Ainsi l'Absolu sans forme, illimité, splendide et secret dans sa Conception unique de Soi, demeure intact et devient le monde.

La conscience éveillée qui voit, connaît Cela et possède la paix. L'univers n'est plus une énigme pour elle. Il est Cela qui Se révèle

dans l'adoration et dans l'amour, dans l'intelligence et dans les œuvres, au travers de toutes les formes, de tous les noms qui sont les aides et deviennent les obstacles jusqu'à ce que, dans la Conception parfaite retrouvée, l'Esprit Saint resplendisse à nouveau, Seul sur l'Infini.

*
**

Les poèmes qui suivent incarnent la Vérité vécue avec lucidité et non plus dans l'angoisse et la nuit des incertitudes. Ils sont au delà des hésitations, des déductions et des suppositions. Ils découvrent la Vie dans la transparence révélatrice des visions supérieures, affranchies des lourdeurs de la Nature encore vouée à une demi-inconscience. Ils sont la manifestation d'une plénitude où l'harmonie de tous les éléments de l'être, de toutes ses facultés et possibilités, s'exprime avec intelligence et rigueur. Ici le physique, le vital et le mental sont pénétrés par la Lumière de la Conscience radieuse ; ils ne s'égarent plus dans le pourquoi des circonstances incomplètes ; ils participent à l'extase que permettent le psychique libéré et le spirituel exalté. Leur démarche s'associe et s'intègre au mouvement profond qui soulève l'être et le rend à son épanouissement réel et total. Le monde, ici, est bien l'œuvre du Seigneur qui est toute-Sagesse et toute-Puissance, et il se manifeste dans sa Perfection.

I

a) TRANSFORMATION

My breath runs in a subtle rhythmic stream ;
It fills my members with a might divine :
I have drunk the Infinite like a giant's wine.
Time is my drama or my pageant dream.
Now are my illumined cells joy's flaming scheme
And changed my thrilled and branching nerves to fine
Channels of rapture opal and hyaline
For the influx of the Unknown and the Supreme.

I am no more a vassal of the flesh,
A slave to Nature and her leaden rule ;
I am caught no more in the senses' narrow mesh.
My soul unhorizoned widens to measureless sight,
My body is God's happy living tool,
My spirit a vast sun of deathless light *.

* Nous avons respecté scrupuleusement la mise en page de la publication anglaise sans indication d'Editeur.

b)

METAMORPHOSE

Mon souffle circule en un flot rythmique et subtil ;
Il remplit mes membres d'un pouvoir divin :
J'ai bu l'Infini tel un vin de géant.
Le temps est mon théâtre ou mon rêve somptueux.
A présent mes cellules illuminées sont une brillante esquisse de joie
Et changés sont les rameaux de mes nerfs frémissants
En fins canaux d'extase opale et diaphane
Par l'influx de l'Inconnu et du Suprême.

Je ne suis plus un vassal de la chair,
Un esclave de la Nature et de sa lourde loi ;
Je ne suis plus prisonnier de l'étroit filet des sens.
Mon âme sans limite s'étend à une vision démesurée,
Mon corps est l'instrument heureux et vivant de Dieu,
Mon esprit un vaste soleil de lumière immortelle.

La méditation est parvenue au seuil d'une transformation supérieure où la conscience, devenue divinement active, façonne et illumine jusqu'à l'être physique. Les purifications préliminaires sont acquises : maîtrise yogique des énergies physiques, vitales, morales, mentales, affectives, psychiques, spirituelles et visionnaires. Nous sommes au delà de la vision proprement dite où les dieux apparaissent, créateurs vediques de l'âme incarnée et de son univers chamarré. La vie de la sueur et de la respiration est dépassée. Celui qui médite ainsi est immobile, impersonnel, au delà des sens. Et cependant il est capable de dire ce qu'il est, parce que la volonté divine en lui a conservé le contact avec le Verbe originel formulé dans la parole humaine lorsque celle-ci est pure de tout égoïsme, lorsqu'elle est proche du silence intérieur, révélateur de Vérité. Ce n'est qu'une fois revenu de sa méditation, en laquelle il est immuable, que le yogin décrit ce qu'il a vécu. Il s'en souvient comme d'un texte gravé dans son être profond et non dans sa mémoire seule, un texte qu'il est lui-même devenu, parce que sa pensée la plus haute a pris vie dans la vie de son corps humain. On peut alors le comparer à une terre féconde que la conscience divine a enfantée dans sa méditation. L'Intelligence suprême a pris forme et engendre un univers de sa propre révélation, qui va s'épanouir et se développer selon les lois précises qu'il apporte avec lui en se manifestant. Jamais cet univers n'est le même, à chaque fois qu'il se suscite, et cependant les chemins de la création se retrouvent à l'infini. Aucun homme n'est semblable à l'autre, aucune mer semblable à ses sœurs, aucune cime à d'autres cimes. Pourtant chaque parcelle du monde porte en soi le même pouvoir totalement divin de récréation et de connaissance illimitées.

Le premier vers du poème situe avec une exactitude parfaite le *lieu* de la conscience qui médite, le niveau impalpable où s'exerce sa sensibilité :

« Mon souffle circule en un flot rythmique et subtil » ;

C'est le degré de la respiration maîtrisée qu'enseigne le yoga, le *prânayama*¹ sans lequel, selon les anciens Vedas, aucune manifes-

1. Science et maîtrise de la respiration yogique qui permet la concentration de l'esprit.

tation divine ne peut être captée, car les dieux n'apparaissent et ne donnent leurs énergies que lorsque la respiration de la vie terrestre et humaine, avec sa nécessité d'alterner inspirations et expirations pour permettre au corps de s'alimenter en oxygène vital et de rejeter le gaz carbonique nuisible, a été surmontée. Il n'y a plus alors ni absorption ni rejet, mais un « écoulement ininterrompu de forces vivantes », comme un « flot rythmique et subtil », c'est-à-dire vibrant d'une existence inaltérable qui est en soi. Et ce flot « remplit mes membres d'un pouvoir divin ». Il est la Vie qui ne respire plus, qui se nourrit d'elle-même et se suffit à elle-même, immaculée, parfaite, stable, illimitée, le Tout-pensant qui connaît Dieu, l'Au-delà dont nul ne peut dire les dimensions et que nul ne dépasse. Le « Souffle » qui l'anime est, en effet, infiniment léger.

Ces deux premiers vers du poème ne sont pas autre chose que la relation exacte d'un fait mystique matériel. Monté au sommet de la méditation, le yogin cesse effectivement de respirer. Le mouvement de ses poumons peut s'arrêter durant de longs intervalles. Il est conscient de recevoir en lui, et pas seulement par sa bouche et par ses narines, le flot subtil infiniment léger de l'énergie divine immanente, de la force de Vie qui porte toutes choses en elle. Il vit de cela et n'éprouve plus que la vastitude de l'existence éternelle. Le pouvoir divin est, en lui, seul agissant. L'intensité stable de la perception intérieure est atteinte, indépendante des changements concrets, mais ne les reniant pas, les accomplissant au contraire dans leur ultime réalité.

« J'ai bu l'Infini tel un vin de géant ».

Telle est la conclusion de ce premier mouvement yogique qui dirige la conscience dans son ascension au sein de l'Invisible. Nous aimerions pouvoir transmettre l'impression de puissance et d'immensité qui se dégage de ce début et dont le troisième vers dévoile la mesure. Le yogin, de tout son être ardemment lucide, a plongé dans l'Insondable. Son souffle est le Divin Lui-même, que les humaines fluctuations n'altèrent pas. Il a « bu l'Infini tel un vin de géant ». Chaque mot souligne la grandeur, l'ivresse démesurée ressentie. Le pouvoir créateur éternel qui peut tout, sait tout, pénètre tout, émet

tout a transformé l'être mortel et restreint en une conscience vivante illimitée. La joie l'habite, joie qui n'est pas le contraire de la peur ou de la souffrance, mais qui les comporte dans leur existence transfigurée par la vision de l'Unité.

La vie atteint une sorte d'apogée, un maximum d'intériorité. Ce n'est pas l'Absolu. C'est, dans l'être incarné et différencié, la perception de l'amplitude souveraine en laquelle la conscience réelle et universelle retrouve sa nature.

« J'ai bu l'Infini tel un vin de géant ».

Le yogin, dans l'état de concentration puissante qui est son *existence* actuelle, ressent l'Infini *en* lui-même. Sa respiration, en s'interrompant, a dilaté la vie de son être ; il *est* l'immensité bienheureuse en son activité créatrice insurpassable, continue et sereine, illimitée dans le temps comme dans l'espace. Tous les aspects de la manifestation sont possibles et harmonieusement justifiés. Nulle opposition ne les diminue en les dressant les uns contre les autres ; ils ont leur place, leur signification, leur vérité. L'existence est une, insondablement riche, palpitante comme le vin géant de l'Infini qui la contient. Dès lors les dimensions et les valeurs ont changé de caractère pour le yogin qui les conçoit selon un critère nouveau.

Il en va de même pour chaque progrès que nous réalisons. Toute connaissance nouvelle acquise par notre conscience, si modeste soit-elle et dans quelque domaine qu'elle se situe, transforme notre compréhension de l'univers entier. Les rapports qui l'équilibrent sont modifiés, le visage qu'il nous offre est comme éclairé par une flamme inconnue jusqu'ici. Nous voyons en lui autre chose et nous l'aimons différemment. Lorsqu'à la connaissance intellectuelle et matérielle s'ajoutent des éléments affectifs et psychiques, lorsque le cœur y participe et l'âme y mêle sa voix élévatrice et purificatrice, il peut y avoir véritable transfiguration, illumination apaisante et durable. L'être se sent comblé tout à coup par un bonheur insoupçonné, il découvre des harmoniques inattendues dans le chant des phénomènes, et son existence en est élargie. Un air vif et libérateur le traverse : il a conscience de naître à un nouvel état de vie, à un autre palier de compréhension et d'expérience.

Le processus est pareil tout au long de l'ascension qui nous ramène à l'Absolu. Et ce que Shrî Aurobindo décrit ici est précisément un de ces instants devenus infinis, où l'accès à un savoir éternel et cosmique a permis l'éclosion de l'être à un échelon d'existence supérieur. Certes, il nous semble bien éloigné du nôtre. Mais la nature de sa conquête est la même. Le mécanisme spirituel qui enfante successivement la conscience aux divers degrés de son épanouissement est unique et constant. Il suffit d'avoir la patience et la persévérance d'atteindre les sommets, au travers des plaines et des mers fécondes, des collines, des forêts et des rochers innombrables de la pensée et de la vie.

Au point où nous en sommes, le temps a cessé d'être une entrave, l'espace a cessé d'être un obstacle. L'Infini a ramené les perspectives à une seule vision sans barrières, qu'aucune présence spécifique ne divise. Le temps est l'animation démesurée au sein de l'Immensité, le Jeu divin (la Lîlâ² du Seigneur) que rien ne trouble, que rien n'altère. Il est devenu l'Absolu, qui n'est peut-être qu'un perpétuel enfantement de Soi-même à Soi-même, dans l'extase de la Connaissance et de la Vérité.

Or, il est réellement possible de concevoir et de connaître l'existence d'ici-bas de cette manière, de la vivre en l'éprouvant suprêmement une et illimitée dans chacune de ses manifestations et dans tous ses phénomènes. De grands sages tels que Shrî Râmakrishna, Sarada Devî, Mâ Ananda Moyî, le Maharshi, Swâmi Râmdas et, plus loin de nous, le Bouddha et le Christ, sont là pour le prouver. Et ils ne sont pas les seuls !

« Le temps est mon théâtre et mon rêve somptueux ».

La durée existe encore, mais en tant que « théâtre » ou « rêve », dont la richesse somptueuse n'est plus une illusion, une apparence éphémère. Elle est l'activité de l'âme suprême, la glaise en laquelle se pétrit le moule de la pensée distincte et du moi séparé de Dieu. La conscience qui a vaincu l'emprise des dualités et voit l'Un en tout ce

2. Lîlâ : Jeu du Seigneur. Le Jeu de l'Existence unique dans les Dualités.

qui est, ne renie pas les siècles et leur nécessité dans le déroulement du devenir des mondes. Elle sait qu'ils sont réels. Mais en elle qui vit l'Un, ils ne sont plus que l'écoulement sacré de la lumière, où la souffrance n'est pas différente de la joie, la mort n'est pas différente de la vie, car tout est, dans sa signification éternelle, immuable et vraie. Le péché qui nous hante, la douleur qui nous anéantit sont des flambeaux dans la main de Dieu. Ils nous arrachent à la paresse de ce qui est acquis et nous aiguillonnent vers d'autres réalisations, d'autres cieus. Ils nous préservent de l'orgueil qu'une réussite parfaite ici-bas engendrerait aisément. Les saints le savent, eux qui souvent recherchent l'épreuve et le sacrifice difficile leur permettant de se dépouiller d'une forme de vie pour en conquérir une autre et y pénétrer. Ils ont appris que le sentiment de notre impuissance humaine et de notre dépendance divine absolue est purificateur et que la peine nous lave fréquemment de bien des erreurs. « Nul n'a droit au gain de l'action », dit la Bhagavad-Gîtâ. Réjouissons-nous donc lorsque la joie qui est le fruit d'un long effort nous est incompréhensiblement et subitement retirée ! C'est que le Seigneur est à l'œuvre en nous et qu'Il nous veut plus grands, à Sa mesure. Le Seigneur ne récolte rien, Il prodigue éternellement ce qui est Lui éternellement. La Joie suprême, la Joie inaltérable est d'une nature imprévisible pour notre esprit. Elle est faite de connaissance et de certitude, de maîtrise totale et d'infaillibilité, dans la Paix. Elle n'est pas une exaltation, un débordement hors de soi-même. Elle est une extrême Concentration de Soi dans la pleine possession de tous les éléments de l'être.

Au vers suivant nous faisons un pas de plus dans la découverte de la Vérité : en son aspect le plus matériel aussi, la vie est Dieu.

« A présent mes cellules illuminées sont une brillante esquisse de joie ».

Les cellules de vie incarnées dans le corps, elles-mêmes sont illuminées. La puissance de la conscience en méditation a conquis le pouvoir créateur du Divin, celui même par lequel le monde est façonné. Elle rend à la lumière ce qui paraît voué à la destruction et à la nuit de la matière. Elle crée divinement, sur les plans inférieurs aussi, la forme parfaite de la Vérité.

Tout est conscience. *Voir juste* c'est enfanter Dieu en soi, c'est vivre libéré de l'influence des événements non reliés au grand Tout par le souffle de l'âme qui en possède la signification, et isolés entre eux. C'est se soustraire à l'emprise du moi individuel imparfait et rentrer dans la vision parfaite de l'Éternité. Le chemin pour y conduire serait court et facile, si nous n'étions si fortement attachés à notre personne terrestre. Voilà pourquoi l'enseignement des grands Bhaktas³, qui prêchent l'amour de Dieu et du prochain, l'oubli de soi dans l'abnégation et le don que l'on fait de soi-même, est si puissant. « Soyez ivres de Dieu ! » disent le Christ, Shrî Râmakrishna et Swâmi Râmdas, ne pensez qu'à Lui et vivez de Sa miséricorde seule, car elle révèle tout. Et Shrî Aurobindo, sous un aspect plus philosophique, ne dit pas autre chose. Il nous apprend que l'Infini qui est Dieu, bu par notre âme assoiffée tel un vin de géant, transfigure jusqu'à notre corps. La Vérité y demeure également, telle une extase matérialisée. « Même le corps se souviendra de Dieu » (Son Poème Savitrî).

On sait qu'ailleurs, dans ses lettres à ses disciples notamment, le Maître a affirmé et expliqué le pouvoir transformateur de la conscience éveillée, capable d'agir sur la matière et de la régénérer, comme l'esprit. Sa traduction et son commentaire entier de la Kena Upanishad⁴ en est une minutieuse analyse. C'est, chez lui, un thème originel et cher dont on retrouve cependant la source dans les Vedas et les très vieux écrits rishiques⁵. En ce sens il n'est peut-être pas téméraire de dire que Shrî Aurobindo est, de notre temps, un créateur rishique, une énergie divine incarnée pour tracer dans le corps du monde un chemin vivant de la Vérité. Il a vécu, il a lutté, il a cherché, il a incarné, pour qu'à son tour une génération nouvelle d'hommes et de femmes vivent, luttent, cherchent, incarnent ce qu'il a manifesté en lui-même pour eux.

La conscience intérieure qui s'élève et s'illumine par la force de la méditation révélatrice, agit non seulement sur soi, mais sur le corps qu'elle habite et fait de lui un être de lumière incarnant la Vérité et

3. Disciples du Yoga qui recherchent Dieu par la voie de l'Amour parfait.

4. *Trois Upanishads*, Paris, Albin Michel, pp. 119-235.

5. Composés par les rishis, c'est-à-dire les sages anciens, auteurs oraux des Vedas.

la projetant avec puissance dans le monde. Tel est le processus de la création divine, partout semblable dans la Manifestation. Le pouvoir de concentration qui s'établit en nous est divin. Il œuvre et il enfante de la même manière qu'il le fait à l'origine des temps lorsque, dans la conscience indivisée de Dieu, l'univers paraît. Sans expérience mystique, il est tout à fait impossible de se représenter cet état actif de l'Être invisible et premier, totalement un et conscient, qui est avant la création, qui demeure en elle et subsiste après elle. Mais il est un *fait* indéniable et la raison nous autorise à l'admettre puisque des sages authentiques qui ont vécu parmi nous une existence divinement limpide et humainement pure, nous l'affirment. Il est vérifiable en nous-mêmes, quand l'heure en est venue. Au suprême degré de la méditation, dans la supraconscience lumineuse, l'Être un et Tout-Conscient Se lève et l'univers entier disparaît, comme auparavant il était apparu par un mouvement supraconscient inverse. La Vision seule, rayonnante, flotte dans l'Infini qu'elle submerge, ayant résolu tous les problèmes et tous les devenirs. L'Impensable Se pense Soi-même et donne une consistance à sa pensée. La Conscience éveillée, par le pouvoir gigantesque de sa concentration, saisit la Vérité et la fait sienne. Elle vit désormais de Sa Vie, façonne et transfigure l'habitation qui L'a reçue en elle. La Vérité est l'énergie agissante qui enfante et qui perpétue la vie. Lorsqu'elle pénètre la conscience purifiée du yogin, elle verse en elle comme un nectar vivant qui anime les origines mêmes de son existence et repétrit tous les éléments qui la composent. Elle transforme en vision exacte et en certitude ce qui jusqu'ici n'était qu'intuition vague et indécision confiante. Elle donne à l'âme le pouvoir d'envahir le corps et de l'éclairer lui aussi dans toutes ses parties matérielles, nerveuses, vitales et affectives, de Sa Réalité inaltérable. Alors, mais alors seulement, il est possible de voir que le parcours divinement conscient qui manifeste Dieu dans le monde et celui qui retourne à Dieu en s'affranchissant progressivement de l'emprise du monde et de ses dualités, sont semblables et un seul. Que ce qui exprime l'Absolu dans l'univers visible n'est pas autre chose que ce qui Le révèle intégralement au sein de la Conscience parfaite et indivisible. La Mère est l'énergie divine, Une avec Dieu, qui est le monde et qui est l'Absolu. Et la conscience incarnée qui

La connaît dans Sa Vérité, connaît le cosmos et connaît Dieu. Elle a conquis la Paix qui surpasse toute intelligence.

Dans cet état, le yogin en méditation saisit la Vérité et, en même temps il est saisi par Elle. C'est comme une nouvelle création s'opérant dans l'être manifesté, une nouvelle naissance originellement divine s'accomplissant en lui ; comme si le commencement de toute la création se répétait en lui, projetant Dieu dans Sa totalité lumineuse rayonnante et révélatrice dans une forme déterminée mais spirituellement illimitée ; une sorte d'échange actif d'où surgit la manifestation divine dans l'être créé. L'intelligence primordiale se réveille et trouve Dieu en elle. Ce n'est pas « prendre conscience de quelque chose », c'est « devenir la conscience de ce qui est ». C'est retrouver l'unité fondamentale de l'Être et du Devenir, l'Identité de la conscience et de l'existence.

Dieu est la conscience et en même temps la substance de la vie, car l'une et l'autre sont inséparables, existant dès leur principe simultanément. Aveuglés tels que nous le sommes par le fait matériel de la terre, de son destin et de ses habitants, nous ne concevons l'univers que comme un acte matériel d'abord, alors que la réalité de la méditation démontre le contraire. Lorsqu'après une longue pratique de la concentration, le yogin parvient à ces états de vision intérieure qui sont la manifestation de la Conscience divine active en lui, il connaît que l'Invisible est plus réel que le visible et que c'est de lui que découle et naît tout le reste. *Voir* ce qui est vrai, infini, éternel, devenir un avec lui, c'est *concevoir* une existence ineffable, insondable, pure et inexprimablement puissante, c'est entrer dans l'Illimité, c'est être effectivement immortel.

Le yogin qui revient de là sait que dès lors toute destinée, toute création lui sont possibles. Il n'est plus trompé par l'éphémérité des phénomènes terrestres et des mentalités incertaines, impuissantes, incapables de créer véritablement, qui en sont l'illusion et la souffrance. Il vit d'une vie qui *est* conscience lumineuse immatérielle et matérielle, qui *est* création actuelle et éternelle, qui est toute-puissance et toute-présence, Béatitude, rayonnement de la Vérité immuable. Telle est la *soumission* parfaite, l'être engagé totalement dans l'Existence de Vérité et vivant de Son Exactitude.

« A présent mes cellules illuminées sont une brillante esquisse
de joie

Et changés sont les rameaux de mes nerfs frémissants
En fins canaux d'extase opale et diaphane
Par l'influx de l'Inconnu et du Suprême ».

Le yogin, immobilisé dans sa concentration intense, voit, ressent, comprend, entend tout à la fois, et il *est* cela qu'il découvre et contemple en lui-même. Il est la proie du Silence divin qui le pénètre et le féconde, de cette Plénitude des facultés de l'être entier devenue Révélation et Création. Le corps se transfigure et participe à l'extase. Ses cellules matérielles s'illuminent et dévoilent leur contenu divin, leur substance divine. Elles portent la joie transcendante en elles, elles sont comme l'écriture sacrée du texte intérieur qui formule Dieu ici-bas. Elles sont l'esquisse du Suprême, qui est Béatitude et Délice. Et « les rameaux des nerfs frémissants » deviennent les « canaux » par où passe l'extase et s'infiltré la félicité. Tendus vers l'Insondable, l'Inconnu, l'Insaisissable, ils se dilatent, s'épurent et sont capables de capter le secret de l'Eternité. La respiration qui s'est arrêtée semble avoir nettoyé le système nerveux de ses impuretés, de ses désirs terrestres, de son agitation instable. Le calme s'est installé en lui et, avec le calme, la possibilité enfin retrouvée de saisir l'Infini.

Sur un plan spirituel moins élevé, la même loi se vérifie également : tout homme qui s'efforce, de quelque manière que ce soit, de remplacer en lui l'agitation par la maîtrise de soi, l'instabilité par une persévérance tranquille et sans attachement égoïste, la passion, l'impatience, la colère, par une bienveillante compréhension, une ferme indifférence aux gloires d'ici-bas, s'ouvre tout naturellement à l'influence de l'Invisible et perçoit en lui-même, inconsciemment peut-être mais tout à fait réellement, la Présence ineffable :

« Heureux ceux qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu ! »

« Heureux ceux qui procurent la paix, car ils seront appelés fils de Dieu »⁶.

Ceci est vrai, de façon absolue, à tous les degrés de l'existence manifestée et des états de conscience qui y correspondent. Voir Dieu,

6. Matthieu 5, v. 8-9.

c'est comprendre les hommes et les événements avec une bienveillance désintéressée et une sincère impartialité, accepter la souffrance et la difficulté sans révolte, en bénissant la main qui frappe comme venant de Dieu Lui-même, c'est sentir en son cœur délivré la joie sereine du don que l'on fait de soi, don libre de tout marchandage, de toute coquetterie, de toute habileté. C'est aussi distinguer la vérité du mensonge, l'honnêteté de la tromperie. C'est posséder cette justesse intérieure qui vient du Seigneur et dirige nos pas avec sécurité. Voir Dieu, c'est devenir de plus en plus incapable de faire le mal, de souiller ou de détruire quoi que ce soit, c'est apporter avec soi un climat salubre et bon qui procure le bonheur et la paix à ceux qui nous entourent, c'est s'élever de plus en plus hors de la condition humaine et de ses restrictions humiliantes et pénibles, non par un confort plus perfectionné ou des jouissances plus grandes mais par un contrôle de soi qui nous rend indifférents aux outrages, aux douleurs physiques et morales, qui nous permet de distinguer dans toute circonstance une signification qui la dépasse et lui est antérieure, qui l'universalise et lui donne une valeur éternelle au lieu de l'enfermer dans un ressentiment personnel et une portée strictement individuelle. Cette discipline exige un effort tenace et soutenu mais elle porte sa force en elle-même et sa victoire dans le fait qu'elle exprime et matérialise la Loi divine. Et recevoir « l'Inconnu, le Suprême », c'est alors connaître un peu de la Certitude divine qui est Vérité, de cette Certitude et cette Vérité qui sur la terre ne sont jamais acquises tout à fait, si ce n'est dans la persévérance de la dévotion et de l'amour saint, dans la sagesse sans cesse renouvelée de la méditation et du yoga, en d'autres termes, de la prière, de la contemplation silencieuse et intérieure qui est le chemin de la révélation de Dieu.

Les « fins canaux d'extase opale et diaphane » évoquent avec une précision concrète remarquable l'univers de vision mystique dans lequel se meut la conscience actuelle du yogin. La sensibilité purifiée fait de son système nerveux une ramification de canaux nets, vides, au travers desquels le souffle immatériel de l'extase peut passer. Il éprouve un bien-être physique total dans l'immobilité, une aspiration ininterrompue qui recueille l'influx divin de « l'Inconnu et du

Suprême », une perception de l'âme faite de clarté radieuse, légèrement bleutée, d'une sérénité inouïe, une présence indiscutable et sans forme, d'une telle immatérialité qu'elle procure véritablement la liberté et la paix, la certitude bienheureuse. L'état d' « extase opale et diaphane » est une transparence intérieure merveilleuse, une vie parfaite et sans nom, une compréhension totale et paisible, une connaissance active et créatrice. L'homme y est délivré de son moi, fondu en la Réalité souveraine qui le submerge et l'incorpore à Son Etre sacré. Il a saisi l'Inconnu et le Suprême comme étant son être même, sa vie propre, sa vérité intime, comme étant le Créateur de ce qui est dans l'Invisible et le Visible, la Joie irradiante de l'univers, la Perfection au delà de laquelle il n'est rien. Il a perdu l'apparence restrictive de son humanité, il renaît homme-dieu, impersonnel, vêtu de sainteté, d'amour et de connaissance divine.

Et la conséquence en est simple, toujours la même, dans les Ecritures révélées du monde :

« Je ne suis plus un vassal de la chair,
Un esclave de la Nature et de sa lourde loi ;
Je ne suis plus prisonnier de l'étroit filet des sens ».

C'est le cri de victoire des saints ! Chez Shri Aurobindo ce cri revêt une sérénité scientifique, il est la constatation d'un fait exact, intensément réel et vivant, la pénétration et la connaissance parfaites d'un état d'Etre définitif au sens absolu du terme.

La soumission parfaite à la loi divine immanente est devenue une réalité consciente. L'âme vivante s'est libérée de l'emprise de la chair et des sens, de la lourde tyrannie qu'exerce sur elle la Nature dans le devenir d'ici-bas. Par la puissance de la dévotion et du yoga, le mental a été arraché à l'esclavage des apparences matérielles, la conscience lumineuse a fait irruption en lui, dénouant les liens de l'attachement et du désir, de l'appétit et de l'égoïsme. L'amour est devenu illimité, le don de soi est devenu total, l'intelligence est vraie, la connaissance authentique et la vie entière est divine. La « Nature-en-soi » qui pèse sur notre vision des choses en faisant croire à la séparation de ce qui est fini, alors que l'âme est infinie et que l'âme est tout, que notre être est infini lui aussi, issu de l'Infini et habité

par Lui, est immergée dans le ravissement qui la libère d'elle-même et la rend à son identité avec la Conscience originelle et Une.

La vie terrestre si riche et attrayante, si bouleversante et décevante aussi, est ce qui nous sépare actuellement du Divin. C'est d'elle dont il faut se dégager afin de la voir de plus haut sous son aspect véritable. Emprisonnés dans le filet des sens qu'elle nous impose, nous la voyons imparfaitement, comme le poisson voit imparfaitement la mer lorsqu'il est pris dans la nasse du pêcheur. Il faut se libérer de l'emprise qu'elle a sur nous, la voir comme venant de Dieu, parfaite comme Lui, illimitée et totale comme Lui. Dans le recueillement purifié des sens intérieurs, dans la clarté de leur illumination calme, cette vision supérieure est possible. Et non seulement la vision, mais la transformation de la vie consciente tout entière, un apaisement de l'être matériel aussi bien que de l'âme, une intelligence humaine affranchie des erreurs qui l'accablent et la retiennent, vivante de l'existence de Dieu.

« Mon âme sans limite s'étend à une vision démesurée,
Mon corps est l'instrument heureux et vivant de Dieu,
Mon esprit un vaste soleil de lumière immortelle ».

La conscience, dans la puissance de sa concentration pleinement accomplie, atteint à l'insondable. Incarnée dans les formes matérielles, elle souffre de ses frontières mais n'aspire pas toujours à les abolir. La pratique de la dévotion, le yoga, la souffrance, la tirent de sa léthargie momentanée et la conduisent au seuil de la méditation révélatrice. Elle pénètre alors peu à peu dans la « vision démesurée » qui est un don de Dieu, tout comme la vie d'ici-bas et ce qui s'y rapporte est un don du Seigneur. Tout est donné et tout nous appartient divinement dans le présent et dans l'éternité. Ce qui est éphémère, incomplet, réduit n'appartient à personne et disparaît sans laisser de trace pour renaître sous d'autres formes. C'est le jeu continu des apparences dont se revêt l'Absolu. Nul ne peut le retenir ou l'assujettir. Mais l'Infini est notre Bien, qui vient de Dieu en qui nous sommes. La « vision démesurée » est notre caractère propre et elle est également la valeur profonde et essentielle de la « Nature » dont il est question deux vers plus haut.

L' « âme » dont il s'agit est la totalité de l'être : elle est le corps physique et le corps spirituel unis en une seule énergie divine et créatrice d'où naît la vision. Car l'Atman des Vedas n'est pas l'opposé du corps, il est ce qui contient et ce qui crée le matériel et le spirituel ; et il est au delà des deux, la substance immatérielle première qui contient la vision de Vérité et d'où jaillit la vie inépuisable. Lorsque la conscience incarnée dans un corps, une intelligence, un esprit et revêtue ainsi d'une forme restreinte parvient à l'état d'*âme* qui lui est fondamental et sacré, d'où elle sort, en lequel elle vit et s'épanouit éternellement, elle retrouve la conception même dont elle est originellement issue :

« Mon âme sans limite s'étend à une vision démesurée ».

L'être entier y participe et non pas l'esprit seul. Le corps physique lui aussi *est* la vision, capte et enfante la vision, est partie d'elle, « heureux et vivant ».

« Mon corps est l'instrument heureux et vivant de Dieu ».

Le corps purifié de ses désirs égoïstes est l'exécutant fidèle et précis de la Volonté divine, il vit de la vie divine qui est Béatitude et Vérité.

Ce passage du poème est extrêmement important. Il pose comme un fait réel et indiscutable la participation totale de l'être à la révélation de l'Au-delà. L'âme, c'est-à-dire l'être entier, corps, cœur, mental et esprit, reçoit la vision et engendre la vision, capte la Lumière éternelle et consciente, la Félicité secrète et invincible de l'Existence absolue et L'enfante à son tour, parce qu'elle La portait en soi dès le commencement et pour le temps immémorial.

« Mon âme sans limite s'étend à une vision démesurée ».

Elle devient cette vie parfaite qu'en réalité elle n'a jamais cessé d'être, vie totale dont le corps est l'instrument divin, heureux et vivant. La joie créatrice l'habite, joie libre de l'Infini qui *est* pleinement. Et la conscience spirituelle qui l'anime a retrouvé sa nature inaltérable et première : la Lumière.

« Mon esprit un vaste soleil de lumière immortelle ».

Ainsi se trouve établie dans la vision la totalité divine de laquelle nous sommes issus et en laquelle nous existons. L'âme infinie *voit* la Vérité et sa vision transforme le corps et la pensée en un instrument exécutant la volonté de Dieu, instrument qui peu à peu s'immatérialise à nouveau jusqu'à n'être plus que la Lumière immortelle, origine de tout, existence de tout, béatitude et connaissance immuables.

Au delà de toute distinction, de toute couleur religieuse et confessionnelle, dans le Réveil définitif et parfait de la Conscience, quand ce que l'on nomme Dieu n'a plus aucune apparence, plus aucun nom et cependant *est* dans toute la Puissance et la Plénitude de Sa Réalité, rayonne la Connaissance entière de la Vérité. La conscience personnelle est oubliée, elle est redevenue l'Immensité qui Se connaît et Se possède inaltérablement. La notion de Dieu elle-même a été dépassée. L'Un absolu règne et resplendit, comme avant la création, Esprit rayonnant de l'Ineffable toujours vivant de Sa Félicité.

Pareil à tous les hymnes de ce genre, ce texte a une valeur double. Il est à la fois le compte rendu d'une expérience mystique qui révèle l'au-delà, et la puissance divine qui enfante ici-bas l'être supérieurement conscient. Le *yogin*, en état d'extase, de *samādhi*, c'est-à-dire totalement attentif dans une concentration surhumaine, a vu et incarné en son propre être un aspect supérieur de la Réalité. Or, ce qu'il découvre et exprime ainsi est l'authenticité première et unique de la vie, sa perfection qui appartient à tous. De ce fait il l'éveille à son tour en d'autres consciences parce que dans le processus même d'une telle découverte sommeille le pouvoir d'une révélation. La Lumière de Vérité est en chacun de nous, inaltérable, pure, et qui-conque la retrouve en soi éveille une faculté naturelle d'expression divine dont l'action est universelle. La vie est une en son mouvement aller-retour. Le chemin qui descend est aussi le chemin qui monte. Et qui reçoit de Dieu le moyen de le remonter comprend pourquoi il fut descendu. La joie de la conscience qui, pas à pas, retrouve sa Plénitude en est une raison suffisante. Et cette joie est le Bien du cosmos entier.

II

a)

NIRVANA

All is abolished but the mute Alone.

The mind from thought released, the heart from grief
Grow inexistent now beyond belief ;

There is no I, no Nature, known-unknown.

The city, a shadow picture without tone,

Floats, quivers unreal ; forms without relief

Flow, a cinema's vacant shapes ; like a reef

Foundering in shoreless gulfs the world is done.

Only the illimitable Permanent

Is here. A Peace stupendous, featureless, still

Replaces all, — what once was I, in It

A silent unnamed emptiness content

Either to fade in the Unknowable

Or thrill with the luminous seas of the Infinite.

Ce deuxième poème marque un pas de plus sur le précédent ; la conscience y a gravi quelques échelons nouveaux et se rapproche davantage encore de l'Absolu.

Il peut paraître artificiel de parler d'échelons, de progrès, d'élévation plus ou moins grande, dans un domaine où l'Invisible est la matière dont on parle et la pénétration intérieure est le mode d'exploration. Et pourtant c'est ainsi : le sage qui s'achemine dans l'inconnu de sa propre intelligence transcendante l'éprouve de cette manière. Swâmi Râmdas parlait de « monter plus haut, toujours plus haut ! »¹. Shrî Râmakrishna disait : « Quand mon esprit est monté jusque-là... »². Et Shrî Aurobindo établit avec précision les plans de la conscience en l'homme et dans la Nature ; il parle de la supra-conscience, de celle qui est au-dessus des autres, qui les exhausse et les domine. En s'arrachant aux emprises de la vie matérielle, presque totalement inconsciente, l'homme ressent comme une ascension qui s'accomplit en lui-même. Progressivement elle le libère, le conduit de connaissance en connaissance et produit dans son existence terrestre des transformations radicales. Plus tard, devenu yogin et même sadhû³, il lui semble parcourir de vastes paliers invisibles, toujours plus élevés, sur les degrés du ciel. En réalité il n'y a pas de mouvement, tout n'est qu'un approfondissement intérieur du Présent-éternel, une pénétration dans l'Être immuable qui est nous et en qui tout existe.

Si le poème précédent nous révélait la libération du poids de la matière sur l'âme qui la contient et la domine, la transformation de l'être incarné en un roseau qu'anime le souffle divin, *Nirvâna* nous conduit au seuil de l'Absolu, de ce Néant-vivant que connaissent, depuis des temps très reculés, les grands maîtres de l'Orient pour qui la méditation est le mode évident et efficace de la vie spirituelle à tous ses degrés. La concentration est plus puissante encore, puisqu'elle est acquise par une longue période de recueils répétés. Il y a en elle comme un repli ardent de tout l'être sur soi. Réellement, le théâtre du monde et des dualités s'est effacé de la conscience qui cerne l'Unique et Le retient, seul, dans sa perception.

1. *Carnet de Pèlerinage*, Paris, Albin Michel.

2. *L'Enseignement de Râmakrishna*, Paris, Albin Michel.

3. Moine.

« Tout est aboli, seul demeure l'Unique silencieux ».

La pensée illuminée se referme sur elle-même et la manifestation du monde cesse, l'univers n'est plus. C'est un état de vérité immuable qui va de soi, antérieur à toute expression de soi et libre d'elle. Les enveloppes de l'âme une à une disparaissent et meurent. Les allées et venues du souffle cessent, changées en un écoulement ininterrompu de lumière vivante dans le silence qui les épanouit en sa plénitude. Le *yogin* est stable en sa sérénité, libre, seul, sans vision, voué à l'intensité de la présence totale et parfaite qui le submerge. Et il goûte la joie, l'indépendance indiscutable de la félicité, où il n'est ni l'autre, ni moi. Au delà de toute dénomination, insondablement intérieur et impersonnel en son immensité, il connaît dans son être transfiguré l'éveil de l'Absolu.

La conscience incarnée qui a connu cela n'a plus ici-bas ni joie ni peine. Sa vie, son bonheur sont d'une autre essence, indifférents au travail des jours, car c'est l'éternité qu'elle voit en eux, active en eux, inaltérable en eux qui sont limités et imparfaits. Elle se soustrait à l'emprise des gaines successives du physique, du vital, du mental, de l'affectif et elle se meut, sur ces plans-là aussi, dans une infinitude transcendante.

L'homme peut bien rarement se maintenir plus de quelques instants dans cet état, dont le pouvoir de révélation est tel, qu'il enfante celui qui l'éprouve à une existence différente et imprévisible, car il détermine en lui un renversement complet de l'échelle des valeurs : l'Invisible le domine, souverainement *vrai* ; son silence l'effleure et le modifie d'un coup d'aile. Ce silence, en lequel plonge sa conscience afin de s'y perdre, est tout-pénétrant et la sagesse qu'il lui donne est imprégnée d'une autorité incontestable. Dès lors, nulle émotion terrestre ne la soulève plus et elle retrouve la béatitude de sa nature éternelle et lumineuse. Elle reconnaît, sans équivoque possible, que tel est son nom, que telle est sa demeure, sa réalité immortelle et qu'elle est à jamais invincible. En utilisant une image, on pourrait dire ceci : elle lève les yeux, et voici, la terre promise est devant elle, la terre promise est en elle et elle l'éclaire afin qu'elle s'y

redécouvrir elle-même. Plus rien d'autre ne subsiste. Le moi différencié s'est évanoui en elle qui rayonne, illimitée, et qui seule *Est*.

Les deux vers suivants étreignent dans un raccourci saisissant la grandeur de la libération obtenue. Ce n'est plus une transformation comme dans le poème précédent, c'est un affranchissement définitif. La chair ici n'est pas soumise à la loi supérieure de l'Esprit et animée par elle ; elle est annulée :

« L'esprit délivré de la pensée, le cœur pur de ressentiment
Croissent désormais inexistants au delà de la foi ».

La pensée mentale, toujours active et si difficile à dompter, s'est tue. L'esprit incarné est délivré des dualités et peut resplendir au delà du nom et de la forme. Le cœur est sans passion, net de tout ressentiment, c'est-à-dire de toute affection, de tout attachement à une vie distincte de Dieu. Et tous deux « croissent désormais inexistants au delà de la foi ».

Comment peut croître ce qui n'existe plus ? Et « croître au delà de la foi ? ». Nous ne connaissons pas d'autre texte qui exprime avec autant de force la vie de l'Invisible éternel totalement différente de celle que nous voyons dans le monde, qui ne la renie pas mais en est la continuation insaisissable et certaine. Ici-bas, ce qui croît est ce qui prend forme et se développe matériellement ou mentalement. Là, dans l'intimité indestructible de l'existence immortelle, ce qui croît est le sans-forme, cela qui est plus loin et plus haut que toute croyance, la certitude bienheureuse de l'Être parfait. Mâyâ, le mirage des dualités, est devenue le Nirguna-Brahman⁴, l'Unité lumineuse et sereine. C'est cela même qu'elle était secrètement dans la conscience différenciée qui *devient*, dans l'illumination, la plénitude infinie, l'Être total.

Dans le domaine de la vie spirituelle qui contient celle de la matière, la pénètre et la permet, les enveloppes successives de l'âme disparaissent l'une après l'autre, recelant en soi la connaissance qui les oriente vers leur ultime accomplissement. En se retirant, elles détruisent chacune d'elles un bouquet de nos illusions, si bien que

4. L'Indifférencié.

l'intelligence progresse en ce qui la dépasse et l'enfante à l'Éternité, que l'âme grandit dans la perception de l'Ineffable. En mourant à soi, chaque gaine s'épanouit dans son authenticité première, elle s'ouvre à l'Infini qu'elle contenait en fait déjà. La robe tombe, démasquant l'être. Sous l'acte et sous l'événement imparfaits de la vie dans les dualités, sommeille la révélation de la Vérité qui, à chaque nouveau dépouillement, transparaît davantage, au cœur de la conscience spirituelle. L'individu croît « en stature, en sagesse et en grâce devant Dieu et devant les hommes »⁵, parce qu'il est déchargé de l'ego, c'est-à-dire que son existence tout entière, corps et esprit, s'exhausse à l'Unité bienheureuse de sa Réalité absolue. Il délaisse le « croire » pour entrer dans l'« être ».

La foi est l'arme du mental qui ne peut saisir l'Inconnu et s'efforce de le remplacer par des symboles en lesquels il met sa confiance. La pensée et le cœur humains sont devenus « inexistantes » quand leur image éphémère est absorbée dans la lumière sans attributs de « l'Esprit ». L'analyse, la discussion se sont tues ; il n'y a plus ni confrontation ni colère ; une égale douceur harmonise les facultés entre elles et donne aux énergies profondes de l'être la joie d'exercer leur divine influence sur la volonté. L'intelligence délivrée des dualités ne pense plus, elle est, elle rayonne, elle pénètre, illumine et transfigure toutes choses en sa sereine limpidité. Le savoir est devenu sans objet : il est à soi-même son allégresse et son assouvissement. L'amour est sans restriction et sans impatience, lui-même le germe d'une croissance que n'entrave plus rien, mais qu'anime la puissance créatrice originelle, libérée des lourdeurs contraignantes de l'idée, des passions des sens et des inquiétudes affectives. Il ne s'agira point cependant d'atteindre à une sorte d'abstraction sans ferveur mais, tout au contraire, de posséder l'Infini vibrant d'une extase insondable et bénie, la Vie en sa plénitude merveilleuse et immortelle. Au delà de la foi, au delà du visage qu'elle impose, prospèrent, sans nom particulier comme sans imperfection désormais, les forces de l'éclosion spirituelle : le cœur pur capable de voir et de connaître Dieu.

Tout cela non seulement *est*, indéniablement, mais le sage en

5. Evangile selon saint Luc, chap. 2, V, 52.

méditation l'éprouve avec un bonheur dont la gloire le ravit, sous le calme impassible de son visage irradié. Il contemple, véritablement, la Beauté du Ciel !

« Il n'est plus de moi, plus de Nature, connus-inconnus ».

La différenciation qui crée l'être distinct du Tout s'est évanouie ; la Nature, c'est-à-dire le monde matériel aussi bien que le « moi » de l'homme pensant ont disparu, « connus-inconnus ». L'existence visible à nos yeux terrestres s'est retirée de la conscience, qui *voit* dans l'Invisible sa Réalité première. L'être total est entré dans un nouvel état de vie, il est devenu le centre et le tout d'un rayonnement plus vaste, d'une vision plus parfaite. Tout ce qu'il était précédemment s'épanouit sous l'effet d'une clarté intérieure plus vraie, plus nette, plus efficace. Mâyâ transforme pour lui son manteau de ténèbres en un firmament de béatitude et d'immortalité.

A cet instant, le *yogin* vit à un niveau d'intelligence supérieure en lequel Dieu seul est, immuable et sans limites. Il est stable, d'une fixité inouïe et cependant vivant, aucune pensée mentale ne le traversant plus. Son âme *est* ce qu'elle perçoit. En elle tout attachement, tout grief envers qui que ce soit ou quoi que ce soit ont été anéantis. Elle saisit, dans la certitude bienheureuse qu'elle ressent, l'importance de ce qu'elle découvre et l'insignifiance de ce qu'elle abandonne. Est-ce à dire que tous les bons sentiments et les justes efforts qu'elle a faits pour parvenir jusque-là soient sans valeur ? Bien au contraire. La vertu, la moralité, la véracité, l'amour des autres, l'humilité, l'honnêteté, l'étude à tous ses degrés sont des marchepieds indispensables et irremplaçables de la méditation et de la sagesse. Nul ne peut méditer avec fruit s'il ne possède tout d'abord un cœur noble, chaleureux et honnête, une pensée propre et sincère, si ses actes ne sont pas empreints d'amour. Le sage qui revient du Nirvâna est totalement *bon*, il est, comme l'a dit Shrî Râmakrishna, « au delà du bien et du mal, mais il ne fait jamais le mal »⁶. Et pour tous ceux qui y aspirent, la droiture et l'équanimité sont les chemins les plus rapides et les plus sûrs. La *sainteté* est un état de volonté parfaite dans la vision et dans la connaissance, volonté qui incarne dans l'univers la lumière de

6. *L'Enseignement de Râmakrishna, op. cit.*

et son poids véritables qui sont bien peu de chose. Le contenu des formes opaques est insignifiant en regard de la plénitude divine qui envahit la perception intérieure lorsqu'elle surgit en nous. Son incertitude constante, son jeu éphémère et indistinct qui le rend illusoire apparaît dans toute sa nudité alors que la Certitude bienheureuse habite l'être et lui confère sa sérénité.

La cité, le théâtre du cosmos ne sont pas annulés par l'éblouissement de la révélation intime de l'âme, ils sont simplement rendus à leur signification juste qui est réelle mais n'a pas l'importance qu'on lui prête ici-bas. Pas plus qu'aucun autre moment de l'existence manifestée, ils ne sont définitifs, car même au sein des plus hauts *samâdhis* un progrès est toujours possible, une perception plus vaste, plus vraie encore. L'Absolu n'est-il pas cette perpétuelle naissance de soi-même à soi-même, dans une perfection qui ne se dément jamais ? Dieu est la Présence indestructible de toutes les visions authentiques, et le monde matériel en est une lui aussi. Dieu contient toutes les visions et Il les détruit toutes, l'une après l'autre, jusqu'à cet Assouvissement définitif où l'Âme Se retrouve Elle-même dans son intégrité, radieuse, toute-connaissante et à jamais béatifiée. Ce n'est pas une question de temps mais un approfondissement intérieur, hors du temps et de l'espace, l'éclosion de l'être vrai, rivé à sa racine, qui se découvre et s'efface dans l'éclat de sa propre lumière éternelle.

De telles réalisations n'auraient sans doute pas grand intérêt pour le destin commun d'ici-bas dont l'aspect est entièrement différent, si l'expérience qu'on peut en avoir n'avait une influence déterminante et puissante sur ceux qui l'ont acquise et si leur attitude, leur place parmi les hommes n'était si nécessaire. La conscience qui fut immergée dans sa Réalité immortelle et première permet à l'existence terrestre de se poursuivre, elle la nourrit de la Perfection qui est son origine, sa substance et sa fin, elle est le vase qui a reçu la semence féconde par laquelle se perpétue la race des fils de Dieu. Le monde a soif de Vérité. Malgré les apparences, c'est cela seul qu'il poursuit, cela seul qu'il cherche à arracher au silence des sphères, aux chants des mers, aux échos des rochers, à la chaleur fertile de la terre. Il traque partout les secrets de la vie, et s'il comprend qu'ils se dévoilent en lui-même, lorsque son regard secret est devenu parfait-

tement pur, perspicace et vrai, sans égoïsme et sans orgueil, il trouve la Réponse qu'attend sa nostalgie. Dès lors, l'ayant trouvée, il peut en décrire le chemin. A chaque âge de l'univers, Dieu suscite des hommes qui savent ce qui est vrai, afin que le germe sacré ne se perde point et que des générations le recueillent en elles.

Pour le sage en méditation, le processus de la révélation intime se poursuit logiquement. La perception de la conscience s'approfondit de plus en plus, s'élève, s'allège et s'affranchit de ce qui fut son état précédent, jusqu'au moment où les derniers maillons de la chaîne qui la relie à l'univers visible cèdent à leur tour et la libèrent totalement de son emprise :

« Tel un rocher sombrant dans un abîme sans rivages
le monde a disparu ».

Le poids qui alourdissait l'âme a lâché, il s'effondre dans le néant que la conscience n'atteint plus. C'est la délivrance, la Béatitude en laquelle la vie est totalement comblée, accomplie.

« Seule l'Eternité illimitable est là.
Une Paix prodigieuse, sans visage, immobile
Remplace tout ce qui jadis fut moi ».

Les limites de l'être sont abolies, le corps lui-même ne discerne plus ses contours, la pensée ne connaît plus le « moi » qui jadis était son support. C'est l'Absolu qui est maintenant le centre et le pourtour. L'âme éprouve l'Eternité illimitable comme étant sa propre nature. Elle la contient en elle-même. Au lieu du moi distinct, infidèle, agité, elle goûte une « Paix prodigieuse, sans visage, immobile ». Ce vers nous donne la clef de la libération véritable, de cette délivrance après laquelle soupire l'humanité : « Une Paix prodigieuse... remplace tout ce qui jadis fut moi », l'effacement total de la personne humaine et son remplacement dans la conscience par une Présence qui n'est plus une personne mais l'Atman de tous les êtres, la Vérité de ce qui Est, sans distinction, sans acception d'aucune chose, et de laquelle *tout* participe. C'est la totalité, la plénitude qui rend cette Paix prodigieuse. Elle atteint les moindres recoins de l'être et

transfigure chaque élément de la vie consciente en une gloire heureuse, en un Hymne sûr et serein à la Vérité.

Il ne s'agit pas ici d'un fait moral mais d'un accomplissement essentiel. La conscience est sortie de l'enveloppe qui la retenait prisonnière de la vision restreinte du moi personnel et s'est épanouie dans la réalité sans limites de son être véritable. Elle est libre, souveraine, tout-aimante et une « Paix prodigieuse » l'habite. Elle ne voit plus les événements et les phénomènes par rapport à ses intérêts personnels, elle les éprouve et les vit dans leur perfection divine qui est Lumière et Béatitude.

La souffrance, au sens où nous l'entendons ici-bas de privations, douleurs, maladies, sacrifices, peines, efforts, renoncements de toutes sortes, n'est plus. Son poids ne franchit pas le seuil de la mort à soi-même. Le Moi impersonnel et immortel de l'Être ne la connaît pas. Il est donc possible de l'affronter déjà au cours de la vie humaine sous un aspect qui l'atténue et finisse par la supprimer. Ce qui la perpétue et l'aggrave c'est l'attention qu'on lui porte, l'importance qu'on lui donne. Sachant qu'elle ne concerne que le moi périssable, il est plus facile de la surmonter et de s'en débarrasser. La suprême humilité qui se soumet aux volontés divines matérialisées dans les événements du monde est un chemin sûr pour y conduire. Elle est l'acte pieux qui se transforme en joie, l'acceptation des saints qui reconnaît partout la main du Seigneur et affirme, comme Swâmi Râmdas, que « Dieu fait tout pour notre bien »⁸. L'ardente aspiration à la Vérité, la dévotion sincère, l'ambition pure et la détermination des ascètes poursuivant la conquête de la Certitude intérieure, de l'Evidence première, de la Révélation authentique de Ce qui est, en sont d'autres.

Ici, le Maître qui nous enseigne une voie de la Réalisation unique, nous propose celle du Néant bienheureux.

« En Elle un vide heureux, sans nom, silencieux,
Qui va mourir dans l'Insaisissable
Ou tressaillir avec les océans lumineux de l'Infini ».

8. *Carnet de Pèlerinage*, Ed. Albin Michel, Paris, 1953.

La Paix prodigieuse atteinte au vers précédent contient un *vide* ; c'est le Nirvâna, qui s'épanouit en un état où rien ne trouble plus la vision sereine de l'Être intérieur en sa Plénitude. Ce n'est pas le Néant absolu, comme on le croit souvent. Les deux derniers vers du poème, qui en précisent la teneur, rendent impossible une telle interprétation, qui d'ailleurs est contraire à la pensée profonde de Shri Aurobindo⁹. C'est une Paix qui surpasse toute intelligence, « sans visage, immobile, sans nom, silencieuse », en laquelle tressaillent une connaissance et un bonheur illimités. La Paix est ici la Vie elle-même, dans sa radieuse perfection, sa plénitude divine ineffable. Tout ce qui est humain, égoïste, éphémère, s'est détaché de l'être véritable comme autant de manteaux qui furent nécessaires et sont devenus inutiles. L'Âme est libre, enfin pure, sacrée. Elle *est*, dans la Sainteté de Dieu. Peut-être n'est-il pas d'épithète plus exacte ni plus identique à Dieu qui se puisse concevoir dans notre langage, que la sainteté, qui n'a besoin d'aucun qualificatif. Elle est infinie de toutes parts, elle contient en elle seule tout ce qui exprime Dieu. L'âme qu'elle visite et en laquelle elle consent ici-bas à demeurer n'a plus rien à craindre. Elle est arrivée au Port, elle en connaît le chemin et ne l'oubliera plus. Son mode de vivre et d'agir est devenu l'Éternité, la Perfection, la Béatitude. Elle s'étend jusqu'à « l'Insaisissable », l'Inconnu à jamais informulé, pour « mourir » dans l'Assouissement définitif de l'Être. Ce n'est plus quelqu'un ni quelque chose qu'elle découvre, c'est la Joie de tout ce qui est, l'Évidence resplendissante, et surtout son Abandon bienheureux. Elle se donne, entière, et elle est totalement reçue. Il y a un élan et une réponse qui sont parfaitement accordés. L'Âme sent qu'elle « se perd »¹⁰ dans une Paix, une Vérité, une Allégresse illimitées. Et cette Paix, cette Vérité, cette Allégresse la combrent jusqu'à l'Insondable. Il y a une disparition, une mort dans l'Inconnu et un tressaillement total venant des « océans de l'Infini ».

L'âme se confond à la Lumière qui seule est Tout, Infini de nos existences finies, Rayonnement de l'Immortel Soi. Le corps et la pensée qu'elle animait ici-bas vivent encore, mais d'une vie que

9. Cf. « Aperçus et pensées », Spiritualités vivantes, Paris, Albin Michel, 1976.

10. Cf. Sainte Thérèse d'Avila, *Le Château de l'Âme*.

l'erreur n'atteindra plus, car ils ont été irradiés, purifiés eux aussi par le pouvoir de la sainteté. La conscience différenciée a disparu. Il n'y a plus de « moi », plus de « je », seulement une intelligence-volonté active, messagère du Divin.

Désormais le plaisir et la douleur, la vie et la mort, le bien et le mal, le chaud et le froid, tous les opposés dans l'univers des dualités, sont devenus indifférents. En fait, ils ont cessé d'exister, ils sont sans influence, sans action sur la volonté, la pensée, les sentiments. L'âme a connu le vrai visage de l'Existence et s'est identifiée à lui. Visage de Sérénité où les combats de l'égoïsme sont dépassés, visage de Béatitude et de Silence où les formules sont abolies ; et cette absence, ce vide, ce Néant de tout ce qui fut le moi auparavant, comme un pouvoir libérateur, va « tressaillir avec les océans de l'Infini ». C'est ce Néant de toute humanité qui sonde la Lumière et la Perfection de l'Inconnu, et voit que la Lumière et la Perfection sont partout. Elles façonnent inlassablement la vie selon l'impersonnelle Révélation qui pénètre tout ce qui est.

Ici également la respiration s'est arrêtée, interrompant le rythme double de l'existence incarnée et le remplaçant par l'unique élan de la divinité. Il s'agit d'une transsubstantiation authentique dans laquelle la matière elle-même est incorruptible, c'est-à-dire qu'elle porte en soi et transmet au devenir phénoménal le pouvoir divin de la Vérité. Elle incarne Dieu et elle est, de ce fait, la semence créatrice palpable de l'Eternité. L'Atman ou Conscience unique et originelle de tout ce qui se meut dans l'univers et ailleurs, demeure, souverain, animé par le Souffle inaltérable et tout-puissant qu'il confère à sa propre manifestation. La Plénitude de la Gloire de Dieu s'est dévoilée en l'homme lui-même, démontrant sa Force Suprême et l'accomplissant parfaitement. Tout ce qui fut corps, cœur, intelligence, esprit, est retourné à l'immortalité, à la loi rayonnante de l'Eternel. Rien n'est périssable, tout ce qui existe est destiné à cette transfiguration suprême où la Sagesse est la seule Substance lumineuse et vivante, où la Béatitude est la Connaissance de l'Absolu.

III

a) THE OTHER EARTHS

An irised multitude of hills and seas,
And glint of brooks in the green wilderness,
And trackless stars, and miracled symphonies
Of hues that float in ethers shadowless,
A dance of fire-flies in the fretted gloom,
In a pale midnight the moon's silver flare,
Fire-importunities of scarlet bloom
And bright suddenness of wings in a golden air,
Strange bird and animal forms like memories cast
On the rapt silence of unearthly woods,
Calm faces of the gods on backgrounds vast
Bringing the marvel of the infinitudes,
Through glimmering veils of wonder and delight
World after world bursts on the awakened sight.

b)

LES AUTRES MONDES

Une multitude irisée de coteaux et de mers,
Et dans la verte solitude la lueur des ruisseaux,
Des étoiles sans traces, des symphonies miraculeuses
De couleurs qui flottent dans des éthers sans ombres,
Une danse de mouches-de-feu dans l'obscurité agitée ;
Dans un pâle minuit, la lumière argentée de la lune,
Les flammes importunes d'une fleur écarlate
Et le soudain éclat d'ailes dans un ciel d'or,
D'étranges formes d'oiseaux et de bêtes comme des souvenirs tombent
Sur le silence extasié de forêts surnaturelles ;
Le calme visage des dieux sur de vastes décors
Révélant la merveille des infinitudes,
A travers les voiles transparents de l'admiration et de la joie,
Monde après monde surgit dans la vision éveillée.

La vie mystique connaît des heures de joie pure, d'extatique repos. Ce poème en est une.

La lente conquête de la vision intérieure, du divin éveil de l'âme en l'homme est une dure école qui n'ignore pas les erreurs, les chutes, les découragements et les révoltes, comme n'importe quelle autre. L'appel d'En-Haut a toutes les exigences et ses impératifs sont généralement inattendus. Ils rudoient la conscience et la soumettent longtemps à d'inéluctables épreuves. Chaque démarche pose un problème qui peut se transmuier en souffrance ; chaque expérience doit être considérée et reconsidérée avec une patiente lucidité, une impartialité absolue qui ne tiennent aucun compte des préférences humaines de l'individu. Le don de soi n'est jamais consommé, l'effacement de l'ego jamais tout à fait réalisé, même après les victoires les plus belles remportées sur soi. Tant qu'il vit ici-bas, le sage lui-même, comme les Dieux qui le constituent, est astreint à la discipline purificatrice de la prière, de la méditation et de l'œuvre justement accomplie, semblable à tout ce qui peuple l'univers. Ainsi que l'a dit ailleurs ¹ Shrî Aurobindo, il faut que la créature passe par le feu des passions et des luttes sans nombre avant d'être apte à supporter la gloire de l'Infini. Elle doit être assouplie par l'obéissance, affermie par le labeur, transfigurée par le sacrifice. La Nature entière qui l'entoure et la porte, qui la pénètre et nourrit sa croissance, l'Invisible qui la domine, l'organise et la soutient, tout contribue à sa résurrection en la béatitude de la connaissance et de l'immortalité.

Le *yoga* qui relie ² le temps à l'Eternité, l'apparence à l'Absolu est partout présent et partout souverain, gardien de la vérité unique dont naissent les étoiles, les mouvements, les aspirations, les audaces que découvre l'humanité dans sa marche en avant vers l'inconnu de sa victoire mystique. La conscience est le champ des combats qui tendent leurs forces ardentes jusqu'aux extrémités des cieux immenses où sa lumière atteint. L'écheveau des dualités trouble la vue de l'homme et l'entrave sur le chemin de la pureté qui rejoint sa pléni-

1. Lettres à ses disciples.

2. Yoga : même racine que *jungère* : joindre, unir, lier ensemble. Il est en ce sens synonyme de « religion » qui vient de *religare* = lier, unir.

tude. Cependant ses efforts reçoivent leur récompense et la seule récompense de son âme est la révélation de l'Ineffable, la contemplation de la Splendeur qui, pour un instant, lève tous les doutes, apportant, sous les voiles transparents de sa ferveur, l'irréfutable certitude de l'amour.

L'être soudain est transformé, livré au pouvoir supérieur qui l'enfante à sa perfection. Du dedans de lui-même il naît à une existence nouvelle, à l'émerveillement de sa réalité transcendante où le ciel et la terre se rejoignent et s'étreignent dans une gloire réciproque et totale. Ce qui n'était jusqu'alors que pressentiment s'accomplit dans une authenticité victorieuse. Ce qui n'était qu'espoir devient la clarté ruisselante et vivante de l'extase. Il respire un autre air, si sain et si léger qu'il ne le perçoit plus ; mais il en est saintement vivifié comme par les parfums d'une aube d'été. Tout est clair, parfaitement logique et la puissance de la paix qui l'envahit exclut toute angoisse, tout ressentiment, tout souvenir d'imperfection et d'ignorance. Son intelligence répond à une autre valeur et pénètre dans l'inconnu de sa propre nature supérieure ; son corps vit, sans travail, car sa respiration s'arrête ; son regard plonge dans un firmament irradié où s'éclosent les fleurs du mystère qui l'attire en sa profondeur. Son attention assoiffée de connaissance goûte la joie d'une pensée qui s'élargit et s'exhausse jusqu'au trône sacré du Divin où elle s'identifie à Sa puissance. Elle devient créatrice à son tour, originelle et neuve, sans passé, sans avenir, éblouissante et nette de tout mensonge. Au septième jour de sa genèse cosmique, l'Eternel-Dieu « se reposa de toute son œuvre, qu'il avait faite » (Genèse 2 : 2). C'est cela : Non point le sommeil de l'inconscience, la léthargie de l'attente, mais la félicité de la plénitude que la Vie comble de sa sainteté. Voilà pourquoi Swâmi Vivekânanda pouvait dire : « Cinq minutes de *samâdhi* (= extase, ravissement) restaurent mieux que des heures de sommeil ».

Revenu de là, le *yogin* garde encore dans ses yeux l'éclat de l'illumination ; son regard est infiniment doux, dépouillé de toute arrogance, débordant d'amour et de paix. Il sanctifie et régénère tout ce qu'il rencontre, parce qu'il porte en soi le pouvoir transfigurateur de la révélation reçue qui, semblable à une semence, s'est déposée en son âme et fleurit, ineffablement, répandant sur le monde la fasci-

nation bienheureuse et consolante de sa beauté. Le temps perd sa lourdeur et la distance s'évanouit. Le poids de la matière acquiert une autre importance et une signification nouvelle. Ils sont libérés de leur fragilité, rendus au flot continu de l'Esprit.

La vision de ce troisième poème *vit* avec une force inouïe. L'intelligence y plonge et s'y perd, démesurément radieuse, réelle, féconde. Elle est le rayonnement même du Verbe qui conçoit Dieu au-dedans de Son inimitable splendeur et rythme de Ses consonances le chant révélateur de Sa Réalité. Les mesquineries de l'ego sont oubliées, sa vanité se disperse et disparaît comme la fumée qui voile un instant l'azur avant de s'y évaporer à jamais. Son souvenir même est sans consistance. Ainsi, dans la lumière parfaite de l'âme, l'individu n'est qu'une ombre fugitive que l'aube de l'Infini absorbe en sa limpidité. Il est sans doute inutile et peut-être même dommage de donner une analyse détaillée de ce dessin que l'extase a tracé, presque sans appuyer, dans le tressaillement de la conscience qui a vibré au contact de l'Immensité. Il a un caractère nettement moins philosophique que les deux autres et s'abandonne davantage à la joie secrète de la contemplation où l'homme s'épanouit dans son authenticité impalpable. Mais il relate malgré tout un état de connaissance exceptionnel qu'il faut interroger.

Il décrit l'univers, tel que nous le voyons, transposé sur un plan où sa force divinement suggestive est plus grande et plus claire. Il légitime en quelque sorte la fonction révélatrice de la création. Tout est Dieu, tout est l'hymne sacré de la Réalité indivisible et unique. Et le mirage changeant des décors n'est que l'admirable fantaisie d'une expression de Soi dont rien n'entrave la liberté, d'une authenticité inaltérable que chaque terre exalte et chaque ciel magnifie sans la ternir jamais.

« Monde après monde surgit dans la vision éveillée ».

L'éveil de l'âme est le mystère de l'extase, ce regard immatériel et vrai qui s'ouvre dans la profondeur essentielle de notre être ! Le dernier vers du poème nous en donne la clef. Une image passe, une autre surgit, une science s'éteint, une nouvelle naît de l'insondable. La douleur est absente de ces changements, parce que c'est toujours

la même Plénitude qui se conçoit et s'exprime en son évidence, différente, jeune, active et bienveillante sous les parures qu'elle tisse avec tous les tons de l'aurore, toutes les nuances de l'amour, dans la transparence infinie de sa lumière. Ce ne sont point des mots qui composent le poème, c'est l'intense ferveur d'une vie surhumaine transposée dans le langage du mental. Le lait de l'éternité bu à longs traits nourrit l'âme et la fortifie. Elle grandit par la puissance du ravissement et c'est sa maturation qui éclate en paysages étincelants où la vision dessine sa joie.

Une multitude irisée de coteaux et de mers,
Et dans la verte solitude la lueur des ruisseaux,
Des étoiles sans traces, des symphonies miraculeuses
De couleurs qui flottent dans des éthers sans ombres.

La conscience est sortie du sommeil des dualités ; elle s'est élevée au-dessus des considérations imparfaites : les cieus qu'elle contemple sont nets, « sans traces » et « sans ombres » parce que le Jour infini y sème sa richesse, oublieux des obstacles, dans la pleine liberté de son pouvoir. La contemplation mystique retrouve en soi les éléments de l'univers, l'émotion du pays qui façonne sa demeure. Tout y parle de Dieu et Le révèle en sa transparence sacrée de même que sur la terre le spectacle grandiose des nuits, la sérénité des feuillages, la noblesse des cimes ou de la mer portent en eux une interminable prière. Le cœur s'émerveille et se désaltère au contact de la beauté. Et dans l'extase, le regard charnel devient la pénétration immatérielle de l'Ineffable où l'intelligence vit, suspendue à son ivresse intime, ravie par un élan purifié des sens qui s'accomplit dans la vérité. La vision passera, son souvenir même doit s'effacer, mais elle a engendré dans la pensée de l'homme une certitude indélébile, un levain de sagesse et de sainteté dont la puissance se dévoile avec chaque démarche du devenir.

Ici, c'est l'allégresse qui instruit et qui féconde, non point le sacrifice ou l'effort, comme ce peut être ailleurs le cas. Aucun regret : les tableaux se succèdent aussi naturellement que le soir vient à la tombée du jour et l'aube au sortir de la nuit. La mort se confond avec la naissance : elles sont les sœurs jumelles, inséparables et parfaites de la Vie. Notre destin est absolu et sa « multitude irisée de

coteaux et de mers » où chante le désir de la plénitude, où s'affirme l'audace qui monte à l'assaut des sommets, où perce le secret des flots, où se recueille l'esprit qui s'attarde « en la verte solitude » illuminée par le miroitement « des ruisseaux », tout est Dieu, tout est conscience et authenticité. Nos pleurs, sur tout ce qui nous échappe ou s'en va sont le tribut de notre ignorance. Cependant, si grande est la Compassion du Seigneur, Sa grâce inscrite en notre structure elle-même, qu'elle opère au travers de nos larmes aussi bien que dans nos joies pieuses.

« Des étoiles sans traces », dont l'éclat comble tout le champ visuel, ou dont la netteté se détache, diamantale, sur la profondeur impeccable de la nuit ; certes, la contemplation mystique les connaît ces constellations qui éclosent dans l'éblouissement d'une aurore insondable, ces parcours vierges de la pensée dont le rayonnement conçoit la pureté de l'Infini.

« Des symphonies miraculeuses de couleurs qui flottent dans des éthers sans ombres » : la lumière et ses teintes diverses sont la saveur de l'extase comme le Verbe est la lucidité de son silence impénétrable et puissant. L'âme voit et entend, adore et saisit par la vertu d'un sens unique qui est divin. Et l'apparition est simultanée à la voix, inséparable de son intelligence où l'Esprit s'accomplit dans la vie humaine.

« Les éthers sans ombres » sont les certitudes irrévocables de la supraconscience où le souffle est léger, où le corps est sans pesanteur, où les idées ont la transparence des pierres précieuses dont parle la fin de l'Apocalypse³ : « L'éclat de la ville était semblable à celui d'une pierre très précieuse, d'une pierre de jaspé transparente comme du cristal... Les fondements de la muraille de la ville étaient ornés de pierres précieuses de toute espèce » (chap. 21 : 11 et 19). L'homme voit, dans la pureté même de son âme, la Splendeur du Divin, l'harmonie irisée de l'éternité qui « descend du ciel, d'après

3. Apocalypse : mot grec dont le sens est *révélation*. Ce dernier livre de la Bible est *la Révélation de Dieu en l'homme*, ou l'Évangile de la Connaissance et de la Miséricorde. (Cf. « Le Message immortel de l'Apocalypse ou la Révélation de Dieu en l'homme ». Pochette de deux disques, du même auteur, réalisée sur la musique de Marian Marciak par Jean Van Parys).

de Dieu, ayant la gloire de Dieu » (Apoc. 21 : 10) et qui lui transmet sa Béatitude.

« Une danse de mouches-de-feu dans l'obscurité agitée ».

La profondeur mouvante de l'extase n'a pas encore révélé tout son mystère. La certitude émerge lentement, arrachée à l'invisible par l'intensité de l'amour et de la vision. La conscience figée en son attention transcendante décèle un univers incandescent où des « mouches-de-feu dansent », trouant de leurs ailes ardentes l'obscurité de l'ignorance. Ainsi l'entendement s'élève toujours plus haut dans le cœur de son attente religieuse, de cette immensité sans nom et sans visage, sans forme et sans confins qui du fond de l'Être renaît à la perfection de sa félicité. L'illumination qui s'approche le sillonne de ses éclairs et l'ouvre à des perspectives insoupçonnées où la découverte est synonyme de conception intérieure, où la compréhension s'imprime dans la chair et dans la pensée, avec la violence d'un feu surnaturel qui consomme et qui transfigure sans ravager.

« Dans un pâle minuit, la lumière argentée de la lune ».

Il suffit, pour se convaincre de la valeur spirituelle de la lune, de la regarder par un temps calme, « d'écouter » son silence laiteux qui nous pénètre de son immatérielle puissance. La conscience voit et entend au double sens de l'oreille qui perçoit et de l'intelligence qui saisit le Verbe de l'Inestimable. La lune est le visage de l'extase, l'intime clarté de la prière qui veille sur notre destin. Elle est Sûrya-Pushan, face pure de l'adoration secrète. Sur « la pâleur de minuit » elle règne, irremplaçable et tranquille, comme règne l'amour divin au foyer sacré de toute existence. Elle inspire la méditation de la nuit, la recherche persévérante au sein des dualités ; elle croît ou diminue selon l'heure et la saison, semblable à la science hésitante de l'homme qui augmente et qui se réduit, qui meurt et ressuscite d'innombrables fois pour s'épanouir dans le Jour inaltérable de l'éternité. Elle sublime le recueillement, irradiant la pensée et lui transmettant la beauté de sa ferveur immaculée. Elle emporte le ravissement sur ses ailes translucides, dans sa tendresse qui sourit au ciel paisible de la sainteté. Au delà des nuées, des vents et de leurs tumultes, au delà des tour-

mentes et des orages, la lune glisse, phare sûr des rivages où n'atteint que la pureté de la foi, œil infailible qui de l'ombre où sa blancheur est née domine l'univers mystique et le conduit à sa vérité.

Nous sommes loin, évidemment, de l'exploit surhumain des cosmonautes, du drapeau américain planté en plein ciel et des poussières d'un sol astral déposées dans nos laboratoires où leur caractère déçoit l'espérance ou la curiosité humaine. La Tour de Babel est montée jusqu'aux cieux, donnant pour quelques heures aux peuples du monde l'illusion de leur unité, prenant le pas, un court instant, sur leurs hostilités séculaires. Mais la réponse de l'Éternel à de telles hardiesses est sans indulgence, car la réussite elle-même recèle sa propre fin⁴. La glorification de l'homme par l'homme est le chemin de sa perte. Et la supraconscience veille en lui comme veille la lampe au cœur du foyer, le Soleil originel et immortel de toute vie dont la lune est dans l'univers le reflet transfiguré.

La conquête du ciel a révélé d'autres demeures infiniment plus vastes et plus sereines, inatteignables sans un amour total, auxquelles l'élan de la pensée spirituelle dépouillée de tout égoïsme et de tout orgueil donne leur plénitude et leur authenticité. Le pouvoir créateur et révélateur des sphères est la force palpable de l'Absolu, la Réalité que nul ne sonde s'il n'est lui-même, et jusqu'en sa profondeur la plus cachée, sondé par sa propre et inimitable Beauté. Quand l'Éternel, dans la Genèse, dit non à l'identité trompeuse des peuples, Il prépare de cette manière l'envol de l'âme vers son illumination. « Faisons-nous un nom, afin que nous ne soyons pas dispersés » (Genèse 11 : 4). Le nom de l'homme est Dieu et nul autre, dans la puissance d'un Effacement qui le rend à sa Plénitude.

Le *yogin* parvient à une perception qui dépasse notre connaissance matérielle du monde. Sa conscience se dégage peu à peu de ce qu'elle a saisi et porté en elle jusqu'ici, elle pénètre dans l'antichambre de l'Invisible. « Les mouches-de-feu », les « flammes » d'une « fleur écarlate, le soudain éclat d'ailes dans un ciel d'or » sont l'expression d'une autre vie. Ils sont comme les explosions fugitives d'un brasier intérieur secret, de ce « buisson ardent » qu'a vu Moïse et qui ne

4. Genèse, chap. 11, versets 1 à 9.

consume point ce qu'il enveloppe de ses lueurs « importunes », car elles gênent encore, en effet, la transcendance inconditionnée que pressent notre nostalgie supraconsciente. Nous sommes dans un autre univers, organisé comme tous les univers créés par le Seigneur, avec ses constantes et ses particularités, ses lois d'équilibre et son harmonie propre. Il révèle le Feu de l'énergie divine, sa puissance fulgurante et purificatrice, son impulsion révélatrice passionnée. Car tout ce qui est en l'homme vient de Dieu ; et nos élans démesurés ont leur origine en ce Foyer splendide qui lorsqu'il nous apparaît, nous terrasse et nous enfante à une existence plus haute dont le pouvoir sacré est plus étendu.

Cependant ce monde-là doit être dépassé à son tour. Et la vision s'élève encore, abandonnant les sphères matérielles pour atteindre les domaines d'une présence immatérielle et invisible qui échappe à la vue de notre regard et aux raisonnements de notre intellect. La contemplation se concentre dans une seule direction qui pénètre l'Infini. Ordinairement cette vision, qui s'obtient quand la méditation est parvenue à un degré suffisamment intense, survient lorsque les paupières sont baissées. Mais il peut arriver qu'elle se réalise sans cela. Shrî Râmakrishna en a connu plusieurs de cette sorte et Swâmi Râmdas de même. Durant les douze dernières années de sa vie, Shrî Aurobindo méditait les *yeux ouverts*, longuement, chaque jour.

L'Infini lui aussi est habité. Peut-être pourrait-on dire qu'il est, à ce degré de la connaissance, encore tissé de l'apparence concrète, qu'il la contient et la transpose inlassablement, qu'il la rend à son état premier, éternel, illimité, immatériel.

Voici qu'au cours de la vision qui monte, des figures de révélations expressives apparaissent, jetant leur ombre et leur clarté dans le « silence extasié » où se rencontre le Divin.

« D'étranges formes d'oiseaux et de bêtes comme des souvenirs
tombent

Sur le silence extasié de forêts surnaturelles ».

Le texte soudain devient plus hermétique. Conformément à l'indication donnée au dernier vers du poème, un monde nouveau surgit dans la conscience éveillée. Un plan de vision est abandonné,

dépassé, un autre naît qui apporte avec lui des indications nouvelles, des précisions plus grandes, plus intimes, concernant la vie de l'Esprit. Il y a encore des « formes d'oiseaux et de bêtes », mais elles « tombent comme des souvenirs dans le silence extasié ». Ce ne sont plus que des figures éphémères issues partiellement de la mémoire humaine. Leur consistance intérieure a déjà changé, elle est faite d'oubli et de pénétration tout à la fois : la pensée aime encore la forme matérialisée de la perception, elle en recrée en elle-même les contours, mais elle y pressent autre chose et se dépouille de sa signification précédente au profit d'une révélation plus parfaite, plus pure, plus proche du Divin ; le dessin n'est bientôt plus qu'une énergie, un jeu de lumière dont l'aspect et le nom furent des symboles destinés à s'évanouir. « Le silence extasié » du monde auquel la compréhension est parvenue confère à ce qui est vu un accent particulier, une puissance intime de suggestion spirituelle toute neuve. C'est ici que commence l'univers divin proprement dit, où le Seigneur Se manifeste avec force, le plan de l'adoration éperdue où le Dieu personnel prend sur le mystique un ascendant total. Toute gloire, toute ferveur lui sont rendues. La plupart des saints et des sages l'ont connu, y ont longuement séjourné, voués à un culte passionné du visage sacré auquel ils étaient attachés, avant de s'élever plus haut encore, dans l'appréhension définitive de l'Absolu. Car ce monde supérieur sera dépassé lui aussi et la conscience alors pénétrera dans l'Inexprimable, l'Inqualifiable où songe le Paraclet, au poème suivant.

Pour l'instant nous voici dans les « forêts surnaturelles » où se recueillent et méditent les Dieux. Les Vedas, les vieux textes sacrés souvent nous parlent des forêts, des grottes, des cimes où demeurent les Divinités, où elles œuvrent et se livrent à de grandes austérités, créant les mondes et les enfantant peu à peu à la vision de la Vérité. Et de nos jours encore, les sages de l'Inde, les ermites d'autres croyances également aiment à se retirer dans les forêts, les grottes, les montagnes propices au recueillement et à la vie pieuse⁵. Nous avons dit ailleurs⁶ pourquoi les Dieux méditent et quel enseignement

5. Swâmi Râmdas, *Carnet de Pèlerinage*, Paris, Albin Michel.

6. Mâ Sûryânanda Lakshmi, *Quelques aspects d'une Sâdhanâ*, Paris, Albin Michel, 1963.

nous devons tirer de cet exemple à première vue surprenant. Nous n'y revenons ici que brièvement.

Seule la Conscience Une, Suprême, qui demeure immuablement dans Sa pleine Réalité et n'en sort jamais⁷ ne médite pas. Elle *Est*, et en Elle nous sommes à jamais. L'Éternel de l'Ancien Testament n'a-t-il pas dit à Moïse, parlant de l'intérieur du Buisson ardent : « Je Suis Celui qui Est » ?⁸ Mais nous, qui sommes en Elle, et l'univers entier de Sa manifestation ne pouvons subsister sans la méditation, sans le *yoga*, qui est comme le sang dans les veines du corps, le courant de vie nous reliant à Elle et nous permettant d'être. Car Elle donne à tout ce qui vit Sa flamme de clarté, l'intelligence de l'âme, nous ramenant à Elle qui est Toute-Lumière. Les réalisations mystiques des sages et des saints témoignent toutes de la Lumière que connaît la conscience lorsqu'elle s'exhauise à des plans de compréhension supérieure. La Lumière divine est à l'Origine de Tout, elle demeure l'élément indestructible de la vie.

Les Dieux sont les aînés de Ses fils. Ils possèdent les lois et les énergies de Son pouvoir créateur, dont ils gardent l'intégrité précisément par leurs méditations. C'est en « état de *yoga* »⁹ que les Dieux agissent et se manifestent, châtient ou secourent les hommes. C'est en « état de *yoga* » qu'ils créent le monde, le soutiennent et le détruisent ; ils conduisent la conscience différenciée à travers les méandres des incarnations successives, du degré le plus immatériel et indivisé de la manifestation jusqu'au plus matériel et au plus obscur, afin de la ramener ensuite à son point d'origine le plus Haut qui est la Lumière inaltérable et parfaite. Les Dieux sont la puissance essentielle du Divin. Ils enfantent le cosmos à ses divers degrés et ils l'animent sans relâche. Mais ils *sont*, en eux-mêmes, et il est dangereux et faux de vouloir les ramener à de simples concepts intel-

7. Car si elle aussi était susceptible d'en sortir, il ne subsisterait plus aucune garantie d'en retrouver intact le chemin. Il faut que « quelque chose » de la Vie soit immuable, un Pilier stable auquel toute conscience puisse retourner à n'importe quel moment.

8. *Exode* 3, verset 14.

9. Mā Sūryānanda Lakshmī, *Le Yoga de la Princesse Kuntī*. En « état de *yoga* » veut dire : en union avec l'Esprit, l'Absolu.

lectuels ou psychologiques ¹⁰. Ils *sont*, dans toute l'acception concrète et spirituelle du terme. Leur vigueur est illimitée et réelle. Tout homme, tout univers leur est entièrement soumis. Rien ne se réalise sans eux et quiconque entre en contact conscient avec eux sait combien leur action est efficace et redoutable à la fois. Les Dieux sont le corps de l'Existence aussi bien que son âme. Et leurs luttes, leurs rivalités comme leur entente sont les éléments complets et vivants du *yoga*.

Tout cela c'est le jeu du Divin, le jeu de la Conscience Une qui vibre ¹¹ au-dessus des eaux, Souffle inaltérable et pur, indépendant de toute création.

Nous voici donc arrivés au « silence extasié de forêts surnaturelles », en lequel se perdent les formes et surgit peu à peu l'authentique Connaissance.

« Le calme visage des dieux, sur de vastes décors, révélant la merveille des infinitudes », nous y attend. La vision, dans son escalade, est devenue prodigieusement riche. L'univers qui se dévoile est celui des ardentes révélations mystiques et de la découverte intérieure illimitée. La vie s'éclaire soudain de certitudes insoupçonnées et, cette fois-ci, définitives. Les Dieux parlent. Leur langage silencieux, dans la conscience du ravissement, est clair. Indiscutables et créateurs sont les *mantras* qu'ils transmettent, les énergies qu'ils donnent, le pouvoir de compréhension authentique qu'ils décernent. Ils façonnent l'être et le rendent à sa souveraineté originelle. Ils dirigent ses pas, provoquant des conflits purificateurs et régénérateurs ; ils délivrent l'âme incarnée de ce qui la retient prisonnière, l'empêche d'éclorre à sa totalité, et détruisent peu à peu en elle l'obsession des dualités. Ils dépouillent le moi individuel de ses entraves égoïstes et l'enfantent durement, puissamment, au Soi inaltérable et immortel qu'il porte en lui secrètement. Ce plan de la

10. Mā Sūryānanda Lakshmī, *Quelques aspects d'une Sādhanā*, op. cit. : « Dénier aux dieux leur existence totale et les ramener à une sorte d'abstraction intellectuelle, c'est leur enlever une vaste part de leur puissance et nous priver d'autant de leur aide. C'est leur présence véritable et complètement sensible en nous qui permet la vigueur du contact, la fécondité de la dévotion, l'intensité et la beauté de la révélation qu'ils peuvent donner ».

11. *Genèse* I : 1.

conscience est d'une opulence et d'une splendeur indescriptibles ; il surgit dans l'Inconnu « sur de vastes décors » avec lesquels contraste « le calme visage des dieux ».

Ces « vastes décors » sont les perspectives vivantes en lesquelles se déroulent les actions divines qui sont infinies. Toute vie, tout mouvement y a sa place et y retrouve son activité juste, ses facultés exactes, ses résonances éternelles. C'est l'arrière-plan d'une existence insondable dont l'univers matériel ne constitue que le symbole restreint. Toutes les possibilités y sont réalisées, toutes les ambitions y sont assouvies et dépassées, toutes les exigences y sont démesurément grandies, tous les horizons y sont incalculablement reculés. La conscience y déploie le gigantesque potentiel de ses pouvoirs et y conquiert une pénétration qui n'est plus d'aucun monde. Elle s'étend aux univers illimités et, les contenant tous en elle, s'en affranchit.

Et « le calme visage des dieux », dont l'impassible sérénité garde le mystère de toutes les victoires, révèle « la merveille des infinitudes ». Par delà les « vastes décors », par delà les silhouettes spirituelles qui les animent surnaturellement, par delà les visions intérieures et leur débordante activité au sein de l'immobile paix des sens et de la pensée mentale, se dévoile « la merveille des infinitudes », le paysage intime où toutes les lignes s'effacent, où même le visage des Dieux et leur présence faite de certitude, d'immuabilité, d'abandon révélateur à l'énergie psychique qu'ils dégagent, perd toute importance formelle et *s'accomplit* dans la Béatitude de l'Infini. Un Infini vivant d'une Splendeur indicible, d'un Bonheur qui bouleverse et transfigure l'être, d'un Assouvissement parfait en lequel se sont tus tous les « pourquoi ». La conclusion de tant de peines et de tant d'espoirs n'est pas un Néant glacé mais un épanouissement bienheureux dans la Gloire de Dieu ¹².

Les deux derniers vers de ce poème admirable, dont cependant la composition ne semblait à première vue receler aucun déroulement précis, aucune accentuation révélatrice, aucune démarche particulière de l'âme dans l'Invisible, nous apprennent quelque chose de plus qui est très précieux.

12. *Apocalypse*, chap. 21 et 22.

« A travers les voiles transparents de l'admiration et de la joie, Monde après monde surgit dans la vision éveillée ».

« L'admiration et la joie » constituent cet émerveillement, cette émotion intérieure qui dilate l'âme et l'ouvre à la révélation ; *la joie* est le ravissement dans lequel la conscience s'épanouit sans retenue et sans limitation ; avec *l'admiration*, elles sont toutes les deux les agents de l'activité spirituelle, les vents qui soufflent sur la pensée et l'éveillent à la vision de la Vérité. « Au travers des voiles transparents de l'admiration et de la joie » surgissent les mondes successifs de la conscience, les plans de la compréhension transcendante qui nous fait naître progressivement à l'Intelligence réelle et définitive du Divin. Ce sont encore des voiles, dont la transparence permet pourtant déjà de distinguer ce qui resplendit au delà d'eux, dans la Réalité permanente. La matière dans laquelle nous vivons est un obstacle dont l'épaisseur et l'opacité nous empêchent de voir l'Eternité mais non de la pressentir, de la deviner, de l'espérer, au travers de l'admiration et de la joie, des élans qu'elles suscitent en nous, malgré les obscurités et les souffrances, malgré l'ignorance qui pèse sur notre mental à cause de la forme et du nom. Car l'univers concret émane également de l'Immortel-Non-Né et ses données sont suffisamment claires pour nous y reconduire.

Dans l'état de concentration supérieure où la conscience se dégage des emprises de la relativité apparente, l'élan plus libre de l'âme incarnée devient cet émerveillement et cette joie, en un mot cet « amour » qui donne soudain une limpidité au tangible dont émerge, dans une brume toujours plus ténue, l'Invisible immaculé, comme surgirait dans l'aube d'un jour pur le paysage inattendu qu'avaient caché jusque-là les obscurités de la nuit. La conscience s'éveille et *voit*, pour la première fois, avec une certitude qu'elle *sait* être indiscutable.

Tout au long de la vie incarnée, il est des moments où l'évidence est sans réplique : une femme qui découvre qu'elle est enceinte ne peut se leurrer, l'évidence est là qui la submerge et la fait naître à un état de connaissance nouveau, à une vérité plus totale de son être. Il n'y a rien à opposer à ce qu'elle dit, à ce qu'elle est. Lorsque la

mort charnelle frappe quelqu'un, ceux qui la constatent ne se trompent pas non plus. Ils voient et ils découvrent qu'en eux-mêmes un nouvel état de conscience est né ; le problème qu'a posé la mort les a transformés, il leur faut désormais vivre avec lui qui ne laisse indifférente ni la conscience de leur corps physique, ni celle de leur pensée. C'est une évidence et elle doit être acceptée. Le jeune homme et la jeune fille qui pour la première fois aiment véritablement, se trouvent devant une évidence intérieure qu'il faut admettre et avec laquelle il faut vivre. Elle les transforme, les transporte de joie et les tourmente. Tout ce qu'ils font a changé de nature, tout ce qu'ils pensent a changé de contenu, tout ce qu'ils sont a changé de saveur et d'accent. La vie se révèle à eux telle qu'ils ne la soupçonnaient pas. Ils sont nés à un état de conscience nouveau, puissamment fécond et révélateur. On pourrait multiplier sans fin les exemples. C'est dire que le processus de la révélation est le même à tous les degrés de l'existence et donner à la vie mystique une légitimité nouvelle. Elle n'est pas autre chose que la continuation dans l'Invisible du même effort et de la même aspiration auxquels l'humanité tout entière collabore.

« La vision éveillée » de l'âme est le début d'un autre parcours, plus long peut-être que celui qu'elle accomplit dans l'incertitude et l'ignorance. « Monde après monde » se lève en elle. Elle y déchiffre l'Inconnu comme elle s'efforçait de le deviner auparavant, mais avec plus de sûreté et plus de vérité ; elle y découvre la splendeur de sa propre nature et la Lumière en laquelle rien ne périt. Elle y connaît la félicité des certitudes définitives et l'angoisse aussi des incarnations spirituelles successives dont elle se revêt, jusqu'à ce que tout s'apaise et tout se taise dans la plénitude de l'Absolu.

Nous voudrions, en terminant la lecture de ce troisième poème du Maître, ajouter une remarque dont n'ont aucun besoin ceux qui ont acquis l'expérience de la vie intérieure consciente et mystique, mais dont pourraient peut-être profiter ceux qui ne la connaissent pas encore et qui sont, sur cette terre, la grande majorité.

Celui qui ne possède qu'une connaissance intellectuelle de la vie de l'Esprit en nous, ne peut juger *que* de ce qui relève de la raison et des domaines inférieurs qui en dépendent. Le processus de la *vie* intérieure consciente si vaste et si complète, comprenant tant d'élé-

ments sans cesse nouveaux et échappant aux analyses de notre pensée mentale lors même qu'ils ne la démentent pas, naissant toujours à d'autres harmonies infiniment complexes, *lui reste pour ainsi dire totalement étranger*. Il garde la ressource d'admettre ces données précises, lorsque celles-ci lui sont fournies par des êtres dignes de foi, dont l'expérience et la conduite reflètent une consécration et une pénétration authentiques, et d'entrer de cette manière dans le plan de connaissance qu'elles ouvrent en nous. La suite du développement se fera d'elle-même. Pour *suire* Jésus, il faut *renoncer* au soi mental de l'homme !¹³

Quiconque a été soumis à la vision intérieure de la conscience éveillée enseigne avec un accent de vérité qui ne trompe pas, une autorité, une puissance qui portent en elles un pouvoir de révélation et de création véritables opérant sur ceux qui l'écoutent. Sa voix est devenue comme divinement efficace¹⁴. Il apporte, incarnée, la vérité de ce qui a été *vu*¹⁵ et *entendu*¹⁶, et il la donne, car il possède non ce qu'il a *appris* mais ce qu'il a *vécu*, ce qu'il a éprouvé dans sa totalité, dans la certitude de la peine et du triomphe, du dépouillement et de l'exaucement, beaucoup plus intensément et plus haut que n'importe quel événement terrestre. Il peut expliquer ce qu'il sait en autant de langages¹⁷ qu'il faut à l'humanité, s'adapter à toutes les races, toutes les époques, toutes les intelligences et toutes les souffrances, comme le fait le Saint-Esprit Lui-même. Cela dont il parle est l'Unité qui S'affirme en tout ce qui est.

Un poème mystique possède un tel pouvoir d'enseignement et de révélation. Les mots dont il use, ses rythmes, ses sonorités, ses couleurs ne sont pas autre chose que ces « voiles transparents » au travers desquels se découvre la Lumière immuable de l'Eternel-Parfait.

13. Evangile selon saint Matthieu, chap. 16 : 24.

14. « Il enseigne comme ayant autorité et non pas comme nos scribes », disaient les contemporains de Jésus-Christ. Evangile selon saint Matthieu, chap. 7, verset 29.

15. Veda = ce qui a été vu.

16. Evangile selon saint Jean, 3 : 32.

17. « Le don des langues », *Actes des Apôtres*, chap. 2, versets 6 à 8.

IV

a)

THOUGHT THE PARACLETE

A some bright archangel in vision flies
Plunged in dream-caught spirit immensities,
Past the long green crests of the seas of life,
Past the orange skies of the mystic mind
Flew my thought self-lost in the vasts of God.
Sleepless wide great glimmering wings of wind
Bore the gold-red seeking of feet that trod
Space and Time's mute vanishing ends. The face
Lustred, pale-blue-lined of the hippogriff,
Eremitic, sole, daring the bourneless ways,
Over world-bare summits of timeless being
Gleamed; the deep twilights of the world-abyss
Failed below. Sun-realms of supernal seeing,
Crimson-white mooned oceans of pauseless bliss
Drew its vague heart-yearning with voices sweet.
Hungering, large-souled to surprise the unconned
Secrets white-fire-veiled of the last Beyond,
Crossing power-swept silences rapture-stunned,
Climbing high far ethers eternal-sunned,
Thought the great-winged wanderer paraclete
Disappeared slow-singing a flame-word rune.
Self was left, lone, limitless, nude, immune.

b)

SONGE LE PARACLET

Tel un brillant archange qui vole dans la vision
Plongé dans le rêve-conquis des immensités de l'esprit,
Plus loin que les longues crêtes vertes des océans de la vie,
Plus loin que les ciels orangers de la conscience mystique
Ma pensée volait, dissoute dans les vastitudes de Dieu.
Un vent aux ailes sans sommeil, lointaines, grandes, lumineuses,
Soutenait la recherche rouge-or des pas qui foulent
Les confins évanescents et muets de l'Espace et du Temps.
La face éclatante de l'hippogriffe à l'auréole bleu-pâle,
Ermite, solitaire, bravant les chemins sans limites,
Rayonnait au-dessus des sommets de l'existence infinie
dépouillés de l'univers ;
Les profonds crépuscules de l'abîme du monde s'effondraient.
Des royaumes solaires de vision surnaturelle,
Des océans lunaires rouges-pâles de félicité continue
Dessinaient l'élan indistinct de leur cœur avec de douces voix.
Affamé, l'âme vaste à surprendre les secrets inconnus du suprême
Au-delà voilés de pures flammes,
Franchissant des silences-pouvoirs qui passent ivres d'extase,
S'élevant loin au-dessus des éthers d'un soleil éternel,
Songeait le Paraclet errant aux grandes ailes,
Insaisissable, chantant avec lenteur un langage de feu.
Seul il était, unique, illimité, nu, inaltérable.

Avec « Songe le Paraclét » nous parvenons au sommet mystique de ces six poèmes. Incontestablement, il atteint à des hauteurs que la conscience incarnée connaît bien rarement et il les exprime avec une sûreté, une précision de langage qui prouve non seulement qu'elles ont été réellement connues et vécues, mais aussi qu'elles ont été surmontées, dépassées, ce qui est sans doute plus extraordinaire encore.

Quand on sait dans quelle solitude vivent de tels esprits et combien de doutes intimes il leur faut affronter et vaincre pour s'élever, au travers de toutes les incertitudes, à ce suprême degré de connaissance et de vision, puis encore pour être capable de le transmettre au monde, on éprouve pour eux non seulement une salutaire admiration mais une infinie gratitude. Rien, personne ici-bas ne peut les soutenir, les approuver ou les encourager. Ils avancent, portés par l'Invisible seul, par Dieu qu'ils ne connaissent pas et dont tout est à découvrir. Les Textes sacrés, les religions sont une aide bien faible et bientôt un obstacle dont il faut encore triompher. La Solitude et la Croix, tel est l'unique chemin qui conduise à l'Eternité. Nous dirons ailleurs le sens qui nous paraît être celui de la Crucifixion¹, sens tout intérieur de progression mystique. Nous le signalons simplement ici, parce qu'il nous paraît comporter de façon précise tout le *yoga* de l'Accomplissement Suprême dont le quatrième poème de Shri Aurobindo nous donne la révélation.

L'ancienne tradition des *Rishis* veut qu'on ne parle de ses propres expériences spirituelles qu'une fois que celles-ci ont été largement dépassées, c'est-à-dire entièrement installées dans la conscience, assimilées par elle de telle sorte qu'elles en fassent désormais intimement, organiquement partie, sans risque d'être faussées par la parole qui va tenter de les projeter dans d'autres consciences. Il importe que la Connaissance reçue soit réellement *incarnée*, dans l'être total, physique, vital, mental, affectif, psychique et supramental, que le microcosme soit redevenu le Macrocosme divin dans toute son étendue et sa puissance, pour que l'œuvre à accomplir

1. Cours donnés dès 1970 à l'Université Populaire de Lausanne, en Suisse, et dont la publication a débuté en 1981 : *Foi chrétienne et Spiritualité hindoue*, tome I. En vente chez l'auteur, Noutte Genton-Sunier, La Croix, 1162 Saint-Prex (Suisse).

sur terre soit efficace et bonne, venant véritablement de Dieu et non de l'homme distinct de Dieu. Le silence, la discrétion absolue sont une des lois fondamentales du *yoga*. Tout homme, toute femme qui s'engage sur sa voie, doit apprendre non seulement à taire ses expériences mais même à les cacher scrupuleusement. Car, s'il est souvent nécessaire et utile de s'ouvrir sans témoins à un Maître reconnu et éprouvé, il est infiniment superflu et ridicule, voire dangereux, d'affronter les commentaires de ceux qui n'ont que très peu de connaissance de la vie intérieure, ou même n'en ont pas du tout. L'activité intime de celui qui se consacre aux pratiques exigeantes et strictes du *yoga*, transparait dans ses œuvres humaines et dans son amour pour Dieu et les hommes. Et cela suffit amplement.

Par contre il est de première importance pour nous qu'un *Rishi* dont l'expérience spirituelle a conquis une authentique puissance divine, fasse connaître ce qu'il a reçu de l'Invisible. Car le *Rishi* domine l'Invisible aussi bien que le Visible, il les possède tous deux dans leur plénitude et rien ne l'attache à rien. Il est libre et pur dans sa pensée créatrice, dans sa force spirituelle, dans son silence et dans sa parole. Rien ne ternit l'éclat immaculé de sa conscience où plus aucune trace ne s'inscrit². Il est net comme le Paraclet Lui-même, inaltérable comme Lui.

Une telle libération, une telle plénitude, une telle perfection sont impensables ici-bas. Elles existent cependant à tout âge, immuables, indivisibles, sous le visage qui renaît sans cesse aux yeux des hommes, nouveau et cependant toujours le même : le Christ, le Bouddha et tant d'autres, connus et inconnus, dont l'apparition suffit à féconder la vie humaine de l'inaltérable Vérité.

« Songe le Paraclet » est l'une de ces étincelles, éblouissante au sein des nuits de notre inquiétude. Elle éclaire d'un jour certain les chemins enfouis dans l'âme, elle détruit dans notre conscience les voiles d'ignorance et d'angoisse qui l'empêchent de se connaître, elle permet le travail et l'effort justes, l'ascension téméraire mais possible et rédemptrice des plus hautes cimes de l'Esprit.

2. Swāmi Vivekānanda, *Rāja-yoga*.

Il n'est presque plus exact de parler ici de « méditation ». C'est bien plutôt l'authentique réalisation d'un état de conscience suprême. Personne, sur la terre, ne peut prétendre avoir atteint le Suprême-Absolu³, l'Immuable-Parfait qui, au sens où nous entendons ces termes, n'existe pas en fait, car Il est un état de Vie universelle et immortelle, Haleïne de toutes les haleïnes, Conscience de toutes les consciences, Pouvoir de tous les pouvoirs, Une en Soi⁴, dont l'étendue et la perfection sont illimitées, inaltérables, irremplaçables, sans second et qui ne peuvent être exclues ou détruites : Cela qui Est, l'Ultime et le Premier que nul ne peut saisir ou retenir définitivement dans sa conscience, parce qu'Il est la création permanente de Soi par Soi, dans la béatitude. Et dans Son Etre, en Soi, s'Il est immuable et permanent, c'est qu'Il est toujours pareil à Lui-même, fidèle à l'inviolable Vérité de Sa propre Nature totale. Cependant l'expérience mystique des siècles démontre que même l'Inqualifiable qui Se manifeste dans une conscience hautement évoluée revêt autant d'apparences, autant de visages qu'il est d'instantants de concentration et de révélation. Ce qui n'a pas d'heure et pas de nom, Ce qui est hors du temps et de l'espace comme en eux, peut être défini ainsi : Il est Cela dont la Plénitude se retrouve toujours, d'où que l'on vienne et où qu'on se dirige, sous quelque aspect que ce soit, Cela dont la Perfection est infiniment réalisable dans la conscience qui La recherche comme son bien véritable, la seule Eternité subsistant au travers de tout ce qui passe.

Shrî Aurobindo le nomme ici le Paraclet, l'Esprit-Saint, au delà duquel il n'est rien. Il remplit l'Infini, Il est la vie de l'insondable et de la durée resplendissante. La Vérité de cette perception est inouïe : intérieure, ardente, illimitée, précise aussi, claire, indéniable et inépuisable en sa puissance et sa présence. Elle occupe la conscience entière qui se sent dilatée jusqu'à l'immensité et cependant intime, au cœur-même de la vie et de son mystère sacré.

3. « Tant qu'on a besoin de manger, de dormir, de se vêtir, etc., il est vain de prétendre avoir réalisé l'Indifférencié ». *Enseignement de Râmakrishna*, Paris, Albin Michel, 1949.

4. Cf. *Kena Upanishad*, Paris, Albin Michel, 1972 : Shrî Aurobindo, *Trois Upanishads*.

« Tel un brillant archange qui vole dans la vision
Plongé dans le rêve-conquis des immensités de l'esprit »,

Dès les deux premiers vers, le plan de la vision et son climat spirituel sont situés. Nous sommes beaucoup plus haut, beaucoup plus loin qu'au cours des extases décrites précédemment. La conscience est dégagée de presque toutes les structures de l'incarnation, de presque tous les aspects de la vie manifestée dans l'univers visible et invisible. Elle est devenue « pur esprit », au sens où il faut l'entendre dans le *yoga*. Ce pur esprit que réalise l'ascension mystique de l'être est un état de félicité où l'âme qui est à la fois corps, énergie, cœur, mental et esprit, retrouve la totalité de sa substance et de son rayonnement. Elle est affranchie du corps en tant que voile opaque qui cache la Réalité et elle est en possession de ce corps, véhicule⁵ du Divin dans la manifestation ; elle est affranchie des énergies désordonnées et non-concentrées de l'intelligence incomplète comme du cœur assoiffé d'une identification formelle ; et elle est en possession de ces mêmes énergies ordonnées, divines, de l'intelligence authentique et du cœur de dévotion dont la force intuitive sait découvrir les voies de la réalisation. Elle est libérée du mental affolé, instable et discoureur, de la pensée incertaine que n'éclaire qu'imparfaitement la lumière de la sagesse réelle ; et elle est en possession de ce même mental apaisé, illuminé, du pouvoir de silence et de sérénité dans lequel parle Dieu. Elle a pénétré dans l'existence universelle, elle s'est à nouveau assimilée à elle, pareille à un astre ou à un archange lumineux volant dans la vision, « plongé dans le rêve-conquis des immensités de l'esprit ».

La nature propre de la conscience, de l'âme première-née et qui contient tout, est la lumière, la vie et la béatitude en un seul élan de vérité. Elle est ici « l'archange » qui a recouvré sa puissance ; il « vole dans la vision », déployant sous la vastitude de ses ailes l'être et la connaissance qui sont félicité. Il s'est immergé « dans le rêve-conquis des immensités de l'esprit », où sa présence radieuse est sans

5. Mā Sūryānanda Lakshmi : Les Dieux, lorsqu'ils se manifestent à l'homme pour l'instruire, arrivent sur un « véhicule » nécessaire et déterminé, disent le Mahābhārata de même que les Vedas.

limites. Pour nous qui sommes la conscience de la terre, fragmentaire et réduite, c'est un « rêve » qu'il s'agit de reconquérir longuement, difficilement. Mais une fois conquis, il ouvre en nous « les immensités de l'esprit ».

Ce sentiment d'être sans frontières, insondable, démesuré, est l'une des perceptions constantes des états mystiques : l'être intérieur se déploie et s'ouvre à une vision, à une existence dont l'ampleur et l'intensité l'éblouissent jusqu'en son corps matériel qui lui-même est « transporté », grandi, délivré de son poids, comme capable de s'exalter et de s'envoler lui aussi jusqu'au Divin. Et cette perception illimitée est en elle-même un facteur de révélation des plus importants. Elle brise les parois étanches, abat les murs qui compartimentent et divisent, et rend à la vie son indivisibilité, son caractère fondamental d'Unité, d'Infinitude et d'Eternité.

« Plus loin que les longues crêtes vertes des océans de la vie,
Plus loin que les ciels orangés de la conscience mystique »

La vision s'est élevée, délivrée du pouvoir fascinateur des « longues crêtes vertes des océans de la vie », de leur dualité, de tout cela qui rend l'âme distincte de l'Infini en la séparant de son origine qui est resplendissante et une. « Les ciels orangés » est une expression chère à Shrî Aurobindo. Elle revient souvent dans ses poèmes et, pour autant que nous pouvons en juger, elle lui est particulière. Elle semble indiquer que dans ses réalisations mystiques la lumière vue a été « orange », ardente comme le feu d'un couchant ou la flamme d'un brasier. Chez un être d'une telle valeur et d'une si incontestable autorité, ces « ciels orangés » sont indiscutables : sans aucun doute, il les a vus ainsi.

Lorsque la conscience en état de concentration purifiée gravit les échelons de son ascension intime et parvient aux « visions », elle conquiert le domaine de la lumière immatérielle, qui se contemple les yeux clos, avec la faculté d'un regard qui est autre que celui de la chair. Les Hindous le symbolisent depuis des millénaires par l'œil divin, unique au milieu du front, entre les deux sourcils. Il est la pénétration de la vie perçue en son unité. Que la lumière soit blanche, bleue, verte ou orange importe peu. Le fait certain, demeurant de

façon constante, c'est la clarté qui est vue, en laquelle on entre ⁶ et qui nous transfigure. Et il est absolument authentique qu'il est des visions de couleurs diverses. Leurs significations ne peuvent être codifiées mais elles sont exactes, au moment où elles sont vues et entendues ⁷. De même, il est des états mystiques froids et d'autres qui sont chauds. Tout dépend du caractère de la révélation qui doit nous être faite et de celui qui la reçoit.

La conscience est lumière et la connaissance de vérité est lumière. Krishna apparaissait à ses adorateurs comme teinté de bleu, la peau sombre, d'où son nom qui signifie : foncé. Les mystiques chrétiens sont représentés la tête nimbée d'une auréole dorée, recevant parfois des pluies de lumière blanche. Tout cela existe en fait. Le mystique plongé dans un état de vision intérieure élevée, reçoit effectivement des pluies de lumière qui intensifient et dirigent sa pensée ; il voit des formes d'or pareilles à des astres rayonnants ou des anges ailés, des flammes oranges, des auréoles bleues ou vertes, ou bien encore des nappes d'une clarté éblouissante, infinie. Chacun de ces aspects de la même lumière unique a son action révélatrice et transfiguratrice précise, son message propre à donner à celui qui le voit et le reçoit avec adoration et humilité. L'erreur et le danger consistent à les déterminer, les décrire minutieusement, les classer mentalement. Leur valeur et les lois qui les régissent sont d'une nature qui échappe totalement aux emprises de l'homme qui les fausse en y touchant. L'extase est toujours accompagnée d'un état de consécration intérieure qui est total, absolu et d'une intensité dont la puissance submerge et anéantit celui qui l'incarne et qui, de ce fait, en revient régénéré, fécondé par un pouvoir de création qui outre-passe tout ce que l'on peut imaginer sur terre. Il en résulte une énergie d'accomplissement qui déconcerte les hommes et une endurance, une force que seule l'authenticité de l'expérience peut accorder. L'univers ou les univers de l'Invisible sont eux aussi organisés, articulés avec une sagesse merveilleuse, une harmonie qui, dans sa diver-

6. Comme Jésus dit : « Entrer dans le Royaume de Dieu ».

7. L'expérience spirituelle est à la fois vision, *yantra*, et audition, *mantra*, simultanément et toujours. Ce qui apparaît est entendu, donc compris ; ce qui est entendu est vu, donc indiscutablement connu, éprouvé comme vrai.

sité, permet à la conscience de pressentir le Suprême et de s'en approcher. Il est probablement impossible et d'ailleurs inutile d'en établir une classification scrupuleuse ou explicative⁸. Le caractère essentiel des visions mystiques est d'être « insaisissables » à l'intellect. Elles échappent déjà dans une large mesure au monde des formes et des noms. Elles n'en revêtent que fugitivement la silhouette et la couleur parce que notre esprit ne saurait franchir d'un seul bond les espaces immenses qui le séparent ici-bas de la contemplation totale et pure de Cela qui Est. Les progrès sont incalculablement lents, « hors du temps ». La conscience doit se dépouiller peu à peu de son fardeau d'habitudes et de sciences physiques et mentales. D'innombrables vies y suffisent à peine. Mais le feu d'une dévotion absolue la rend possible. Et les « ciels orangers » dont parle le Maître sont peut-être le signe d'une *bhakti* (= adoration divine) particulièrement ardente et puissante. Ils s'adressent aux âmes très fortes et consomment en elles les dualités, les purifiant de leurs tisons brûlants. Et c'est au delà d'eux que

« ma pensée volait, dissoute dans les vastitudes de Dieu ».

La « pensée » est la conscience-connaissance véritable qui s'est elle-même « dissoute dans les vastitudes de Dieu ». Lorsque la conscience en état de concentration monte sur les degrés de la vision intérieure de la Vérité, elle acquiert un *savoir-pensé* réel qu'elle peut ensuite formuler ou ne pas formuler, mais qui demeure un fait, une plus haute nature d'être et de vie retrouvée. C'est la possession d'Indra, de l'intellect supérieur illuminé, le Verbe essentiel incarné dans un entendement lui-même purifié. Puis, parvenue au delà des savoirs inférieurs d'abord, des sciences supérieures ensuite, elle disparaît « dans les vastitudes de Dieu ».

C'est l'identification : le Silence insondable et vivant, le niveau de Sagesse le plus pur qui se puisse atteindre, l'amour et la dévotion les plus parfaits qui se puissent réaliser. L'âme ne saisit pas une existence *extérieure* à soi, c'est elle-même qu'elle reconnaît dans la Présence inestimable qui l'habite et en laquelle elle demeure. Elle ne

8. De même qu'on ne peut dénombrer ni classer les Dieux qui en sont les artisans.

se meut plus dans une dimension immense ou une splendeur impérisable, elle *est* l'Espace illimité-sans-second, la Présence perpétuelle-sans-division. La vastitude divine est son propre être et sa propre stature. Elle en est le Souffle et la Beauté, impersonnelle, ineffable et bienheureuse en sa plénitude. L'ultime frontière est franchie, la dernière membrane de séparation, si ténue, a cédé ; il n'y a plus de distinction entre le visible et l'invisible, entre le manifesté et le non-manifesté, entre la création et le Créateur. Un même flot de lumière circule entre eux, une même existence les anime et les rend à leur immortalité :

« Ma pensée volait, dissoute dans les vastitudes de Dieu ».

C'est bien un vol d'ailes immatérielles, une légèreté surnaturelle emplissant le ciel immaculé de l'extase ; une ivresse sereine, un abandon inexprimable, une joie qui n'a point de durée et ne s'altère point :

« Un vent aux ailes sans sommeil, lointaines, grandes, lumineuses
Soutenait la recherche rouge-or des pas qui foulent
Les confins évanescents et muets de l'Espace et du Temps ».

Il est une constatation généralement ignorée des hommes et qui les surprend, c'est qu'un état mystique, si élevé soit-il, n'est jamais une fin et doit encore être surpassé. En fait, il n'est que le commencement de l'Infini chez l'individu. Même les *samâdhis* qui paraissent suprêmes recèlent la possibilité incalculable d'un progrès. Et les saints, ceux dont la vie semble n'être rien d'autre que l'expression d'une paix et d'une perfection assurées par la béatitude d'une heure qui les a rendus tels, sont d'infatigables lutteurs au-dedans d'eux-mêmes ; car la sainteté n'est pas autre chose qu'un élan vers Dieu sans cesse et difficilement renouvelé, une soif qui ne veut et ne doit pas être étanchée, un perfectionnement impitoyable de soi qui a besoin de la miséricorde du Seigneur à tout instant pour s'accomplir et se supporter. Rien n'est jamais définitivement acquis, dans l'existence spirituelle moins qu'ailleurs. Sa raison d'être est cet amour dévorant qui pousse l'homme en avant, toujours plus loin, toujours plus haut et toujours plus profondément au cœur des choses. L'amour et la recherche de Dieu remplacent toutes les sciences, car Dieu est

la Connaissance intégrale de la Vie. Il est l'Absolu vers lequel il faut tendre et qui n'est jamais atteint tout à fait tant que subsiste la manifestation en laquelle Il peut encore être révélé différemment. Il est, mais Il n'a ni nom ni forme et Son pouvoir d'expression de Soi est inépuisable.

Ainsi l'état auquel la conscience est parvenue dans le cinquième vers du poème et qui pourrait être considéré comme un but, une conclusion, n'est en réalité que le début d'un envol plus grand. « Un vent... soutenait la recherche ». Ce vent, c'est l'Esprit qui souffle et entraîne la vision sur la voie des révélations inépuisables. Les Vedas en parlent souvent sous le nom des Maruts qui attisent le feu des sacrifices et aident l'âme en méditation à s'exhausser vers les sommets mystiques, au delà des dualités⁹. Grâce à eux les illusions de l'esprit incarné sont détruites une à une et, du brasier de l'Illumination qu'ils stimulent, jaillit la Connaissance de la Vérité. Le Dieu du vent, chef des Maruts, se nomme Vâyû et sa vigueur est indomptable. Rien ne l'altère, rien ne saurait en triompher. Il y a un sens très précis à cette relation entre le vent qui favorise l'accomplissement spirituel et sa force matérielle victorieuse. La puissance physique de Vâyû est aussi une manifestation de l'Energie Primordiale qui régit toutes choses. Elle est, sur le plan concret, l'expression de l'authenticité que rien n'entame, de la pureté parfaite que rien ne diminue. Et elle est, ici-bas, la base sans laquelle l'éclosion de la vie spirituelle ne serait pas possible. Il faut que la résistance physique et nerveuse devienne indomptable et les saints, ceux mêmes dont la santé fut gravement et durablement atteinte, prouvent suffisamment combien ils étaient forts, d'une force surnaturelle, pour accomplir ce qu'ils ont accompli et supporter ce qu'ils ont subi. Le vent de l'Esprit qui souffle en eux et les emporte vers tant d'audaces intérieures, éprouve leur nature et la brûle à toutes les ardeurs. Et leur corps doit tenir, être Vâyû lui-même, afin de ne pas se briser mais d'accomplir sa transcendance sur la terre, qui en est un des éléments indispensables elle aussi.

9. Shri Aurobindo, *On the Veda*, Hymne d'Agastya et plusieurs autres. Ed. de Pondichéry, 1964, p. 267, Rig.-Veda, I, 170.

« La recherche rouge-or » désigne l'aspiration passionnée de l'âme, sa soif d'Absolu, d'identification avec l'Esprit de Vérité qu'elle pressent être sa valeur suprême. Comme la Vérité, qui est infinie, le vent de l'Esprit a des « ailes sans sommeil, lointaines, grandes, lumineuses », qui nous poussent, nous harcèlent de l'intérieur, nous rendent infatigables dans notre zèle à poursuivre l'Inconnu et qui embrassent inlassablement toutes choses. Car l'Esprit est sans sommeil. Il s'étend jusqu'aux lointains les plus imprévisibles, Il est vaste et rayonnant, total et illimité ; Il est *l'Eveil* parfait, l'Aube en nous-mêmes de l'Immortalité. Et la pensée qui peu à peu conçoit la Vérité au-dedans de soi devient semblable à Lui, semblable aux ailes qui la portent jusqu'à Lui, égale à Cela qui est sa propre infinitude. Ses pas « foulent déjà les confins évanescents et muets de l'Espace et du Temps ». Elle se trouve sur le seuil silencieux de l'Eternité. La fascination qu'exerçaient sur elle « l'Espace et le Temps » disparaît. Leurs limites reculées s'effacent et se taisent, les larges ailes du vent de l'Esprit ont dépassé les univers où ils règnent. Un autre monde apparaît.

« La face éclatante de l'hippogrieffe à l'auréole bleu-pâle,
 Ermite, solitaire, bravant les chemins sans limites,
 Rayonnait au-dessus des sommets de l'existence infinie
 dépouillés de l'univers » ;

A ce degré de la méditation-vision, du *samâdhi*, car c'en est un, a lieu la rencontre avec l'« ermite », le « solitaire » qui s'élance dans « les chemins sans limites », plus loin que les sommets de l'existence insondable, « dépouillés de l'univers », c'est-à-dire dévêtus de la servitude qu'imposent à l'intelligence incarnée les modes et les apparences du monde matériel.

De quoi s'agit-il ? De *kaivalya-mukti*¹⁰, la solitude, l'indépendance inconditionnée en laquelle l'âme incarnée retrouve la conscience

10. Solitude yogique, sorte de néant intérieur en lequel vit une seule présence, centre et réalité de tout. Cet état précède souvent le *samâdhi* indifférencié ou *nirvikalpa-samâdhi* ; il lui succède aussi lorsque la conscience qui y fut immergée redescend dans son incarnation. *Kaivalya* veut dire : solitude. *Mukti* : libre. *Nirvikalpa* signifie : qui n'implique pas de doute ou d'alternative ; exempt d'hésitation.

de son Unité et de son Universalité. Seule elle est, et elle est Tout. C'est un état intérieur particulier, indispensable à la réussite de ce qui suit. Mais il doit à son tour être dépassé et il le sera dans les vers ultérieurs. Essayons auparavant d'en préciser la nature à la lumière des termes employés par le Maître.

La notion de l'Espace et du Temps est abolie, surmontée. La conscience a pénétré dans un nouveau cercle de perception où elle rencontre une présence très puissante à laquelle Shri Aurobinso donne le nom de l' « hippogriffe », du cheval ailé rapide, intrépide, à moitié aigle, dont le regard perçant traverse l'Infini, dont la célérité permet toutes les audaces. Sa « face est éclatante » et il est auréolé d'une lumière « bleu-pâle ». Le bleu-pâle est une tonalité mystique fréquente. Elle indique un certain éloignement de l'apparition. C'est la vision réelle, indiscutable, d'une présence surnaturelle dont l'éclat est légèrement tamisé par la distance. La connaissance n'est pas encore originelle, simultanée, première, identique à l'acte qui crée ; elle est le fruit d'une observation subtile mais non l'éblouissement conscient d'une existence unique. La « Face éclatante » qui surgit de l'Inconnu où pénètre la conscience en état de haute concentration est proche, nettement discernable. Elle subjugué par le rayonnement brillant qu'elle émet. Elle n'est cependant pas encore telle que la conscience puisse s'identifier à elle, se perdre en elle et dans la Vérité définitive, dont elle n'est elle aussi qu'un représentant, un symbole éphémère. L'auréole bleu-pâle est la tonique d'un état de connaissance intérieur précis. C'est le contact intime, direct, fait de dévotion toute spirituelle, d'intuition pieuse profonde, *bhaga*¹¹, encore réciproque, partagée. Il précède de peu la reconnaissance éblouissante et définitive qui annule l'état de dualité de la conscience et l'épanouit dans l'Identité, cette Unité parfaite en laquelle l'adorateur et l'Adoré ne sont plus qu'un : la pensée différenciée-glorifiée réalise la Conscience divine-indifférenciée dont elle est issue comme sa seule nature véritable et immortelle. Du sein de sa vision, elle perçoit soudain avec une intensité qui la subjugué, qu'elle est seule, unique et qu'elle

11. *Bhaga* veut dire : bonne fortune, bonheur, prospérité, excellence, beauté. Il a donné *bhagavant* = bienheureux. Et *Bhagavan* est le Bienheureux.

remplit de sa présence l'Infini. La personne humaine en elle a été immergée dans la Présence illimitée, l'intelligence mentale restreinte est redevenue la Perception totale et parfaite, le monde matériel a perdu son emprise et son autorité. La conception intérieure seule règne, active, éclairant l'Invisible et le visible de sa merveilleuse lucidité.

« Ermite, solitaire, bravant les chemins sans limites,
Rayonnait au-dessus des sommets de l'existence infinie
dépouillés de l'univers ».

L'âme incarnée a triomphé de l'univers matériel. Les « sommets de l'existence infinie » eux-mêmes se trouvent *au-dessous* du rayonnement de l'ermite lumineux, habitant de l'espace sans bornes.

« Les profonds crépuscules de l'abîme du monde s'effondraient ».

La libération de la conscience individuelle, asservie aux dualités, est consommée. Il lui reste à reconquérir sa fusion dans l'Unité impérissable et première. Peut-être pensions-nous que cette libération comportait en soi tout naturellement la redécouverte de l'Unité primordiale. Or nous voyons qu'il n'en est pas ainsi. Le chemin qui ramène à l'Absolu est très long, et plus la conscience se rapproche du But, plus les subdivisions sont serrées, plus l'état de Sa perfection semble s'éloigner et se dérober, tant Il est totalement différent de ce que nous pouvons prévoir, tant Il exige en nous de purifications, de dépouillements non plus même matériels, mais désormais spirituels. Nous songeons ici à Shrî Râmakrishna, le merveilleux *Bhakta* (= adorateur de Dieu), si pur, si parfait, si ardent et qui ne parvenait pas à briser dans sa conscience la plus hautement concentrée, la présence bienheureuse et aimée de sa Mère divine. Il le fallait pourtant s'il voulait accomplir le destin mystique dont il sentait l'impératif au fond de son cœur. Et il y parvint sous l'impulsion d'un sage très puissant, Totâ-Purî¹², « l'homme-tout-nu », retourné à la netteté essentielle de l'Esprit sans aucun attribut¹³.

12. *Enseignement de Râmakrishna, op. cit.*, par. 1490, Ed. Albin Michel, 1949, p. 571-572.

13. Cf. *Genèse*, II, 25.

Un grand mystique tel que saint Jean de la Croix répétait également qu'il fallait savoir se dépouiller de la méditation et de la dévotion comme du reste¹⁴. La conquête de la vérité est à ce prix. Rien ne doit nous lier à rien. L'âme est destinée à retrouver sa liberté, son indépendance totale, même vis-à-vis du Dieu adoré, à rentrer dans l'Absolu qui est son Immortalité. Cependant ceci n'est vrai que dans la Sainteté.

Et Shrî Aurobindo affirme lui aussi que l'ascétisme est encore une faiblesse qu'il faut savoir surmonter. C'est assez dire combien la route qui nous ramène à l'Esprit est épineuse et ardue. Tout, même l'amour et la dévotion, même le sacrifice et le don de soi portent en eux leurs pièges et doivent être purifiés cent et cent fois et davantage, si la conscience veut recouvrer son intégrité lumineuse. La félicité de l'âme est éternelle et infinie, mais ici-bas le combat qu'elle livre pour s'accomplir en sa plénitude n'est jamais terminé.

Il vaut la peine sans doute d'intercaler ici une remarque. Maints lecteurs se diront, non sans quelque raison, qu'une telle poursuite est sans nécessité véritable, sans ambition fondée. Pourquoi vouloir à tout prix forcer notre nature et notre conscience, pourquoi en transformer l'activité, en transfigurer le contenu ? La première réponse est celle-ci : parce qu'elles en portent en elles-mêmes la possibilité et que toutes les possibilités de l'existence ont à être réalisées un jour. Il n'y a pas d'autre motif à l'inlassable recherche des hommes, dans quelque domaine qu'ils s'efforcent. Et la deuxième réponse est celle-ci : cette transformation, lorsqu'elle est authentique et sincère, c'est-à-dire foncièrement désintéressée, soutenue par un amour vrai de ce qui est plus grand que soi, plus pur et plus puissant que soi, va *toujours* de pair avec un perfectionnement constant du comportement humain qui acquiert de la sorte une vigueur, une efficacité purificatrices et salutaires dont le monde des hommes a besoin de

14. « Il faut être libre de tout, même de l'oraison ». Avant-propos de *La montée du Carmel* : « On y donne des avis et des enseignements très utiles à ceux qui commencent aussi bien qu'à ceux qui ont déjà réalisé beaucoup de progrès, afin qu'ils sachent se débarrasser de tout ce qui n'est pas spirituel, ne point s'embarasser de ce qui est spirituel et demeurer dans cette profonde nudité et liberté d'esprit que requiert l'union divine ». Saint Jean de la Croix, *Œuvres spirituelles*, Ed. du Seuil, p. 13.

tout temps. Les grands bienfaiteurs de l'humanité sont ceux qui, dans leur compréhension intérieure et dans leur attitude extérieure ont dépassé l'actuel et l'humain pour conquérir l'éternel et l'universel. Ils ont doté le monde d'œuvres, de manifestations, de présences qui le soutiennent et l'alimentent longtemps après leur départ. Que ce soit des artistes, des savants, des saints ou des sages, tous, sans exception, ont été des visionnaires, même s'ils n'en avaient personnellement aucune connaissance. Ils portaient en eux une certitude immatérielle qu'ils avaient conquise et qui venait d'une vision, d'une intelligence profonde à laquelle ils se référaient dans leurs travaux et leur conduite avec une fidélité tenace jusqu'à l'héroïsme souvent. Or cette vision, cette intelligence se heurtait de manière constante aussi à l'incompréhension de ceux qui la jugeaient contraire à leurs habitudes. L'homme qui regarde son petit moi incarné comme la chose précieuse à sauvegarder entre toutes se trompe, même si l'univers entier est d'accord avec lui. Celui, par contre, qui sait, pour en avoir acquis la certitude par une recherche audacieuse et persévérante, que son petit moi n'est rien, qu'il n'est que le reflet passager d'une présence permanente, infiniment plus vaste, plus haute et plus réelle dont il faut ressaisir l'Authenticité et la Réalité, a raison, même s'il est seul à penser de la sorte, même si ses compatriotes lui ferment la bouche en lui ôtant la vie, même si ses convictions et ses activités s'opposent au reste du monde. « Celui qui voudra sauver sa vie la perdra, mais celui qui la perdra à cause de moi la trouvera »¹⁵. Sans cette *audace divine* qui parcourt d'ailleurs chaque siècle plus ou moins apparemment, l'humanité sombrerait assez vite dans le néant de l'inconscience. Car elle est, cette audace, la Miséricorde du Seigneur active au cœur de l'homme.

Nombreux sont les exemples de l'histoire qui prouvent que de tels hommes vivent et enseignent de tout temps sur la terre, l'enrichissant malgré ce qui fut fait pour étouffer leur voix ou en diminuer la valeur. En se dépouillant de leur petitesse et de leur égoïsme, ils délivrent l'humanité entière de ses erreurs, la rendant à sa gloire véritable, à son destin de Perfection et de Beauté. Quelques-uns

15. Évangile selon saint Matthieu, chap. 16, v. 25.

d'entre eux, fort rares, ont poussé leur conquête jusqu'à l'Absolu afin d'en rapporter des étincelles qui fécondent l'univers de Sa Vérité. Et c'est alors toujours le même cri de reconnaissance et d'amour répété au travers des âges : « Dieu seul a tout accompli ! ». Malgré les luttes, malgré la peine de celui qui fut élevé, l'évidence jaillit que le Seigneur est seul auteur et seul acteur, qu'Il a donné ce qui n'appartient qu'à Lui. Telle est également la fin de ce poème, où se lève un Soleil d'Immortalité. L'effort s'est accompli dans l'œuvre et y disparaît, car au travers d'elle, il est devenu autre chose, il a conquis une dimension et une portée nouvelles. La naissance à un état de vision plus haut, à une Divinité plus totale et plus concentrée de l'être, entièrement consciente d'Elle-même et révélatrice de Soi, est la Rédemption de l'Eternel, la longue résurrection de l'âme à sa propre Splendeur.

« Des royaumes solaires de vision surnaturelle,
Des océans lunaires rouges-pâles de félicité continue
Dessinaient l'élan indistinct de leur cœur avec de douces voix ».

Toute *présence* distincte a disparu. La lumière du Soleil spirituel, blanche, éblouissante a envahi la cime de l'être qui, à cet instant, seul vit. Tout est vision. La conscience différenciée n'a plus aucune perception d'elle-même. Elle *est* la Lumière, elle *voit* la Lumière, elle *connaît* la Lumière qui ne s'éteint pas. Elle *est* « la félicité continue » des « océans lunaires rouges-pâles », ce frémissement plus intime et plus chaleureux au sein de l'existence qui vit de sa Plénitude, libérée de toute limitation ; et elle *est* ces « royaumes solaires de vision surnaturelle », qui « dessinaient l'élan indistinct de leur cœur avec de douces voix ».

Un chant habite la vision et la félicité, un chant qui ne se sépare pas d'elles, qui se confond à elles, étant de la même nature. Tout est Un. De douces voix frissonnent dans l'Unité de la Perception et de la Vie. Car la Vie est devenue Connaissance et Béatitude en un seul état d'être parfait. C'est *Sachchidânanda* : l'Être qui est Connaissance et Béatitude indivisiblement.

L'énergie divine, avec une force indomptable, a pénétré dans la conscience et la soumet à sa pression. La pensée mentale se transforme

et s'enfante elle-même à l'intelligence supramentale. Plus rien de ce qui faisait son équilibre, sa science et sa volonté antérieurs ne subsiste. Ses facultés se sont épanouies en une perception plus vaste, plus profonde, plus claire, plus totale. Beaucoup de barrières qui emprisonnaient l'être et le retenaient dans une compréhension restreinte, une existence incomplète, sont tombées ou, plus exactement, se sont transfigurées, sont devenues les portes par où la vision qui est Vie et Béatitude peut s'élancer à la conquête de l'Absolu. L'univers qu'elle quitte est devenu l'univers divinement irradié en lequel elle pénètre. Rien n'a été détruit, annulé, tout a été enfanté à une perfection plus grande, à une vérité plus totale, à un souffle plus puissant et plus réel. C'est le temps nouveau, où les frontières sont abolies, où notre destin s'écoule dans l'éternel et dans l'infini.

L'accomplissement mystique est une science dont les données sont précises et constantes, le déroulement strict et la réussite liée à des lois immuables. Tout homme porte en soi la possibilité intégrale de sa réalisation. La route en est tracée dans son corps et dans son esprit, dans son âme qui est la totalité de son être aussi bien que dans chaque partie de l'univers et dans toute son étendue ; et il arrive un moment pour chacun où il peut s'y engager avec succès.

Chaque créature, chaque création est une incarnation de Veda ^{15 bis}. Veda comporte la nature de tout ce qui existe et il en dessine l'épanouissement parfait.

La voie du détachement est aride et douloureuse. Il faut toute cette ardeur et cette passion, toute cette souffrance et cet arrachement, afin que le monde se *connaisse* et puisse vivre dans la pleine conscience contemplative et active de cette Connaissance. Tout est vision, activité, repos = sattva, rajas, tamas. Quiconque possède la plénitude de ces trois éléments possède *l'intelligence et les œuvres* dont parle la Bhagavad-Gîtâ, il est la Volonté lucide introduite dans la forme et le nom qui révèlent Dieu. Le rythme alternatif de la respiration qui commande les dualités a été dépassé. La conscience ne sort plus du *samâdhi*, de la Connaissance qui est Vie et Félicité ; elle y demeure

15 bis. Veda est la Connaissance divine.

inaltérablement et rend possible une *existence-expression* directe de la Vérité divine, à tout instant de l'éternité.

Pourquoi « l'élan *indistinct* de leur cœur » ? La « vision surnaturelle » et « les océans de félicité continue » célèbrent leur recherche et leur nostalgie « avec de douces voix », suivant « des sentiers purs de toute poussière et vierges de toute trace »¹⁶, frayant dans l'Impalpable le chemin de l'Aube spirituelle où la certitude à la douceur du miel, où la joie est une caresse de l'Ineffable. Quand l'Accomplissement suprême est atteint, cet élan lui-même disparaît. Tant qu'il reste un peu de nuit dans la conscience, tant que la Lumière totale ne l'a point immergée, sa poursuite ressemble à une aile largement ouverte sur l'immensité, invisible mouvement d'un bonheur secret dans la pensée qui la porte plus haut ; elle est l'intuition, l'espoir, l'intelligence éclairée, esquissant leur aspiration assoiffée dans le ciel de leur profondeur. Mais au sommet, dans l'Illumination parfaite, s'estompe jusqu'au dernier soupçon d'un appel, car tout EST. Dépassant la vision et la félicité elles-mêmes, dépassant la Connaissance et ses voix mélodieuses, l'Esprit-Saint, pur, seul, Se révèle Soi-même, absorbant en Sa Splendeur unique tout ce qui est. C'est l'Eternité, l'Infini, l'Immortalité retrouvées, c'est l'état de Plénitude stable dont on ne revient pas, car le parcours en lui a trouvé son But irréversible. Cependant le Maître lui-même a dit dans l'une de ses lettres : « Il n'est aucun état, si exceptionnel soit-il, dont on ne puisse revenir si on le désire ». Sa présence durable parmi nous l'a prouvé, de même que celles de quelques autres. On en peut sans doute retirer l'enseignement que voici :

L'Absolu est notre nature réelle. A cause des égarements de la conscience incarnée dans les dualités, nous devenons incapables de nous en souvenir. Mais si nous en retrouvons le chemin, il est *naturel* à notre âme d'être infinie, éternelle, parfaite. Lorsqu'elle recouvre la plénitude et la maîtrise totales de son être, elle est effectivement capable de sonder l'Absolu, de se perdre en Lui et de se recréer distincte de Lui, si telle est la nécessité de son Evidence actuelle, car sa puissance est illimitée. Le monde matériel a droit également à la

16. Passage traduit de la *Gâyatri*.

Béatitude, il *est* l'Absolu lui aussi. Il participe de la vision autant que la conscience et l'esprit, en tant qu'un élément de l'âme, une condition de son intégrité. Toute œuvre miséricordieuse est bonne et nécessaire, toute révélation purificatrice est utile. Et celui qui incarne en soi une vision de la Vérité, enfante une sagesse meilleure du monde, un devenir salutaire des peuples, un travail efficace et divinement réel du cosmos.

La Vérité est l'exactitude dans la joie d'être.

Le *samâdhi* est la plénitude dans la toute-conscience de cette exactitude.

La pensée ultime est la conception et l'appréhension sans limites de toutes choses.

La souveraineté divine, unique et absolue, étant établie en tout et partout, la conscience aboutit à cette constatation inouïe en laquelle elle vit intégralement : Dieu n'est pas ! Chaque conscience est l'Unique et le Tout, le Centre et la Spirale infinie de la Lumière qui Se conçoit et qui est Vie. La foi, l'adoration, l'obéissance à Dieu et au Dharma ^{16 bis} furent le chemin. Désormais il n'est plus de chemin, plus de recherche, plus de but ; il n'y a que *bodhi-sattva* = être un avec l'intelligence suprême qui est Tout.

« Moi et le Père nous sommes un » ¹⁷.

« Je suis le Chemin, la Vérité, la Vie ¹⁸, celui qui croit en moi vivra, quand même il serait mort » ¹⁹.

Ni amour, ni haine, ni passion, ni souffrance, seulement la vision juste et totale de ce qui est, à chaque étape, à chaque moment, chaque degré, dans le Présent-tout-connaissant qui pénètre l'Éternité : *Sachchidânanda*, l'*Atman* originel et créateur qui anime l'Être, l'insondable rayonnement qui émane de Soi et Se comble Soi-même. *Ishvari*, la Mère divine en tant que Seigneur des mondes, manifeste cette impartiale Réalité de l'Absolu, sans autre face que Sa Gloire.

16 bis. Le *Dharma* est la loi divine, juste de chaque être.

17. Évangile selon saint Jean, 10 : 30.

18. Évangile selon saint Jean, 14 : 6.

19. Évangile selon saint Jean, 11 : 25.

La *purification* est totale. Plus rien ne subsiste des élans égoïstes de la séparation. L'existence entière est rentrée dans le Paradis premier où la nudité est la preuve de l'unité, où la liberté inconditionnée est la conséquence naturelle de la plénitude divine en l'être. L'homme créé par Dieu n'étant pas distinct de Lui dans sa conscience, aucune restriction n'est imposée à sa pensée ou à son activité : l'harmonie parfaite est la loi et la raison d'être de sa vie, la pureté est l'expression logique et spontanée de son entendement nourri de l'indivisé. Tout, dans son comportement demeure conforme à l'exactitude sacrée ; sa vision est un état vrai, son action en exprime un autre et son repos également. Les divers degrés de sa conscience sont un accent particulier de la plénitude, parfaite partout. Qui se soumet ainsi à la loi de la perfection possède la Vérité, car la loi de la perfection est impersonnelle et souveraine, elle concerne l'univers entier qui est divin. Nous sommes l'univers, reliés à lui par toutes les fibres de notre stature, toutes nos facultés, toutes nos possibilités. Rien ne nous concerne nous, en particulier. Dilatés, grandis jusqu'à l'Infini, nous sommes enfin nous-mêmes ! Tel est l'homme Supramental dont parle Shrî Aurobindo dans sa *Vie divine*.

« Affamé, l'âme vaste à surprendre les secrets inconnus du
suprême Au-delà voilés de pures flammes »,

Il (le Paraclet !) possède la Connaissance une et absolue, sans origine et sans demain, nimbée d'une auréole de flammes pures qui La voile légèrement, et Il aspire à Elle éternellement. Sa nature fondamentale est faite de cette Aspiration infinie. Il est l'Affamé de Vérité qui ne se nourrit de rien d'autre et ne porte encore aucun nom dans la vision qui L'appréhende.

Il ne contemple pas son œuvre, Il *est* l'œuvre parfaite, intégrale, qui ne se commence ni ne s'achève, la Vision-de-Soi active et créatrice qui ne s'interrompt jamais et ignore la durée, les alternances, les conclusions.

Son âme illimitée saisit tous les secrets du « suprême Au-delà », de l'Eternité en laquelle tout est parfait, éblouissant, mais dont les lueurs sont comme « voilées » par le feu lui-même qui les révèle. Tout est Lumière, tout est « flammes » de la Conscience unique. Et

la Lumière voile la Lumière tant qu'il y a expression de Soi et non pas seulement la Plénitude.

« Franchissant des silences-pouvoirs qui passent ivres d'extase »,

Il possède le pouvoir de connaître et Il en est le Maître. Dans l'extase perpétuelle où flottent des silences qui sont les énergies de l'Existence participant à Son ravissement, Il est la Puissance absolue dominant tout ce qui est.

« S'élevant loin au-dessus des éthers d'un soleil éternel »,

Il se meut au delà de la Lumière éternelle elle-même, plus loin que l'Impensable, plus loin que la conception d'unité radieuse (Aditi) qui Le porte en elle. Il est l'Esprit-Saint, Cela que nul ne définit jamais. Lorsque la conscience de Soi s'efface d'elle-même, lorsque la vision de Soi est devenue la Plénitude sans objet, lorsque la connaissance de Soi est l'Etre parfait, alors la vie a retrouvé l'origine de son parcours, le but de sa recherche qui n'était qu'un grand rêve, comme si la Conscience unique s'était Elle-même retournée afin de s'observer à l'inverse de Soi. Il n'est plus rien que l'insondable Joie qui sait tout, le Souffle immense qui n'est jamais rejeté et jamais aspiré, l'Elan intérieur qui vit au fond de Soi, sans direction, sans interruption, inlassable Jaillissement de l'Ame en Elle-même, intacte, pure, immaculée, dans la splendeur bienheureuse qui est tout.

« Songeait le Paraclét errant aux grandes ailes,
Insaisissable, chantant avec lenteur un langage de feu ».

S'Il est immuable, Il n'est pas immobile. Il est la Vie et Il songe. Dans la profondeur de Son être, Il contient la Pensée lente et complète de l'Existence, son irréfutable Réalité. « Errant », qui n'a d'autre demeure que Soi ; Infini, créateur et admirable, contraire du rêve qu'est notre destin, Vision nette et invincible parce qu'intégrale, et force et connaissance et béatitude, qui se meut sans bouger dans l'Immesurable où Ses ailes étreignent l'Immensité ! Leur impassible battement enfante le Silence en lequel vibre Sa Souveraineté : « chantant avec lenteur un langage de feu ».

Il est « insaisissable », car c'est Lui seul qui possède et qui saisit. Nul ne Le connaît, seul Il possède la connaissance de Soi.

Celui qui parvient jusqu'à Lui et Le surprend, disparaît aussitôt dans le Songe, concevant là l'Étincellement immortel de son identité : So-ham = je suis Lui !²⁰

Le feu est Sa Nature, la flamme dont surgit à perpétuité la Vie née d'elle-même. Comme un jour sans limite Son langage est lent, inaugurant à chaque syllabe une éternité vierge à jamais : il s'écoule, démesuré, dans la Vastitude qu'il porte en Soi, par le pouvoir de création illimité qui Le transfigure, où tout est libre et intégral. Et c'est Lui Seul en nous qui nous permet de Le connaître ; Lui qui remplit le temps et l'étendue, Lui notre substance, Cela qui Le capte et ne meurt jamais, impalpable et incomparablement Présent.

« Seul Il était, unique, illimité, nu, inaltérable ».

Nous Le définissons ainsi, avec des mots qui sont les échos de Son propre chant. Il est l'harmonie d'où nous vient la beauté, le Délice d'où nous est donnée la béatitude. Unique et sans limites, Il est Cela que rien ne revêt et qui ne Se revêt de rien. Il est la Plénitude, l'Inaltérable, l'Etat qu'aucune ombre n'atteint, car l'ombre elle-même naît de Lui et s'évanouit en Lui.

Et nous sommes Cela. Lui-même S'est dit le Tout et l'Eternel. Comment donc Lui échapperions-nous, comment donc serions-nous hors de Lui, autre que Lui ? Seulement, pour en redevenir conscient, il faut vivre pas après pas tout le long chemin difficile, qui n'est pas autre chose qu'une glorieuse mais impitoyable crucifixion. Ce dernier mot, ici, peut surprendre. Pourtant, dans son sixième poème : *Rose de Dieu*, Shrî Aurobindo, à trois reprises, parle lui-même de la *passion*, comprise en ce sens.

Alors, la conscience assouvie reconnaît sans doute possible, le Terme et l'Origine²¹ en un même temps de sa quête. Tout est Simul-

20. « Dieu créa l'homme à Son image, il le créa à l'image de Dieu ». (*Genèse*, chap. I, verset 27). La réalité est réciproque et une. « L'homme ne peut me voir et vivre », *Exode*, chap. 33, verset 20.

21. Évangile selon saint Thomas, logos 18 :

« Car là où est le commencement,
là sera la fin.

Heureux celui qui se tiendra dans le commencement,
et il connaîtra la fin
et il ne goûtera pas de la mort ».

tané, tout est la Présence éternelle, l'Esprit-Saint dans le Songe duquel nous errons. Le regard qui se perd dans l'Infini lumineux connaît toute la profondeur de la Vie. Et le cœur qui en ressent la beauté possède l'Absolu.

La notion même de Dieu a disparu de la pensée. Les noms divins, si fertiles durant la pratique des austérités et des méditations, ont fait place à un état de conscience impartiale et ardente, sans objet comme sans parcours. L'extase n'a plus la ferveur de la dévotion, le goût d'une fusion ineffable ; elle irradie la lucidité infaillible en laquelle tout est exactement consommé et connu. Ce que l'être incarné portait en lui-même depuis toujours éclôt dans sa plénitude authentique et irréfutable. Les facultés deviennent toute-puissance, le rayonnement est primordial et véritable. La force créatrice, contenu même de la vie, émerge, libérée de toute entrave. Les circonstances, les phénomènes n'ont plus d'emprise sur elle. Elle est libre en son fondement et libre en son expression multiple. Elle est la Vérité qui S'incarne et qui rayonne sur ce qu'Elle a créé d'un éclat immuable.

Le processus s'avère très simple : la Source est une, elle est la vie qui s'abreuve inlassablement d'elle-même dans une richesse non diminuée. Seule la perception incomplète qui suppose un hors-de-soi irréductible cause tous les troubles et toutes les angoisses.

En vérité tout est Un dès l'origine et à jamais. Une est la lumière, une est la conscience, une est l'existence. L'infinitude chante l'unité. Et le multiple est la vastitude qui se joue inépuisablement de son ampleur, comme scintillent les eaux de la mer dans les reflets de son propre cristal. Car la mer est elle-même la lumière. Elle naît de la lumière et elle est contenue dans la lumière ; elle est la vie. La totalité universelle subsiste dans le seul geste qui l'émet : l'Ame sans second qui Se reflète en Soi immortellement. Et nous sommes en Elle la divine félicité qui se sait glorieuse et inaltérable.

La démarche *risbique* reflète la vie divine, elle exprime la sagesse. Dans le fondement de l'Existence veille le Verbe dont jaillit la Vérité cosmique et individuelle, le Verbe intraduisible qui consomme l'Absolu et qui est un. Et la présence *risbique* sur terre incarne le Verbe, « le commencement de la création de Dieu » (Apoc. 3 : 14),

et Son éternité²². Qui voit le Verbe connaît la Vie et l'éclaire. Il est Dieu.

La vision *rishique*²³ est l'intelligence en laquelle tout a sa place et sa destination exactes ; elle est aussi la puissance qui permet à l'Esprit de descendre et de S'installer jusque dans la manifestation concrète, d'y agir avec la même liberté souveraine, la même vigueur illimitée que sur les degrés supérieurs et immatériels de l'existence. L'Esprit-Saint régit toutes choses. En devenir conscient c'est être *rishique*. Le vivre et l'exprimer sur les divers plans de l'Existence, c'est être créateur au sens divin du terme, révéler la vie divine dans toute l'étendue de sa plénitude, dans toute la splendeur de sa perfection.

La descente de la Conscience divine indivisible dans la matière est le processus-même de la création du monde. Avec l'aide de sa Brahman-Shakti, c'est-à-dire de sa propre puissance d'expression, l'Absolu façonne l'image issue de Son Immuabilité et lui insuffle Sa lumière. Il lui confère l'infailibilité et assure ainsi l'unité de sa progression. « Le *rishi* est plus grand que Dieu Lui-même », estiment les Puranas²⁴, car il connaît la nature de l'homme et il connaît la nature de Dieu, il les enfante simultanément de l'Ineffable. Il est le Créateur, il est la Mère.

Les âges de l'humanité, les étapes de l'univers ont été préparés dans la pensée et dans le corps des grands *rishis*, qui sont éternels et non-nés. En eux, la Vérité et son cheminement vers l'Insondable sont devenus corporels. En eux, la conscience spirituelle a trouvé le parcours de la vie incarnée sur la terre. Puis, tout ce qui se meut en l'homme, ses facultés diverses et ses devenirs incessants, par la même grâce *rishique*, se concentre soudain, quand il est l'Heure, dans une intensité prodigieuse d'existence unique et devient souverain, illimité. La glaise et la sève elles-mêmes retrouvent leur authenticité divine et s'épanouissent dans leur toute-puissance créatrice qui

22. « Je suis l'alpha et l'oméga, dit le Seigneur Dieu, celui qui est, qui était, et qui vient, le Tout-Puissant » (*Apocalypse*, 1, 8).

23. Le *Rishi* est le sage qui a vu le vrai.

24. Anciens textes sacrés hindous.

est indépendante et autonome, à jamais pure de toute erreur. Le Souffle de l'Esprit passe dans l'univers, radieux et révélateur de Soi. L'exactitude et la limpidité sont Sa loi. Rien ne Le trouble et rien ne Le dévie : Il est la flamme toujours pareille à elle-même rayonnant sur l'infini.

Le secret de la Vérité est la conscience impersonnelle, universelle, sans commencement ni fin. Dès que l'illusion du moi distinct de l'Absolu s'évanouit, c'est l'extase totale en laquelle respandit l'Ineffable. Cette extase demeure et attend au fond de chaque manifestation de l'Existence, voilée seulement par les rythmes du temps qui la divise, alors qu'elle est une plénitude sans subdivisions. Le mirage des siècles est dû à la transformation de l'Ame en un profil concret, en un devenir gradué. Mais la conscience impersonnelle nous montre que ce changement n'est qu'une apparence et que tout est là, toujours, dans le même instant de l'Insaisissable. La descente de l'Infini dans la conscience différenciée est le mystère de l'amour divin, de la béatitude qui se donne au chant de sa révélation.

Tout peut être rendu à l'Esprit, tout doit redevenir l'expression pure et complète de la Conscience universelle, c'est-à-dire le *Paraclet*²⁵ ou l'*Invoqué*. Le *rishi* qui possède le rayonnement de la conscience spirituelle dans la matière est le créateur des mondes. L'Absolu seul existe et Sa puissance qui L'accomplit dans Son Eternité.

Est-il possible de décrire et de définir la puissance *rishique*, créatrice de l'univers ? Elle est la Mère, qui permet de la vivre et de la manifester, de la voir et de l'entendre s'épanouir au-dedans de soi-même. Nul n'est Dieu ou tout est Dieu. Seul l'Absolu possède la vie et l'origine de la vie. Et l'énergie de la Mère est l'existence qui s'offre à soi, la joie de se connaître indéfiniment *Le Même* : Bienheureux.

La joie est la tonique de l'Etre et non la peine. La joie est la lumière de la conscience, l'essence de l'Absolu. Le terme de tout ce travail et de toute cette indigence que nous forge le temps, n'est pas le ciel glacé d'un calme sans ferveur ; le néant n'est pas l'Absolu.

25. Du grec *παράκλητος* = qu'on appelle à son secours ; d'où l'invoqué. Et du verbe *παρακαλεω* = appeler auprès de soi, mander.

L'exactitude et la pureté de la perfection sont deux sœurs inséparables dont la danse unique a toute l'intensité de l'amour. Certes, dans l'Absolu, les Dieux eux-mêmes ne sont plus, la piété n'a plus de nom²⁶. La vie rayonne en elle-même sur elle-même de son inépuisable éclat. Mais le tressaillement intérieur de l'Être est fait d'une béatitude que nul ici-bas ne peut traduire que de très loin. C'est l'allégresse d'une pensée que comble sa grandeur, la sérénité d'une plénitude qui se nourrit de sa propre richesse et s'abandonne à la sainteté de sa nature inaltérable. C'est la paix d'un accomplissement irréversible où tout est juste et vrai. Son mouvement de vie secret et jamais interrompu reste authentique en toutes ses nuances et toutes ses formes ; il est pur, il est parfait, comme le bleu d'une étoile dont la lumière reflète la substance du corps qui alimente sa flamme, la splendeur née de Soi et qui retourne à Soi. Rien n'est perdu, jamais, rien n'est inutile, jamais, rien n'est superflu ou laissé au hasard. Tout s'accomplit dans la beauté harmonieuse et sûre d'un Délice²⁷ qui connaît sa raison d'être. Le pouvoir *rishique* qui est Shakti²⁸ L'absorbe et Le fait rejaillir en lumière créatrice. L'Ananda naît de cette absorption et de ce rejaillissement, l'Ananda qui, le premier et le dernier sur la face impalpable de l'Infini, apparaît et est Dieu.

« Seul il était, unique, illimité, nu, inaltérable ».

26. « Je ne vis point de temple dans la ville » (*Apocalypse*, 21 : 22).

27. Shri Aurobindo, *Kena Upanishad*, IV, 6. *Trois Upanishads*, p. 124, Ed. A. Michel, Paris, 1972. « Cela a pour nom 'Ce Délice' ».

28. Shakti = Energie, puissance primordiale une avec Brahman qui est Lui-même l'Ame unique et toute-pénétrante.

SOUVERAINETÉ ²⁹

Tel un vol d'astre visionnaire
éclair dans les immensités du rêve à vrilles d'or vers l'impalpable
plonge, par delà les mers vertes
par delà les secrets orangés des yeux mystiques
flotte l'esprit de mon corps égaré libéré dans les vastes pertes de Dieu.
Brillent au loin les ailes éveillées
du vent qui troue au large loin la poursuite pourprée
des pas foulant les confins morts des mètres fugitifs.
Miroitement de lignes pâles bleues
ermite audacieusement des chemins qui s'en vont,
par delà les sommets nus des perpétuités
il rayonne. Au-dessous les humains crépuscules
sont gouffres. O palmes d'or ! soleil des visions célestes
océans océans de blancheur irisée en sa béatitude infinie
le spasme vague bat ses élans, douces voix !
Bouche d'âme affamée à surprendre
l'inconnu blanc des voiles-feux derniers
sillons des souverains silences
aux tourbillons d'extase
par delà les éthers éblouis à jamais
l'esprit, aile d'azur voyageuse, pensait
immatérialisé calme chantant un verbe-flamme-flux.
Seul il était, illimité sans voile inaltérable.

29. D'après *Thought the Paraclete* de Shri Aurobindo. Deuxième version de la traduction, qui se trouve dans « Les sentiers de l'Âme », du même auteur, p. 91.

V

a) MOON OF TWO HEMISPHERES

A gold moon-raft floats and swings slowly
And it casts a fire of pale holy blue light
On the dragon tail aglow of the faint night
That glimmers far, swimming,
The illumined shoals of stars skimming,
Overspreading earth and drowning the heart in sight
With the ocean depths and breadths of the Infinite.

A gold moon-ship sails or drifts ever
In our spirit's skies and halts never, blue-keeled,
And it throws its white-blue fire on this grey field,
Night's dragon loop, — speeding,
The illumined star-thought sloops leading
To the Dawn, their harbour home, to the Light unsealed,
To the sun-face Infinite, the Untimed revealed.

Dans ce poème, nous trouvons un double visage de la même réalité : une clarté lunaire s'acheminant au travers de la nuit matérielle *et* immatérielle, afin de répandre sur elle les reflets de l'Infini lumineux. L'aspect extérieur n'est que le symbole de la vérité intérieure. « Le dragon de la nuit » qui, dans la seconde strophe, devient « la boucle du dragon de la nuit », représente le piège qui nous enserme et nous retient prisonniers, l'obscurité apparente de l'âme et son incertitude concernant sa propre nature, incertitude angoissée qui l'empêche de voir et de connaître sa lumière. Dans cette nuit passe un flambeau qui l'éclaire et, peu à peu, l'envahit.

« Une barque de lune d'or flotte et se balance doucement
Jetant un feu de pâle lumière bleue sacrée ».

Il s'agit d'un *cheminement* de lumière et non d'une lumière fixée en un point unique du ciel. Ceci est important. Pareille à une barque qui flotte et se balance doucement, la lune, c'est-à-dire la lumière intime qui semble sortir des profondeurs mêmes de la nuit, passe dans le ciel sombre « jetant un feu de pâle lumière bleue sacrée ». Elle rayonne et sa clarté pénètre l'obscurité. Elle est sacrée : en elle se pressent un message, une révélation secrète informulée.

A l'horizon flambe encore le jour disparu ; c'est « la queue embrasée du dragon qui luit au loin ». A cet endroit la nuit s'évanouit dans la lumière. Son règne est menacé. La queue du dragon elle-même reflète le jour. Au cœur de la nuit navigue la barque de lumière « effleurant les bancs d'étoiles illuminés ». Peu à peu sa clarté se répand, diffuse, insinuante, et semble remplir tout l'espace.

« Elle inonde la terre et submerge le cœur qui voit
Avec les profondeurs et les étendues de l'Océan de l'Infini ».

Sans devenir éclatante, sa présence s'infiltré partout. Et cette présence qui recouvre la terre et submerge le cœur en éveil, le cœur intimement éclairé qui comprend, contient en elle-même l'Infini. Tel est le merveilleux mystère révélateur de la Vérité : un seul élément qui, faiblement, La possède, La dispense intégralement. Dans la lumière pâle mais sacrée qui éclaire nos firmaments, demeure la lumière éblouissante de l'Infini. Tout l'océan radieux est là, ses profondeurs

insondables, ses vastitudes illimitées, et la frêle barque de lumière en est la bienheureuse messagère. Elle glisse, discrète mais sereine et sûre de son précieux fardeau qui se développe tel une aurore sur la sombre étreinte de la nuit. Déjà, aux deux derniers vers de cette première strophe, le paysage matériel déborde sur le spirituel, l'un et l'autre étant intimement mêlés. Du ravissement matériel naît le ravissement immatériel « du cœur qui voit ». Et « les bancs d'étoiles illuminés » sont dès lors les sentiers de notre lucidité naissante au travers même de notre ignorance encore profonde et lourde, les éclairs d'une intelligence qui va s'épanouir en son propre matin, les étapes du parcours que la béatitude silencieuse accueille dans son écrin de grâce et d'amour.

A l'intérieur de notre conscience, le paysage, en effet, s'avère exactement le même.

« Ce champ gris, boucle du dragon de la nuit ».

Un nœud s'est refermé sur notre âme, chargé d'inconscience et d'obscurité. Cependant cette nuit possède elle aussi son clair de lune qui « vogue et fuit sans cesse », tel un vaisseau rapide qui « se hâte », et « jamais ne s'arrête ». Flamme vigilante qui, malgré les nuages et les tempêtes, ne s'éteint pas et poursuit sa route inlassablement.

Pourquoi cette « hâte », cette course d'un vaisseau et non un centre de clarté immobile vers lequel notre aspiration tendrait ? Parce que la lumière divine n'est pas figée. C'est elle, au contraire, la conquérante, elle qui dévoile nos routes et prépare nos découvertes, nos progrès. La « nuit » est notre existence imparfaite, notre corps inconscient de lui-même, notre cœur incertain de ses impulsions, notre intelligence limitée, notre mental paralysant, notre esprit encore trempé d'ombre. Mais le peu de lucidité active en nous rend tout de même possible notre avancement. Car la lumière est Dieu, où qu'elle rayonne et dans quelque univers qu'elle se manifeste. Elle précède et suit le mouvement de la vie, car elle est la vie elle-même, l'étincelle au sein de l'Insondable, l'Éternité vivante attendant d'éclater sur toutes choses et d'envahir les cieux illimités. A l'intérieur de notre conscience également, elle demeure, éternelle et illimitée ! Lorsque la « boucle du dragon de la nuit » aura disparu, que sa face d'illusion

se sera évanouie, le pâle clair de lune deviendra le Soleil éclatant de l'Aube sans fin.

La lumière est le principe absolu de la vie, de l'intelligence et de la béatitude. Toute ascension intérieure est un parcours de lumière toujours plus intense, de même que l'existence matérielle ne peut s'épanouir que par l'action bienfaisante et irremplaçable du jour, que le mental recherche la clarté, que le cœur a soif d'un regard dont la flamme lui révèle sa propre sensibilité. Elle est la paix, la certitude, la foi et plus encore ce qui tressaille au delà de la foi et de la recherche, dans la plénitude insondable de l'Immortalité. La lumière enfante et absorbe la nuit et elle n'est jamais tout à fait absente de la vie ; c'est elle qui « entoure la nuit des deux côtés »¹, qui la contient, la porte et non le contraire. O consolante certitude ! le Jour enrobe l'ombre et la réduit ; un feu veille au bord de nos abîmes, gardant les portes de l'Espoir. Du fond des ténèbres les plus angoissantes, une lueur trouve encore un refuge où préserver sa présence et rouvrir un chemin jusqu'à soi. Quiconque fixe son regard sur la lumière, quiconque attache son cœur et sa pensée au rayonnement bienfaisant de son existence, devient peu à peu la lumière elle-même et ne périt plus. Sa conscience ayant retrouvé la valeur de sa nature, se confond avec elle et s'épanouit dans la vérité.

« Carène bleue, lançant sa flamme d'azur pâle »

La quille est bleue, comme le ciel du Jour resplendissant dont elle rappelle la beauté. Son espoir chante et fend la nuit, lame des ciels mystiques et des saisons heureuses, éclair triomphant de l'intelligence et de la foi dont la course, parmi les vagues, permet à la conscience de persévérer vers le Jour. En réalité le mouvement s'exécute en profondeur, au sein d'une vastitude qui n'a nulle étendue, nulle direction, ignorant l'heure. Mais l'élan vivant de la conscience est une poursuite, une marche qui avance vers un but. Le Jour surgit de la nuit et la nuit se berce dans le jour. On pourrait donner de la Vérité l'image qui suit : un Jour sans origine et sans limites que

1. Veda 81, *Hymne à Savitri*. Shri Aurobindo, *On the Veda*, p. 544, Ed. Pondichéry.

recouvre intégralement une ombre légère ; celle-ci peu à peu s'épaissit et s'assombrit pour être, malgré tout, finalement tout à fait absorbée par la lumière dont elle sortait, semblable à une buée sur un lac pur, et qui l'annule par le pouvoir de sa seule Existence. Le regard intime et le regard extérieur fixent la lumière, aspirent à la lumière en sa beauté féconde et, progressivement, sans changer de place ni de position, ils s'identifient tous les deux à la lumière, ne sont plus qu'un avec elle qui les a noyés dans sa splendeur.

C'est elle qui conduit « les corvettes éclairées d'étoiles-pensées ». L'une après l'autre, dans son sillage, passent les barques de notre pensée. Autant d'étoiles, autant de certitudes arrachées à la nuit. La conscience respire avec ces constellations merveilleuses et insaisissables où se regroupent les révélations et s'enfantent des univers de visions victorieuses. Elle vogue, elle aussi, sans s'arrêter jamais, guidée par la lumière de la lune, sa patronne secrète², ce reflet de la Vérité qu'elle porte en soi, et elle avance ainsi vers son « port d'attache » : l'Aube définitive qui l'attend,

« Vers la Lumière dévoilée,
Vers l'Infini à face de Soleil,
Vers l'Eternité révélée ».

D'étoile en étoile, d'univers en univers, l'âme incarnée redécouvre l'or de sa nature réelle, le Jour sans fin de la Connaissance parfaite. Le mouvement de la pensée révélatrice, divinement inspirée, *supramentale*, selon le terme du Maître lui-même, est ici tout à fait net. Le vaisseau de lumière encore pâle qu'est la méditation, jetant sa flamme sur la nuit qui l'habite, « se hâte » ; il conduit les éclairs d'intelligence, les éléments d'une information radieuse et constante qui l'atteignent au cours de son pèlerinage terrestre, vers l'Aube, son port d'attache. Tout est admirablement relié, articulé, dans une harmonie de lignes et d'élans, d'ombres et de lumières qui se croisent et se correspondent de telle sorte qu'ensemble ils révèlent ce qui est :

« La Lumière dévoilée,

2. Sūrya-Pūshan, dans les Vedas. Voir Mā Sūryānanda Lakshmi, *Quelques aspects d'une Sādhanā*, p. 59, § 1, Ed. Albin Michel, 1963.

L'Infini à face de Soleil,
L'Eternité révélée ».

L'Absolu est notre substance. Tout ce qui fait la force de notre progression naît en Lui. La grâce de la Vérité nous habite et, en même temps, elle nous environne de toutes parts. L'incertitude de la compréhension imparfaite que nous subissons ici-bas trempe d'ombre la réalité divine qui subsiste en nous et autour de nous, sa révélation qui s'épanouit en nous et autour de nous. Les « étoiles-pensées » sont les conquêtes de l'intelligence dans tous les domaines où elle s'exerce : les articulations de notre devenir physique et de ses étreintes concrètes, fastueuses ; les découvertes de la destinée consciente et inconsciente des hommes, des inconnues de leur cœur, de leur mental, de leur psychique, les « évangiles » qui lui sont adressés, l'attirant vers une invisible transcendance, tout cela constitue « les corvettes d'étoiles-pensées », les illuminations passagères, incomplètes mais certaines, conduisant le monde vers son Aube éternelle. Et dans l'ascension mystique, dont il s'agit ici, les éclairs de l'extase sont plus spécifiquement encore ce vaisseau fidèle qui reparait au travers des tourmentes, par delà les ouragans et les désastres, ferme dans sa marche en avant. « Jamais il ne s'arrête » et « il se hâte » vers le but dont il porte en lui-même la certitude et la vision encore informulées. Rien n'est plus juste. La flamme allumée au fond de chaque être ne demeure pas inactive, en dépit des apparences. Elle brille et elle persévère, elle court même, malgré les siècles, nous poussant, nous stimulant sans repos. Le temps insatiable est son allié. Elle est l'instinct indestructible de la vie, sa soif de conquête, d'absolu, d'amélioration, de découverte, cette invincible nostalgie de connaissance et de vérité qui respire en l'homme et l'éclaire. Car elle est déjà un flambeau de l'Esprit, une sagesse qui coordonne ce qui semblait épars. Lumière intime, secrète, lunaire, reflet de la grande Clarté d'où nous sommes issus et vers laquelle nous voguons sur les vagues de l'univers, « lançant sa flamme d'azur pâle sur ce champ gris », c'est elle qui discerne « les corvettes éclairées d'étoiles-pensées », c'est son feu qui s'allume lorsque l'intelligence un instant purifiée perçoit dans un « battement

de paupière »³ une parcelle de sa Vérité, saisit un chant de la révélation, une syllabe du Verbe divin et les projette sur sa nuit ; lorsque le cœur, atteint par la même grâce, soudain résonne d'un écho venu de l'Éternel jusqu'à lui ; lorsque l'Esprit qui nous habite respalendit sous le rayonnement du Soleil sacré. Alors le foyer intime et impérisable qui veille dans la création et qui est Dieu, reconnaissant l'authenticité de sa Joie, conduit l'étoile vers son But.

Rien ne suggère mieux que la fin de ce poème l'œuvre divine réalisée dans le secret de la conscience humaine avançant au travers de sa nuit jusqu'à l'Aube inévitable qui l'attire et qui l'attend, jusqu'à l'éclatement infailible de « l'Infini à face de Soleil », au-dedans d'elle. Guidée par une clarté intérieure qui n'est autre que le reflet de la lumière immortelle et véritable, cette œuvre s'accomplit selon l'intelligence qu'elle reconquiert, « les étoiles-pensées » qui la dirigent et surgissent d'elle, jalonnant les sentiers de son parcours comme autant de phares révélateurs, comme autant de jours qui se lèvent autour du vaisseau d'or de la vision intime. Malgré la nuit et sous ses voiles, la conscience est lumière et elle s'achemine invinciblement vers son matin qui est l'embrasement radieux de l'Illumination. Sa route intérieure et extérieure est jalonnée de phares qui s'en viennent à la rencontre de son propre rayonnement, car tous sont *un*. Jamais la nuit n'est totale, jamais l'Aube n'est absente de l'univers. Elle l'enveloppe et guette le moment propice où, d'un suprême mouvement de sa gloire, elle balayera les ténèbres et noiera l'étendue dans sa splendeur illimitée. La comparaison est parfaitement exacte. Ce qui se passe à chaque aurore dans le monde matériel est le symbole fidèle de ce qui s'accomplit dans le secret du *samâdhi*⁴ où l'âme incarnée soudain s'épanouit et s'accomplit dans la lumière divine qui est tout. Et c'est sans doute à cause de cela que, dans l'Inde, depuis des millénaires, les hommes considèrent le lever du soleil comme un

3. Kena Upanishad, IV, 4. Shrī Aurobindo, *Trois Upanishads*, Paris, Albin Michel, 1972, p. 123.

4. Extase.

moment mystique⁵ qu'ils accueillent en chantant la *Gâyatri*⁶, la salutation au Dieu souverain du Jour. Quiconque a observé le phénomène qui préside à la naissance toujours merveilleuse de l'aube, sait comment les brumes de la nuit, après être devenues progressivement transparentes, effaçant une à une les étoiles au firmament que la lumière envahit, d'un seul coup ont disparu, sans que les yeux aient pu savoir comment. Le soleil à l'horizon se lève dans l'air rose, et c'est le jour. La nature entière y est plongée, transfigurée, rendue à la vie qui l'anime, heureuse d'une plénitude que célèbrent les oiseaux et ressentent tous les êtres animés, les plantes, les arbres, la terre aussi et même les pierres. Tel est le *samadhi*⁴ intérieur⁷. La conscience qui a conquis au cours des âges et des ans des éléments fragmentés de la lumière totale qui l'habite éternellement comme le jour habite indivisiblement la nuit, par la clarté lunaire des pensées qui sont le reflet du soleil de l'Esprit, par les étoiles-forces qui sont les astres d'autres univers de la connaissance plus lointains, et par ce rayonnement intime⁸, diffus qui ne la quitte jamais tout à fait, plonge soudain dans l'éblouissement du Jour et se trouve envahie par lui. C'est « l'Aube de la Lumière dévoilée, de l'Infini à face de Soleil, de l'Éternité révélée », la Conception parfaite de la Vie, l'Accomplissement dans la Béatitude.

Sûrya, le soleil⁹, est le Maître de l'Existence. C'est lui qui anime, porte, protège et soutient la conscience dans son voyage vers l'Aurore de la Vérité¹⁰. Il enfante le cosmos et il l'alimente, il est l'Evolu-

5. Le coucher du soleil en est un autre, où l'astre brillant rentre dans la nuit, dans l'intimité secrète de l'Invisible. Ces deux moments sont diversement propices à la méditation.

6. Formule sacrée sanskrite par laquelle, en Inde, on salue le lever du soleil ; en voici une traduction :

O fleur du silence matinal, toi qui suis des sentiers purs de toute poussière et vierges de toute trace de pieds humains, fraye le chemin de l'aube et sois notre avocat (encore le Paraclet !) devant le Dieu qui se tait.

7. Au chapitre 21 de l'*Apocalypse*, les versets 10 à 27 en sont une autre description tout aussi véritable.

8. Pûshan.

9. Mâ Sûryânanda Lakshmi, *Quelques aspects d'une Sâdhanâ*, Ed. Albin Michel, 1963, p. 54-60.

10. Voir *Hymne à Savitri*, Veda 81, *On the Veda*, op. cit., p. 544-545.

teur¹¹, le Père, celui qui permet la germination, la croissance comme l'épanouissement. Il est le contenu de l'Infini, sa toute-conscience ; la face de l'Illimité c'est lui, la Lumière dévoilée, l'Eternité révélée. Car tout est lumière, tout est conscience et la conscience est lumière, l'Eternité est le Jour infini.

Derrière ces termes : l'Aube, l'Absolu, le Purushottama, l'Infini à face de Soleil, l'Eternité, l'Immortalité, qu'y a-t-il ? Que veulent nous transmettre ces états « suprêmes » que le langage humain ne peut pas décrire vraiment, dont il s'approche parfois, lorsqu'il est modelé par une pensée pure, sincère, éclairée ? *Cela* qui reste vivant lorsque toutes les apparences ont été connues et dépassées, l'*Existence* affranchie de ses symboles, l'Eternel = Je suis ! La Flamme est l'Origine de la Vie. Nul ne saurait la susciter si elle n'était auparavant. La Flamme est le Souffle permanent, la substance et l'éclat de la substance. C'est Elle qui Demeure et qui Connaît, dans la Béatitude. Son énergie vient du Feu indestructible de l'Ananda qui crée, la Joie de naître toujours neuve, diverse et cependant unique, immuable, pareil à soi. Lorsque les images ont cessé d'obscurcir la vue, la Flamme reparait, jeune, ancienne, vierge et impérissable. Elle porte en Soï l'évidence de Ce qui n'a jamais été terni, « l'Infini à face de Soleil » qui ne font qu'un. La notion, la conscience d'un moi obscur et séparé du Rayonnement premier disparaît physiquement et mentalement : l'homme, délivré de l'obstacle qu'il se forge à lui-même, entre dans la sagesse bienheureuse. Il rayonne de la Flamme et de Son Immortalité, ayant reconquis le Souffle de l'Esprit, dans l'Ame primordiale qui est Tout.

Si l'humanité veut accomplir la seule destinée qui lui soit réservée, gravée en elle en même temps que la vie qu'elle a reçue, elle doit s'acheminer avec persévérance et sincérité vers la compréhension et la réalisation de la loi qui la régit : son œuvre ne sera bonne et véritable que si ce n'est pas elle qui l'accomplit, si elle a conscience de n'être qu'un outil, un merveilleux moyen de travail dans l'intelligence de *Cela* qui la dépasse et possède la Vérité, le

11. Shri Aurobindo, *L'Ishâ Upanishad. Trois Upanishads*, Ed. Albin Michel, 1972, p. 17, str. 15 et 16.

Sens de toutes choses. La poursuite des gloires, des réussites éphémères et personnelles est la pire de ses entraves. L'homme n'a pas à dire : je suis Dieu, mais au contraire : Dieu est moi-même. C'est Lui qui pense, Lui qui sait, Lui qui agit dans l'exactitude infaillible de la lumière qui tout contient, qui tout pénètre.

La « Lumière » n'est pas un symbole, mais elle *est*, la splendeur et la grâce de la Réalité, dans ce qui apparaît et au delà. Elle nous conçoit et Elle nous *donne* l'Etre ; Elle s'épanouit dans notre conscience et Elle nous *donne* l'Eternité, la Vie qui ne s'altère point. La Lumière est la Flamme qui enfante les mondes, régit les vents et les pluies, permet la nuit et la mort en lesquelles s'apaisent les passions et s'épurent les énergies ; elle veille en nous et nous conduit sûrement, à travers les tempêtes et les marées, jusqu'au Port radieux de l'Aube qui nous connaît et nous attend.

VI

a) ROSE OF GOD

Rose of God, vermilion stain on the sapphires of heaven,
Rose of Bliss, fire-sweet, seven-tinged with the ecstasies seven !
Leap up in our heart of humanhood, O miracle, O flame,
Passion-flower of the Nameless, bud of the mystical Name.

Rose of God, great wisdom-bloom on the summits of being,
Rose of Light, immaculate core of the ultimate seeing !
Live in the mind of our earthhood, O golden Mystery, flower,
Sun on the head of the Timeless, guest of the marvellous Hour.

Rose of God, damask force of Infinity, red icon of might,
Rose of Power with thy diamond halo piercing the night !
Ablaze in the will of the mortal, design the wonder of thy plan,
Image of Immortality, outbreak of the Godhead in man.

Rose of God, smitten purple with the incarnate divine Desire,
Rose of Life, crowded with petals, colour's lyre !
Transform the body of the mortal like a sweet and magical rhyme ;
Bridge our earthhood and heavenhood, make deathless the
children of Time.

Rose of God like a blush of rapture on Eternity's face,
Rose of Love, ruby depth of all being, fire-passion of Grace !
Arise from the heart of the yearning that sobs in Nature's abyss :
Make earth the home of the Wonderful and life Beatitude's kiss.

b)

ROSE DE DIEU

Rose de Dieu, tache vermeille sur les saphirs du ciel,
Rose de Béatitude, flamme-douce, teinte sept fois par les sept extases !
Jaillis dans notre cœur d'humanité, O miracle, O ferveur,
Passiflore de l'Innommable, bourgeon du Nom mystique.

Rose de Dieu, grande corolle de sagesse sur les cimes de l'existence,
Rose de Lumière, cœur immaculé de l'ultime vision !
Demeure dans la pensée de notre matérialité, O Mystère d'or, fleur,
Soleil au firmament de l'Eternel, hôte de l'Heure merveilleuse.

Rose de Dieu, force damassée de l'Infini, rouge icône de puissance,
Rose de Pouvoir avec ton halo de diamant perçant la nuit !
En flammes, dans la volonté de l'être mortel, trace le miracle de ton
dessein,
Image d'Immortalité, irruption de Dieu en l'homme.

Rose de Dieu, pourpre éprise du divin Désir incarné,
Rose de Vie, regorgeant de pétales, ivre de couleurs !
Transforme le corps de l'être périssable en un poème doux et magique ;
Unis en nous la terre et le ciel, rends immortels les enfants du Temps.

Rose de Dieu telle un éclair d'extase sur le visage de l'Eternité,
Rose de l'Amour, insondable rubis de toutes choses, passion-brûlante
de la Grâce !
Surgis du fond de la nostalgie qui sanglote dans les abîmes de la
Nature :
Fais de la terre la patrie du Merveilleux et de la vie le baiser de la
Béatitude.

Ce sixième et dernier poème du Maître est un Hymne fervent adressé au Divin. Un souffle puissant le soutient, une expérience bénie l'a permis. Celui qui se penche alors sur sa feuille n'est plus un homme, il est un chant dont les strophes sont les échos du langage des Dieux. Ce que disent les Dieux, dans le sein de l'éternité, a frappé sa conscience et pénétré sa pensée afin d'y vivre d'une vie révélatrice. L'intelligence humaine est devenue de ce fait une terre fertile et ce qu'elle conçoit sont les fruits bienheureux et féconds de l'infini. Pas un mot n'est employé au hasard, ou dans un but utilitaire, égoïste et littéraire. Chacun d'eux a un sens précis et rayonnant au niveau de la Vision divine exprimée, de l'Incarnation de la Vérité.

La rose sacrée, la rose de dévotion dont il est question ici, est le cœur enflammé de la Connaissance et de la Vie, Centre ardent de tout ce qui Est.

Strophe première

« Rose de Dieu, tache vermeille sur les saphirs du ciel,
Rose de Béatitude, flamme-douce, teinte sept fois par les sept
extases ! »

Cette Rose est l'extase dénombrée et cependant incalculable et infinie qui sans cesse retourne à l'Absolu et ne saurait subsister dans l'imperfection de l'existence limitée, qui brûle d'une flamme de joie secrète l'élevant jusqu'à l'Innommable, car elle est Dieu. Elle éclôt, revêtue de la Connaissance sept fois déroulée, sept fois dévoilée par la pourpre de son feu, dépliant un à un les ravissements des sept *koshas*¹ qui enveloppent la conscience différenciée et qui, en se détachant d'elle dans la maturité de leur force conçue puis dépassée, conduisent aux sept pardons (= allègements) libérateurs de l'âme, successivement, la rendant à sa Béatitude parfaite. Ces *koshas*, épuisés de leur pulpe, ne sombrent pas dans un néant définitif qui n'existe pas ; ils s'épanouissent, ils se transforment plutôt, comme le bourgeon devient la fleur, puis le fruit. La gousse qui sèche et tombe est rendue

1. Mot sanskrit signifiant : étui, fourreau, boîte, bouton de fleur, bourgeon, globe, etc.

à la terre et sa mort s'incorpore à la croissance qui se poursuit. De même les personnes successives que nous représentons ne s'annulent point les unes les autres mais deviennent, intégralement chaque fois, une apparence nouvelle, une certitude vierge, une révélation première. Les sept extases de la rose façonnent les sept statures de la Connaissance par lesquelles, longuement nous passons, avant de parvenir à la sainteté. Elles graduent au-dedans de nous l'échelle de la contemplation divine intérieure et de sa manifestation palpable, au long desquelles nous sommes transfigurés jusqu'à Dieu ; elles enflamment le brasier de notre âme qui sept fois s'éprouve et s'épure afin de retrouver sa plénitude essentielle.

Sept fois la conscience parcourt le chemin tout entier, sept fois indéfiniment multipliées par la loi de la perfection, par le Dharma² de l'univers qui nous prépare à notre authenticité transcendante. Toute la sagesse contenue dans chaque *kosha* doit être vécue, comprise, puis oubliée pour que la conscience puisse vraiment et sans danger monter d'un degré et s'aventurer dans l'inconnu qui l'attend insondablement. La continuité du développement est irréversible et entière. Rien ne va sans une direction précise, dans l'évolution merveilleusement articulée de l'être, dans son imprévisible devenir qui est Dieu ! Rien n'est superflu, rien n'est omis, mais tout y est neuf, à jamais. Chaque pas y concourt à l'épanouissement progressif, à la transfiguration lumineuse et totale, afin que la Connaissance s'y éclore. Chaque parcelle de la vie est peu à peu enfantée à la vision plus haute, plus vaste, plus réelle qui, d'échelon en échelon, nous ramène à l'Absolu. La rose aux pétales de feu que nul ne saurait compter, est cette plénitude incommensurable de l'Existence, aussi sous son aspect matériel, qui s'engendre à sa divine Félicité, à sa Splendeur infinie. Les sept enveloppes de l'être, enroulées puis déroulées dans la lente croissance ininterrompue et bienheureuse de l'âme qui se connaît en Dieu, abreuvée de Sa lumière, conduisent à la paix, à cette « flamme-douce » qui s'élève, imprévisible, sur la profondeur d'une suprême intelligence, où « les saphirs du ciel » sont notre propre limpidité retrouvée.

2. La loi de l'Eternel.

« Tache vermeille sur les saphirs du ciel », au firmament de la contemplation spirituelle, elle apparaît, colorée de la passion qui l'anime, sereine de l'amour qu'elle recèle, heureuse de la félicité qu'elle donne au cœur qui l'accueille, image de l'adoration et de la piété, grâce inépuisable de la sagesse au sein de notre Immensité. Elle s'épanouit dans la pureté de notre conscience régénérée par l'extase insondable, indescriptible, indiscutablement réelle et vivante. Et l'apaisement qu'elle procure naît de la Vérité qu'elle contient, méditation de feu dans la persévérance de notre foi.

Sa *présence* est intérieure et son efficacité se déploie sur l'Infini. Sa clarté vive nous pénètre mais elle rayonne aussi dans l'existence concrète. Elle recèle le Noyau d'où sort l'énigme du monde et sa révélation prodigieuse, le centre d'Amour, le Souffle qui est Dieu.

« Jaillis dans notre cœur d'humanité, O miracle, O ferveur,
Passiflore de l'Innommable, bourgeon du Nom mystique ».

Du fond de notre servitude, de notre désarroi, nous la supplions de se manifester, à nous qui sommes humains et nous sentons séparés de Dieu. Car, mystérieusement présente en nous, elle nous relie à Lui, nous ramène à Lui, elle qui est la flamme de l'extase, l'Amour qui nous transforme et nous fait éclore à notre originelle vérité. Qu'elle jaillisse « dans notre cœur d'humanité » fait d'hésitations, de divisions, aimant si maladroitement et choisissant si mal, où l'homme a trop d'importance et le Divin demeure insaisissable ! Car elle affirme « le miracle, la ferveur », la force qui nous transfigure et nous permet d'atteindre à l'« Innommable ». Passion de notre renaissance spirituelle, elle est le « bourgeon du Nom mystique », où Dieu nous *donne* Sa Réalité³.

Lorsqu'elle nous apparaît, elle qui demeure invariablement dans le cœur immortel de la vie comme la flamme dont tout jaillit, elle opère en nous la transformation radicale qui nous consacre à Dieu. Elle est « le miracle » qui permet notre éclosion mystique, « la ferveur » qui anime notre effort. Tant qu'elle ne s'est pas montrée, pure splendeur de feu sur les saphirs du ciel, vision qui nous saisit et nous

3. Cf. *Apocalypse*, chap. 3, v. 12 : « Celui qui vaincra... j'écrirai sur lui mon nom nouveau ».

enfante à l'authenticité de notre nature, notre dévotion n'est que bavardage et tiédeur, pâle reflet d'un amour dont rien encore ne nous autorise à pressentir la puissance. Elle seule est capable d'allumer en nous le brasier de l'adoration et de la confiance, de l'obéissance et du sacrifice sanctificateur. La rose mystique rouge est bien la *passiflore*, la corolle en laquelle la croyance populaire a voulu reconnaître les instruments de la Passion du Christ : couronne d'épines, lance, croix, fouet, marteau, clous. Son nom n'est pas utilisé ici par hasard, ni pour des besoins poétiques qui d'ailleurs n'existent que très secondairement dans ces six poèmes. Son apparition spirituelle n'est pas une image que l'on voit mais le germe évident de notre réalisation dans l'Ineffable. Car l'« Innommable », Cela qui ne porte aucun Nom, se reconquiert en notre humanité par le miracle et le feu de la passion, de l'épreuve infinie qui purifie la conscience et la rend apte à retrouver en elle-même Dieu révélé. C'est cet Amour, cette Passion redoutable, cette Rose de Dieu dans notre propre cœur qui nous accomplit dans sa flamme. Elle porte en soi l'Absolu indifférencié et, en même temps, elle est le « bourgeon du Nom mystique », de ce Nom adoré dont le pouvoir de révélation dans le monde est si grand ! En un seul vers, avec une concision admirable, Shrī Aurobindo établit le double aspect du Divin, non pas seulement pour notre humanité, mais dans l'Inconditionné. La Conscience-Une, sans-nom-ni-forme, contient en Soi l'origine de l'adoration, le « bourgeon du Nom mystique » qu'elle revêt dans l'insondable mystère de Sa manifestation⁴. La Rose est l'Absolu-non-né et la Rose est le Veda du Non-né : la Vision transcendante de Soi (= Sa nature) et le Nom divin de Soi (= Sa puissance révélatrice). Car Veda est en l'Absolu antérieur à toute manifestation⁵ ; et Veda est la substance de l'Absolu lumineux, le pouvoir créateur infini du Verbe qui L'engendre au devenir.

Ainsi la Rose est le Non-né et la Rose est la Parole qui enfante dans la conscience la Connaissance du Non-né (cf. Evangile selon saint Jean, chap. 1, v. 1 à 4).

4. « Je suis le Nirguna (= sans attributs) et le Saguna (= avec attributs) -Brahman des Upanishads », *Enseignement de Rāmakrishna*.

5. Mā Sūryānanda Lakhmī, *Quelques aspects d'une Sādhanā*, Ed. Albin Michel, Paris, 1963, p. 150-151.

C'est par la vertu du Nom du Seigneur, de Sa Parole, que nous remontons vers l'Absolu. La répétition du Nom sacré de Dieu conduit à l'obsession bienheureuse qui libère la conscience et la rend à sa plénitude⁶. Shrî Aurobindo établit ici la relation primordiale et profonde qui existe entre l'Absolu et les Noms innombrables qui Lui sont attribués. Cette relation indestructible existe dans la Nature même de l'Absolu et n'est pas un fruit ou une conséquence de Sa manifestation, ce qui lui ôterait toute Vérité, toute efficacité réelle. C'est dans la Profondeur de l'Etre parfait, dans Sa Plénitude impérissable et unique que réside le bourgeon sacré de l'Identification : l'Absolu que rien ne nomme et que rien ne divise *est* le Dieu que l'on appelle et qu'on adore. Il l'est sans distinction possible et totalement. Tel est le mystère de toute l'existence : *Cela*, l'Immuable incorruptible et illimité Se fait connaître par *Celui* qu'on nomme Dieu et qui est l'Eternel⁷. Au sommet de l'ascension mystique, lorsque la conscience incarnée parvient à l'Infini et y plonge, elle *sait*, dans sa joie, que le Dieu qu'elle a adoré et qui l'a guidée par Sa présence et par Son Nom, *est* Cela en quoi elle possède enfin la Vie, la Connaissance et la Béatitude indivisées, immortelles, *impersonnelles* et radieuses.

Strophe deuxième

« Rose de Dieu, grande corolle de sagesse sur les cimes de
l'existence,
Rose de Lumière, cœur immaculé de l'ultime vision ! ».

La Rose de Dieu est le regard intérieur de l'extase qui révèle Ce qui est, « grande corolle de sagesse sur les cimes de l'existence ». Elle est la connaissance et son objet, indissociablement. Très haut, lorsque la vie incarnée elle-même s'est élevée à des sommets de compréhension, d'intuition, d'amour et de création supérieurs, la fleur de sagesse s'épanouit rayonnante, révélant Dieu par sa beauté, sa vastitude et

6. Lire à ce propos Swâmi Râmdas, *Carnet de Pèlerinage*, Ed. Albin Michel, Paris, 1953.

7. « Sache donc que c'est l'Eternel, ton Dieu, qui est Dieu ». *Deutéronome*, chap. 7, v. 9, c'est-à-dire : l'Absolu impersonnel est notre Dieu personnel et Il est Dieu, l'Etre sans second.

sa profondeur. Pourquoi si fréquemment le symbole de la fleur dans la terminologie mystique ? Parce que la fleur, avec ses pétales qui s'ouvrent, est l'image de l'Être, une en son centre, sa sève, sa vie, et multiple par les richesses de son déploiement. Parce que la fleur est totale et vraie, dans sa couleur et son parfum, parce qu'elle disparaît aussi, quand l'heure d'un Savoir plus élevé, plus immatériel a sonné : elle symbolise en même temps la plénitude et la semence, la beauté parfaite et la promesse éternelle de sa propre splendeur. Lorsque la conscience éclôt dans le *samâdhi* suprême, c'est bien, au sommet de la tête, comme un calice à mille pétales (*sahasrâra*) qui s'épanouit au Soleil de l'éternité, recevant une indicible Lumière, en laquelle toute forme finalement s'immerge, fleur de Sagesse qui contient Dieu et qui dit Dieu quand soudain elle surgit dans l'âme apaisée soumise à la pression du flot divin. Elle est la « Rose de Lumière » parce que la Sagesse et la Révélation sont la Lumière qui vient de Dieu, « le cœur immaculé de l'ultime vision ». Elle diffuse son intensité par la Flamme incommensurable qu'elle décèle, quand l'intelligence incarnée qui la porte s'accomplit dans l'Infini. Alors cesse toute question, tout effort, toute recherche. Alors se taisent les voix innombrables et s'effacent les paysages. La conscience différenciée redevient la Lumière et se confond à Elle dans une Harmonie indicible. Elle voit, et ce qu'elle voit elle l'est, identiquement, au faite de la course où elle retrouve son intégralité.

« Demeure dans la pensée de notre matérialité, ô Mystère d'or,
fleur,
Soleil au firmament de l'Eternel, hôte de l'Heure merveilleuse ».

Pour la deuxième fois s'élève la même prière, l'unique, la perpétuelle requête du monde : « Demeure dans la pensée de notre matérialité ».

Nous qui sommes soumis aux lois de la matière et, jusque dans nos élans les plus purs, dépendants d'elle, asservis à ses mouvements et à ses pièges, à ses impératifs qui nous échappent, nous avons besoin de la présence rassurante et libératrice de la Fleur divine. Elle seule peut, dans notre pensée concrète, opérer la transformation, dénouer les attaches et rendre notre âme à son « Mystère d'or ». Car la Fleur

est notre âme dans sa nature véritable, qui comprend la terre et la vie de la terre, mais est libre d'elles dans sa vision, dans son existence et dans sa connaissance essentielles. Ici, la fleur est déjà le « Mystère d'or », le « Soleil au firmament de l'Éternel ». Elle est déjà connue comme la Lumière suprême du Soleil, Seigneur royal de notre Conscience immortelle. Et dans ce huitième vers comme au quatrième, Shrî Aurobindo pose la même antithèse saisissante et révélatrice : d'une part le Soleil éternel de la Conscience lumineuse en Soi, hors du Temps, et d'autre part la Présence divine de l'Heure merveilleuse, l'Hôte ineffable et sa manifestation qui suscitent la piété puis, par elle, procurent l'extase révélatrice. La Rose est l'Éternel lumineux et elle est l'Heure qui donne la vision de Dieu, le moment de ravissement où l'âme humaine étreint à nouveau l'Infini.

Strophe troisième

« Rose de Dieu, force damassée de l'Infini, rouge icône de
puissance,
Rose de Pouvoir avec ton halo de diamant perçant la nuit ! ».

Après avoir été la Béatitude de l'Innommable, après avoir été la Lumière de l'Éternité, la Rose est le Pouvoir qui dévoile l'Infini. Elle est la « force damassée de l'Infini ». Pourquoi « damassée » ? Parce que les pétales de la fleur, ton sur ton, sont pareils aux dessins du damas dont les reliefs sont obtenus par le tissage différent de la même soie. Ainsi la force de l'Infini est toujours semblable à elle-même et une, mais les reliefs de ses manifestations varient. L'Infini est un, une seule fleur le remplit, un même parfum le pénètre et cependant les aspects de ses énergies sont sans nombre. « Rouge icône de puissance » : la fleur est l'image efficace et sacrée d'une puissance incalculable, et cette puissance est « rouge », elle porte la couleur de la Passion. Elle est le Regard qui nous *voit* et qui nous *connaît* du dedans de nous-mêmes.

A deux reprises, dans le même vers, Shrî Aurobindo évoque la force. L'Infini est une force et la fleur qui le symbolise est une puissance. Il s'agit d'une révélation importante : l'Esprit est vie et l'audace de sa révélation est une indomptable vigueur.

Lorsque les hommes tentent de se faire une idée de l'Éternel-invisible, de l'Infini, ils se Le représentent bien souvent comme une béatitude qui n'a pas de fin, un Cantique ininterrompu et suave, comme une félicité continue en laquelle évoluent les âmes heureuses, insouciantes, oublieuses de tout sauf de leur joie presque palpable. C'est le Paradis des élus dont les œuvres picturales et poétiques de tous les temps nous donnent d'innombrables illustrations, souvent belles et touchantes. C'est le séjour bienheureux de la paix et de la tranquillité, ignorant l'ardeur et la lutte. Les dieux, les héros, les sages hindous ont eux aussi leurs Paradis, conséquences de leurs exploits et de leurs austérités. Mais il est précisé dans la Mythologie que ces Paradis sont transitoires comme le sont les destinées d'ici-bas. Ceux qui en sont dignes y passent le temps prévu par la loi divine en rapport exact avec le « bien » qu'ils ont fait. Une fois cette faveur épuisée, il leur faut revenir sur terre afin d'y poursuivre leur recherche de la Vérité. Rien n'est plus logique. Et l'on peut admirer une fois de plus en ceci la perspicacité de la sagesse d'Orient qui sait mettre toutes choses à sa place juste. Le fruit de l'œuvre, son fruit véritable est la « Connaissance intérieure », c'est-à-dire la révélation = l'Upanishad conquise par *l'effacement de soi*. Notre comportement terrestre nous enfante à un état de vie nouvelle qui peut être un « Paradis », une période harmonieuse, pareille à une moisson riche et bonne qui réjouit celui qui l'a récoltée ; ou bien, dans le cas contraire, un « enfer », c'est-à-dire une épreuve douloureuse et inféconde, semblable à une mort en apparence irrémédiable. Loin de voir là une « récompense » et une « punition » au sens humain où nous sommes si fréquemment portés à les attribuer, il faut y discerner un état de fait inévitable, comme celui de la graine qui produit le fruit. De l'état de la graine et de l'état de la terre où elle gonfle puis éclate, de la saison plus ou moins favorable et du climat où elle éclôt dépendra l'état du fruit. Ce fruit est la réussite ou la défaite visible de la croissance qui s'est opérée jusqu'à sa maturité. Mais le terme de cette progression relative, le « paradis » ou l'« enfer » qui en résulte pour nous, n'est pas l'Éternité, ni l'Immuablement Vrai. Il repose lui aussi entre les mains et dans la volonté du Seigneur, et il n'est en aucun cas la conclusion définitive de l'existence. Celle-ci est

une Plénitude, une Perfection inaltérable, en laquelle la graine, le travail et le fruit sont un, selon le mode d'une fusion imprévisible à l'intelligence dualiste qui est la nôtre actuellement. Car le suprême état dont parlent les *rishis* est *autre chose*, son climat, sa valeur constituent pour nous un dépaysement total. « La mer de lait indifférenciée » que même aujourd'hui de grands sages connaissent dans le *samâdhi*, est une gloire dont la splendeur et la béatitude dépassent infiniment la louange, la félicité ou l'agrément des paradis dont il vient d'être question. Sa nature est totalement différente. Elle est faite d'une intensité extrême, d'une lucidité parfaite, d'une vie prodigieuse dans l'immobilité. Elle est Cela qu'on ne peut dire complètement dans aucune langue, Cela qui dépasse l'Univers et l'Eternité, que nul ne peut saisir, mais qui Se saisit Soi-même, à tout instant et intégralement, dans l'humilité de l'âme qui s'abandonne à Lui.

Shrî Aurobindo nous parle ici de la force, de la puissance qui en sont l'une des harmoniques essentielles. L'Energie est à l'Origine, elle est également le Suprême, le *Purushottama*. Cela qui est au commencement est aussi à la fin, Dieu, qui transcende et qui transfigure, une Puissance inappréciable ! Non pas une grandeur qui écrase mais une joie qui crée, qui est Amour et Révélation parce qu'elle est le fondement de la Vie et de sa Perfection. Le *yoga* entier est une force agissante, l'existence entière est le déploiement de cette force supérieure et immanente, de cette Immensité d'où naît l'Aube des Temps et dans laquelle demeure l'Inaltérable.

L'univers, jusqu'en ses moindres aspects, est l'expression de cette force, la révélation de la Puissance divine à l'œuvre partout. Rien ne serait sans Elle. Le *Purushottama* est l'Energie parfaite, inaltérable, la Concentration extrême de la Connaissance qui est Vie en Sa propre Félicité. Et le *yoga* contient cette force, il la garde et la déploie, la rayonne efficacement sur la voie du Salut. La Rose qui est le cœur du *yoga*, de la dévotion intelligente et pure, recèle cette force et l'exhale inépuisamment dans la conscience de ceux qui la contemplent. Elle est la puissance à mille faces de l'Infini, l'image exactement modelée de l'Absolu. En la préservant au-dedans de soi avec persévérance et ferveur, le *yogin* devient capable de *voir* en elle la Puissance divine et aussi de la posséder, d'être lui-même un centre

ardent dont l'influence sème la Connaissance et la Vérité ineffablement.

La fleur de la dévotion parfaite, sans tache et sans erreur, habite l'Infini et cette fleur est le Pouvoir dont l'éblouissante clarté déchire la nuit de notre ignorance et de notre désespoir. Le mirage du monde et de l'humain engendre notre obscurité, la fascination de tout ce qui se touche ou se voit entraîne notre mort. La Rose est l'attraction de l'Insondable qui nous émerveille au fond de nous-mêmes, la corolle aux pétales de feu qui répond à notre piété après l'avoir elle-même suscitée, et s'épanouit dans notre pensée.

« Rose de Pouvoir avec ton halo de diamant perçant la nuit ! ».

Cela signifie-t-il que le monde et l'humanité soient haïssables, qu'il faille s'en détourner avec mépris comme d'une chose sans valeur ? Nullement. Mais le monde et l'humanité sont un aspect dont l'Invisible est le Tout, dont l'Eternité est la nature, dont l'Infini est la donnée réelle. Voir en eux le but et le terme de notre joie, de nos efforts, c'est s'attacher à l'ombre et non à la présence véritable. Dans le cœur épris de notre vision intérieure nous découvrons un univers sans déceptions dont la Rose est le soleil, et son « halo de diamant » fait lever le jour immortel qui attendait au fond de nous. Certes, elle n'est pas *pour* nous, elle existe en soi comme le Divin qui l'anime. Le nom qu'elle porte vient de Dieu, même si pour Lui qui la créa elle n'a aucun nom, aucune forme. Elle est la force de l'Infini qui donne l'Infini, la Puissance d'Eternité qui donne l'Eternité, la Présence de l'Innommable qui donne l'Absolu, chemin admirable et secret tracé à l'horizon de tout espoir, flamme que rien n'éteint et de qui tout s'allume.

L'expérience mystique développe une démarche mystérieuse faite pour nous de beaucoup d'abnégation et de beaucoup d'amour. Elle se déroule avec simplicité, indéfinissable avec nos mots mais indiscutablement réelle et vraie dans ses manifestations, une science précise aux données immuables, aux exigences strictes, aux lois parfaitement harmonisées. Elle est la Science des sciences qui les éclaire toutes de son authenticité. Le monde à genoux voit Dieu, non pas en se frappant la poitrine mais dans l'éblouissement d'une lumière sans

pareille, pure, infiniment belle et radieuse, révélatrice de Ce qui est ⁸. L'âme allégée respire mieux, son allégresse la guide, son élan devient sûr et puissant, indomptable comme le Divin qui l'habite. Du sein de l'être jaillit un long cri de re-connaissance et de gratitude. Un diamant a percé la nuit de son feu éclatant. Et la nuit, d'un seul coup, est tombée dans l'oubli, le rêve s'est évanoui, le Matin s'est levé. La Vérité paraît, l'Eveil sublime où l'homme enfin se connaît en Dieu !

« En flammes, dans la volonté de l'être mortel, trace le miracle
de ton dessein,
Image d'Immortalité, irruption de Dieu en l'homme ».

Nous retrouvons ici le « buisson ardent » ⁹ de l'Ancien Testament, le feu révélateur qui, du dedans de soi, permet à l'homme d'entendre Dieu et de Lui obéir.

Cette image de la flamme, du feu, se présente fréquemment dans les diverses Ecritures sacrées que le monde actuel possède. Ici, Shrî Aurobindo précise : « En flammes, dans la volonté de l'être mortel », expression qui constitue par elle-même tout un enseignement. Il faut qu'un feu s'allume dans la volonté de notre conscience humaine, non pas un feu d'ambition égoïste mais une gerbe de flammes, dévorantes, faites d'adoration et de sacrifice, un don de soi total, lumineux d'une compréhension suprahumaine, à ce Pouvoir dont l'énergie est la substance de l'Infini, pour que la Rose y « trace le miracle de son dessein », la désignation indéfinissable et merveilleuse capable de nous diriger et par là de nous transfigurer. Son profil de clarté nous attire et nous régénère, nous ouvre la voie de l'Absolu par l'Amour du Dieu

8. L'adoration que suscite partout et de tout âge la venue d'un Messager divin le prouve suffisamment. Les foules accourues pour le voir lèvent les yeux vers lui, demeurent suspendues à ses lèvres, à son regard, à son visage. Ce qu'elles éprouvent dans ces moments-là, si rares, mais bouleversants, est un sentiment d'adoration qui les submerge et les éblouit, qui les soulève au-dessus d'elles-mêmes et les anime avec violence d'un désir de perfection et d'amour jamais connu jusque-là. C'est la joie, l'enthousiasme et la confiance qui les guident soudain et non l'accablement ou la crainte. Une foi naît du regard plein de douceur qui s'est tourné vers elles, de la voix ferme qui leur parle, une foi en une vie meilleure, une espérance devenue tout à coup sans limite et concrète, promesse d'immortalité, soif de la Sagesse qui sommeille en tout homme et qui est Dieu.

9. *Exode*, 3 : 2.

adorable. Elle est à la fois l'image et la substance, notre prière et son Objet.

Notre volonté devient alors la volonté divine, productrice d'œuvres vraies, pures, édifiantes. Le tracé de la Rose, dans notre conscience, nous oriente vers ces « chemins du ciel » dont parlent tant de saints. Il esquisse en nous les parcours indéchiffrables, les sentiers de Lumière par où il faut passer, les terres impalpables sur lesquelles il faut s'engager. Sa flamme attise notre dévotion, stimule notre nostalgie, éclaire notre intelligence et nos réalisations. « Le miracle du dessein » de la Rose, dans l'inconnu de notre destin et de notre pensée, vient de la matérialisation qu'elle donne de l'Insaisissable. Elle en dévoile un visage subtil qui nous parle et nous aide, un sourire aimant qui comble notre cœur et, de notre joie, nous enfante à l'Ineffable. Elle est le Christ, le Bouddha, elle est Krishna, la Mère divine, les Dieux et les symboles puissants qui offrent à l'humanité le réconfort d'une Personne divine penchée sur sa misère et d'un Enseignement susceptible d'être suivi. Et elle révèle, dans l'âme éveillée du *yogin*, la vision sans forme, toujours plus haute, plus exacte et plus vraie de la Réalité impérissable qui l'attire à Elle et va l'immerger dans Sa plénitude.

« Image d'Immortalité », la Rose de la ferveur est le reflet radieux de Ce qui ne naît point et ne meurt point, l'« irruption de Dieu en l'homme ». Dieu qui surgit dans la conscience humaine et la bouleverse en S'imposant, qui affirme soudain la certitude irréfutable de Son Existence et de Sa Vérité avec une force si grande que notre entendement se soumet sans réserve : il accepte et il est délivré de son angoisse. C'est la plénitude de l'extase, sa béatitude transfiguratrice en laquelle *tout* est donné et *tout* est reçu, sans fragmentations, sans limitations, dans un mouvement simple et total : Dieu est en l'homme et l'homme se sait divin¹⁰, sans distinction de nature ou de vie ; il a cessé de se considérer comme une petite silhouette changeante et restreinte, pour n'être plus qu'un seul avec le cosmos

10. « Moi et le Père nous sommes un ». Evangile selon saint Jean, chap. 10, v. 30. Tout, dans le monde de l'esprit et dans l'univers matériel, tend vers cette Unité.

et son Créateur, immortel, parfait, sans désir, sans souvenir, flamme à son tour du Brasier infini et bienheureux.

Cette « irruption de Dieu en l'homme » est la puissance qui seule permet la vie mystique, la nouvelle naissance au travers de laquelle la conscience devient capable de saisir le Divin, de pénétrer dans l'Evidence de l'Absolu. Sans elle, rien de tout cela n'est possible. Il faut attendre qu'elle vienne d'elle-même, selon la Volonté parfaite qui l'autorise, lorsque tout est prêt pour son accueil. Et jusque là, il suffit de la souhaiter inlassablement, de se nourrir de son seul *désir*, avec une *confiance* et une *joie* qui sont la loi de la piété. Les travaux accomplis avec dévotion, les amours désintéressées et pures y conduisent. Et le temps paraît court quand l'amour et l'oubli de soi le remplissent de leur ferveur ! La route est bonne à qui sait se consacrer à un idéal et vaincre les revendications moins belles et moins sincères de sa personnalité inférieure. L'Infini nous attend au terme de tout ce que le cœur ressent avec noblesse, de tout ce que l'intelligence recherche avec honnêteté, de tout ce que l'âme partiellement révélée à elle-même anime de son ardeur pieuse.

Strophe quatrième

« Rose de Dieu, pourpre éprise du divin Désir incarné,
Rose de Vie, regorgeant de pétales, lyre de couleurs ! ».

L'articulation intime et mystique du poème est si parfaite que son exactitude se dévoile d'elle-même sans qu'il soit aucunement nécessaire de la chercher. Le « Divin Désir » constitue l'élan fondamental et unique qui conduit l'existence à sa Plénitude. Par lui nous sommes, par lui nous grandissons, par lui nous entrons dans l'Eternité. Il anime la vigueur de la Kundalinî¹¹ enfouie à la base de l'être et de l'univers. Sa puissance nous enfante à Dieu.

Une fois de plus, dans ces deux vers, s'éprouve la double présence du Divin immuable et du Dieu incarné. La « Rose de Vie, regorgeant de pétales, lyre de couleurs » est l'expression magnifique

11. = *l'enroulée*, c'est-à-dire l'Energie divine qui attend au fond de nous-mêmes de pouvoir s'éployer jusque dans l'Infini. Elle est le Souffle divin de la vie manifestée, elle est son âme.

et puissante du divin déploiement, du Jeu sacré dont les éléments et les forces disent Dieu et attirent à Lui tout ce qui est. Cette « rose de Vie » se juxtapose à la « Rose de Dieu », la sainte présence stable, constante qui ne trompe point et ne déçoit point. Elle dit la flamme « éprise du divin Désir incarné », la soif de l'Absolu qui tourmente l'univers et le pousse en avant. Elle chante l'appel à la Vérité, l'insatisfaction qui tenaille la conscience différenciée tant que celle-ci n'a pas retrouvé la plénitude bienheureuse de son être. Et ce Désir s'incarne, il plonge dans la vie de la chair aussi bien que dans celle de l'esprit. Car l'univers manifesté de Dieu n'est qu'un seul Tout : ses éléments y participent au même effort, au seul travail qui les forge et les perpétue. La nostalgie de l'Absolu habite le physique, le vital, le mental aussi bien que le psychique et le spirituel. La création tout entière, sans aucune exception, y façonne la Gloire qui l'attend, une dans la souffrance qui l'étreint, une dans l'énergie de l'élan qui l'entraîne vers Dieu. Tout est solidaire, rien ne va seul, pour soi, et le sage qui connaît Dieu rentre dans l'universelle Splendeur, où s'illuminent toutes choses.

Pourquoi la Rose mystique qu'a vue et connue le Maître est-elle « pourpre » ? Parce que la fleur de la passion est de feu, parce que le brasier qui habite l'âme ici-bas a la couleur de l'incendie, il brûle, avant de s'apaiser dans la blancheur parfaite de l'Aube immaculée ¹².

Le divin Désir demeure, à son degré de conception le plus élevé, l'énergie créatrice de Soi. Incarné, il devient la Présence du Divin qui s'exprime dans l'univers. Et la Rose, la flamme pourpre de l'adoration reste éprise de ce divin Désir. L'adoration, au sein de l'Absolu, est la joie d'être, la Béatitude de la Connaissance parfaite et de la Vie éternelle. Dans le processus de la manifestation, elle engendre l'attente dévorante de Dieu, la soif essentielle du monde dont l'âme ne se défait point.

La Rose mystique de ce Poème accentue à la fois l'autorité du Désir divin au-dedans de nous et sa réponse implicite. Elle dirige le mouvement de la flamme au cœur de l'être, l'embrassement de sa

12. Ce sera son grand poème : « Savitrî ». Et c'est aussi le thème du *Voilier Rouge*, poème scénique de Noutte Genton-Sunier, édité par elle-même en 1984.

conscience. Mais dans la flamme et dans l'embrasement eux-mêmes réside la réponse de la Vérité, la certitude qui oriente et qui ne trompe point, la semence de la révélation, la « Rose de Vie, regorgeant de pétales, lyre de couleurs ». Car ce Désir marque l'origine du cosmos et il en désigne l'accomplissement, fleur dont les pétales ne peuvent être dénombrés, dessin dont la courbe surgit, incalculable, dont les aspects et les couleurs sont foule. L'univers tout entier magnifie l'Absolu, et il en est la vision, l'extase. La terre médite et s'exalte en mille floraisons fastueuses tandis que la pensée scrute le Ciel de son immensité.

« Transforme le corps de l'être périssable en un poème doux
et magique ;
Unis en nous la terre et le ciel, rends immortels les enfants du
Temps ».

La Rose, c'est-à-dire la conscience véritable et juste de la vie manifestée en son divin Désir et en son expression infinie, est donc capable de « transformer le corps de l'être périssable en un poème doux et magique ». Au lieu des luttes, des oppositions, des souffrances dues à la perception des dualités, l'âme incarnée retrouve en soi son unité primordiale par la contemplation de sa splendeur qu'elle projette dans la matière. La Rose est ainsi le symbole de la Connaissance et de la Sérénité, de ce « poème doux et magique » que le corps lui-même compose au gré de son dharma¹³ éternel, quand le feu de la Grâce indicible l'a réveillé de sa torpeur. Visage ardent de la Plénitude, elle transmet au corps mortel son irréprochable beauté promise à la Béatitude qui se souvient de Dieu, *ici-bas*. Et nous retrouvons ainsi une idée chère à Shrî Aurobindo : sa certitude que le corps lui aussi connaîtra la Gloire infaillible sommeillant dans tout ce que le Seigneur a créé. Non certes que les caractéristiques matérielles de la terre nous soient rendues après la mort ! Il s'agit de tout autre chose. Le corps goûte la Splendeur de l'Esprit dans le jeu-même de ses apparences et de son devenir. Il possède, en la structure de son expression humaine accomplie, l'immortelle pureté de son essence la plus haute,

13. La loi divine.

la maîtrise de la puissance divine qu'il incarne, la Vie de l'Au-delà rayonnante d'une intensité qui dépasse infiniment ce que nous percevons aujourd'hui, participant de l'Infini. Sa forme est elle-même de la nature du Sans-Forme, Cela que chacun est destiné à connaître dans sa chair à l'Heure, unique pour tous, de l'Illumination intégrale. Le Surhomme de Shrî Aurobindo « unit en soi la terre et le ciel, rend immortels les enfants du temps », c'est-à-dire qu'il réalise, dans son harmonie indestructible, le principe même de la création : Dieu manifesté en l'homme, l'homme sanctifié en Dieu, la suprême Félicité de l'Etre dans l'univers affranchi de tout ego. Et la Cité divine sur la terre, qui se nourrit du Temps, s'épanouit ainsi dans l'Eternité qu'elle porte en soi, dans la Pensée unique et sereine de l'Etre.

La beauté de la matière est de cette espèce si difficile à saisir, elle est la vie éternelle de l'Absolu, la Lumière¹⁴, pulpe et cœur de l'immortalité, que la Force divine manifeste et fait grandir dans le mouvement révélateur de Sa Plénitude, et transfigure dans Sa Splendeur. La matière ne dépend pas de la matière pour naître et se perpétuer, elle dépend de l'Esprit, de la Vie éternelle qui n'est pas son contraire mais son commencement et sa substance authentiques et impérissables.

Le corps humain et le monde mortel sont semblables à la Fleur. Ils possèdent un centre auquel toutes leurs parties sont liées, un seul et même souffle les anime, une seule et même conscience lumineuse les habite, un seul et même Amour les pénètre. Voir cela et le vivre, c'est cesser de craindre, cesser d'espérer ou de désespérer, cesser d'ignorer, cesser de mourir ; c'est apprendre à reconnaître peu à peu ce qui est : que la terre et le ciel sont un, sans opposition, sans antagonisme et que le Temps est immortel. La libération matérielle est une libération de l'âme qui submerge la matière et la révèle à elle-même dans sa Vérité. Une forme succède à une autre forme, un siècle succède à un autre siècle, une destinée succède à une autre destinée, une vision succède à une autre vision. Mais les formes, les siècles, les destins et les visions jaillissent de la même Source unique, sont issus

14. Les théories des physiciens rejoignent aujourd'hui la Sagesse millénaire des mystiques.

du même Etre, de la même Lumière une et parfaite. Il n'existe pas deux Présences ni deux lois. Il n'est qu'un seul parcours dans une seule Réalité. Tout y concourt et tout y participe selon la Sagesse insondable de Cela-qui-est.

Que la Rose s'épanouisse dans la conscience, qu'elle dévoile la Lumière inaltérable qui la constitue, et le corps à son tour sort de sa nuit : il voit qu'il est divin lui aussi, un lui aussi, semblable à l'univers dans sa structure et son cheminement, indestructible dans sa nature profonde, parce qu'il appartient à la Nature, à la Présence immortelle de Dieu. Il se sait l'expression d'une Harmonie divine et vivante traduite en lui. Si les visages, les aspects semblent disparaître ou mourir, ce qu'ils reflétaient contient Cela qui ne meurt point. Ils se suivent comme les images ininterrompues d'une compréhension, d'une connaissance, d'une création unique. Leur dessin passe dans la conscience qui les émet parce que leurs contours limités et finis ne peuvent contenir que de façon fugitive la Plénitude dont ils émergent et à laquelle ils retournent. Mais ils appartiennent à l'Infini qui les attire à Soi invinciblement et les rend à Son insaisissable Intégrité.

La terre est le chant du ciel et le ciel est la révélation de la terre. L'une est en l'autre, inéluctablement. Ce qui est du ciel est aussi de la terre et ce qui est de la terre vient du ciel. A la strophe suivante nous verrons qu'ils sont non seulement l'un *en* l'autre mais indivisibles, et que la vie de la terre est la vie du ciel. Parce que tous deux manifestent des états ou des degrés de la Conscience unique demeurant en chacun, en toutes choses, et dont la seule nature et le seul devenir est la Perfection de l'Absolu dans la Béatitude infinie de l'Etre.

« Transforme le corps de l'être périssable en un poème doux et magique », en un hymne de gloire qui l'apaise et l'enfante à la Vérité, cette Vérité qui est l'Immortalité, l'Incorruptibilité totale ! « Rends immortels les enfants du Temps ! ». Non pas que les individus innombrables des millénaires se groupent dans une Eternité surpeuplée de petites personnalités. Mais que, délivrée de l'ego et de ses perceptions réduites, l'Ame unique, présente et vivante en chacun de nous, retrouve sa suprématie, effaçant l'image passagère que nous semblons

être, pour nous restituer à notre existence véritable qui est hors de l'Espace et du Temps.

Strophe cinquième

« Rose de Dieu telle un éclair d'extase sur le visage de l'Eternité,
Rose de l'Amour, insondable rubis de toutes choses, passion-
brûlante de la Grâce ! ».

Voici enfin le Mystère des mystères, l'Inexprimable de la Vie qui est Elle-même une « extase sur le visage de l'Eternité ». L'existence tout entière, absolue et manifestée, est la contemplation de l'Infini. Et la Rose l'incarne, elle est l'Amour en son sens le plus élevé, l'Amour qui crée, l'« insondable rubis de toutes choses », l'origine, la semence, la Mère divine elle-même : « passion-brûlante de la Grâce ».

Le Maître reprend ici la notion de « passion » déjà évoquée dans la première strophe. La « passion de la Grâce ! ». Cette longue attente et cet interminable pardon de la Conscience Une et Parfaite qui tolère la dualité et qui l'aime, qui lui lègue sa Joie et sa Plénitude au travers d'une peine et d'une recherche immenses. « Nul ne connaît la souffrance du Seigneur lorsqu'Il S'incarne », disait Shrî Râmakrishna. C'est la plongée dans le feu qui ne consume point mais qui éprouve l'Ame unique jusque dans les angoisses de la mort, afin qu'Elle ressorte radieuse et triomphante, Se sachant hors de toutes les atteintes, inaltérable, immortelle, infinie.

Car nous sommes l'Ame Unique, la Conscience Une et Parfaite !

« Surgis du fond de la nostalgie qui sanglote dans les abîmes de
la Nature :

Fais de la terre la patrie du Merveilleux et de la vie le baiser de
la Béatitude ».

Que la Rose, flamme de Vie et de Vérité, surgisse en nous, se dévoile, stimulée par le désir qui souffre dans les profondeurs de notre être, et son rayonnement transfigure la vision que nous avons de l'univers et de nous-mêmes. La terre devient la patrie du Merveilleux divin, la vie devient le baiser de la Béatitude. C'est la délivrance

reconnue des sages et des saints, la rédemption apportée au monde par le Christ, la bénédiction du Bouddha, qui se répètent et se vérifient d'âge en âge, toujours les mêmes, par ceux que le chemin mystique a guidés jusqu'à Dieu. La Rose de l'Amour divin chante l'Immuable qui contient la révélation de l'Absolu. Elle veille en chacun de nous, dans toute l'étendue de l'existence universelle. La possibilité de renaître à la Connaissance parfaite de Dieu demeure en tout homme. La Passion de la Grâce reste totale et s'étend à tout ce qui existe, comme la Révélation qu'elle recèle, comme l'Accomplissement qu'elle donne. Tout est Dieu, tout est l'Absolu parce que l'Absolu est l'Ame unique des phénomènes et des êtres. Dans les abîmes de la Nature sanglote la nostalgie de la Plénitude et dans la conscience éclairée du mystique brûle cette même attente. Elle repose dans le monde physique et dans les royaumes du vital et du mental aussi bien que dans l'esprit purifié des saints, support de l'Univers, raison d'être de la vie et de la terre. En vérité, déjà « la terre est la patrie du Merveilleux, la vie est le baiser de la Béatitude ». Qui s'émerveille et adore ici-bas, s'émerveille et adore également dans le ciel. La flamme de la Rose en nous, de la Bhakti¹⁵, rend les circonstances pures et bonnes, les événements divinement propices, tels qu'ils ont été conçus dans l'Eternité sans défaut. La vie célèbre l'Emerveillement inépuisable de la Conscience lumineuse incarnée, elle accomplit, pour l'âme qui s'est éveillée à son existence réelle, le baiser radieux de la Béatitude :

« Aum shânti, shânti, shânti »¹⁶,

le chant du Ravissement perpétuel dans l'insondable Silence de l'Infini qui, comme les pétales de la Rose, s'épanouit sans s'altérer jamais.

L'Ananda de la sainteté est IMPERSONNEL : il vient de Dieu et s'offre à Dieu. Par lui l'homme est *délivré* de soi-même, dès ici-bas. Il est centré sur l'Ineffable douceur de l'Eternité qui brille dans son cœur d'un feu tranquille et sûr, et qu'il contemple à chaque pas. Il sait qu'il ne revêt aucune importance individuelle et son corps le sent,

15. Amour de Dieu.

16. *Shânti* est la grande paix divine.

ses nerfs le vivent sans plus se laisser emporter par les vagues profondes de leur impuissance. Tout est Dieu ! « Le corps de l'être périssable *est* transformé en un poème doux et magique, la terre et le ciel y sont unis, et les enfants du Temps sont devenus immortels ». La création connaît la Loi divine qui la régit et elle en absorbe à tout instant l'invariable Sérénité.

Ce qui demeure est Dieu, la Mère divine et Ses œuvres parfaites. Et cela dans l'actuel présent, dans l'inaltérable étreinte de chaque instant. Dans la profondeur invisible de tout acte, de toute circonstance, de tout événement, tressaille le baiser de la Béatitude. Car l'existence entière est ce baiser, cette extase de l'Unité qui se connaît elle-même et se donne dans la joie. Le principe de toute vie demeure cette extase et cette joie, son déroulement dans le Temps aussi. Heureux, cent fois heureux, ceux qui, par la maîtrise et l'oubli de soi, ont conquis ce ravissement et goûtent cette allégresse qui ne peut leur être enlevée, car elle est le fondement-même de leur nature ! Heureux ceux qui savent aimer, car l'amour est le chemin de cette extase et de cette joie ! Heureux ceux qui aiment la paix et qui la recherchent, qui la procurent aux autres par leur courage et leur piété, car le baiser de la Béatitude est la puissance créatrice de la Paix divine. Heureux tous ceux qui, dans leur existence terrestre, se conforment à la Vérité de cette Vision, car ils pénètrent de cette manière dans la Vie divine manifestée par l'univers.

Le mal, le mensonge, l'ignorance, l'erreur n'ont qu'une existence et une valeur éphémères et très réduites, malgré l'apparente et gigantesque puissance qu'ils semblent revêtir dans le monde. Lorsqu'ils disparaissent, ils ne meurent point, ils ne sont point voués au néant. Leur destruction s'opère d'elle-même en eux et par eux. Et cette destruction est une transformation qui les purifie par la douleur et les transmet à un autre devenir. Seule la Vérité est authentique et immortelle. Et la Vérité est partout. Elle attire à Soi toutes choses, pénétrant l'erreur et le mensonge, les enfantant par la force insondable de Son mystère, à leur divine destinée qui est inévitable.

Et le Seigneur, dans Son infinie bonté, fait descendre sur nous comme une pluie bienheureuse la manne spirituelle dont nous sommes

nourris. Dépouillés de nous-mêmes, de toute œuvre, de tout savoir, Il nous comble Son Esprit. Le dépouillement n'est pas la pauvreté, qu'Il transcende en une Intelligence supérieure. Car le Silence de l'Immortalité, la Connaissance unique et la Béatitude s'épanouissent alors dans notre pensée, comme la patrie du Merveilleux, comme la terre promise de la Grâce.

Ce qui naît ici-bas, avec toute la vie telle que nous la connaissons, c'est la Sainteté de l'Amour, la grandeur de la Conscience parfaite, la simplicité de l'Adoration en laquelle l'univers trouve son véritable Accomplissement.

EPILOGUE

Le résultat de la vie mystique vécue jusqu'au bout est la connaissance de l'homme et la connaissance de Dieu.

Qu'est-ce que l'homme ? Une image de Dieu, l'image intérieure de Dieu.

Qu'est-ce que Dieu ? Qui est Dieu ?

Dieu est cette Présence intime en laquelle tout subsiste selon l'Esprit de Vérité qui est Un.

Dieu est esprit, tout est esprit, mais non pas esprit pur, non pas une abstraction,

Un corps divin totalement conscient, totalement existant, totalement créateur, totalement fait de lumière, être infini dont la vie est béatitude, intelligence, authenticité.

Il est sans origine et Il ne devient pas, Lui qui donne le devenir.

Sans jamais rien changer à Sa propre nature, Il projette en Lui-même des formes sans cesse renouvelées de Lui-même, qui Le contiennent, qui L'expriment sans Le transformer.

L'instant de Dieu, qui est Sa présence éternelle et totale, porte l'univers et l'enfantement des siècles dans l'exactitude immuable de Sa Nature.

Telle est la Liberté que recherchent les hommes et qu'ils ne peuvent pas atteindre sans se transcender. Mais la possibilité de ce dépassement réside en chacun d'eux, modelée dans la structure même de leur corps.

Il n'y a pas de temps, pas de séparation, pas de limites, pas d'obstacles. Tout est Dieu et Dieu est Tout.

Il ne naît pas, Il est.

Il ne divise pas, Il projette en Soi-même d'innombrables aspects de Soi destinés à naître, à vivre, à s'épanouir dans Son Unité.

Telle est Sa Toute-Puissance : en un seul éclair de Sa Conscience Il contient la Plénitude de toutes choses, sans rien omettre, sans rien éviter.

Rien n'existe hors de Dieu, rien ne saurait apparaître sans Lui. Il n'y a qu'un seul mouvement de Vie qui, de Dieu, s'épanouit en Dieu. Car Dieu est l'Absolu, Ce par rapport à quoi tout s'exprime, Cela sans qui rien ne vivrait.

Dieu n'est pas une personne et Il ne *possède* pas un esprit semblable au nôtre. Il *est* Esprit, Corps spirituel, Corps de Vie, Substance d'Être, Lumière infinie qui EST tout.

L'étude de Dieu est l'intelligence de l'homme, une progression qui l'engage totalement. L'homme est en Dieu, Dieu est en l'homme, comme une seule respiration. Mais l'homme s'efface en Dieu qui ne S'efface point, Conscience immuable qui tout connaît, Souffle impérissable de l'Immensité.

L'homme possède également un corps de Lumière dont son apparence terrestre n'est qu'une représentation momentanée, destinée à disparaître. Au cours de l'ascension mystique, lorsque son entendement s'est suffisamment développé, suffisamment purifié et affirmé, éteignant une à une les lampes basses de l'erreur, de l'ignorance, de l'égoïsme, de l'illusion, il peut percevoir cette stature supérieure et pénétrer en elle dès ici-bas, conquérant ainsi l'immortalité. Car la mort n'atteint que la forme matérielle, non l'Être qui est Gloire et Infinitude.

Immobile et inerte, suprêmement heureux, le mystique ne respire qu'à peine ; ses poumons peuvent même s'immobiliser dans sa poitrine. Il vit cependant, il aspire la Vie à sa Source. Le souffle qui pénètre en lui et le nourrit est si léger qu'il est imperceptible. Les contours de son corps, son espace infime disparaissent de sa perception ; il conçoit une vastitude illimitée qui est lui, une conscience intérieure, insondable qui est lui, une présence totale qui est lui. Il voit sa nature véritable qui est Dieu et il vit son

existence véritable qui est Dieu. Revenu d'un tel état, l'homme est réellement *bon*, pour la première fois. Il rayonne d'une céleste joie qui est amour créateur, parce que sa pensée a saisi le Vrai, parce que sa puissance et sa volonté se sont identifiées à leur origine suprême. L'isolement apparent dans lequel il vivait par rapport à Dieu a fait place à une fusion qui ne peut plus être démentie parce qu'elle est, en fait, sa Réalité essentielle.

L'homme est la réunion du spirituel et du matériel, le point où les deux forces se rejoignent pour s'épanouir dans le Divin.

La notion qui trop longtemps les a confrontées l'une à l'autre, qui a fait de l'âme et du corps deux états opposés, se détruisant même l'un l'autre bien souvent, est illusoire. Tous deux, l'esprit et la matière, sont issus de la même Conscience-Existence unique et sont un seul. Ils se complètent dans la Manifestation, s'interpénètrent ; ils se fécondent l'un l'autre, ils sont l'un *avec* l'autre, l'un *par* l'autre, l'un *pour* l'autre, afin de réaliser la plénitude de la Vie cosmique qui, en sa genèse, son développement et sa fin, est pleinement divine. Dans l'Absolu, ils s'identifient, fondus l'un en l'autre.

Ce que l'homme crée, en dépit des apparences les plus contraires, est toujours un mouvement vers l'unité, un essai de retour à la Plénitude qui est sa nostalgie et son Devenir. Chaque fois qu'il poursuit un but, quel qu'il soit, qu'il s'efforce vers quelque chose, qu'il cherche à saisir une vérité qui, du fond de son être, lui paraît juste et désirable, l'élan fondamental de son aspiration est un élan d'unité vivace, même à son insu. Dieu, l'Un absolu persiste dans sa pensée et dans son cœur, rivé à ses espérances les plus secrètes et ses actes les plus divers.

L'analyse minutieuse qui distingue pour éclairer reste une poursuite de l'unité : déterminer les éléments, leurs réactions complémentaires, leur nature personnelle et réciproque, leur rôle dans le tout, illustre encore un travail de l'intelligence unificatrice. La diversité existe, la dualité alimente l'illusion qui la permet en voilant la Conscience indivisible. Mais le chemin de l'illumination secrète sourit, partout perceptible, pour qui sait voir et entendre selon l'Esprit.

La créature, différenciée pour un temps de la Béatitude où tout est un, ne se détache pas de l'Atman, elle *L'accomplit*. Elle en demeure une partie intégrante. Dieu est le Souffle de son souffle, la Vie de sa vie, la Voix de sa voix, l'Ame de son âme. L'homme et le cosmos ne sont pas une âme *et* un corps, un esprit *et* une matière. Ils sont un corps parce qu'ils sont l'Ame, ils sont une matière parce qu'ils sont l'Esprit. L'un ne va pas sans l'autre, de l'Esprit vient le corps et dans le rayonnement indicible de l'Ame ils savent tous deux qu'ils sont un à jamais.

Ce qui, selon nos raisonnements humains, les oppose l'un à l'autre, sont leurs réactions apparemment contradictoires. L'un semble se diriger vers la mort, vers la destruction de soi, vers la division et la nuit. L'autre aspire à la Lumière, au délice des fusions intimes, à la paix de la vision unique, immatérielle des choses. Mais en vérité ils cheminent ensemble et ne peuvent se renier. Et c'est de pair qu'ils reconquièreent l'Absolu.

Les six poèmes de Shri Aurobindo révèlent l'Au-Delà et l'enfantent ici-bas, dans la conscience différenciée. Ils jalonnent de leur beauté le chemin qui s'en va vers l'Infini radieux de la Connaissance et qui en revient, apportant avec lui une semence féconde à la terre et à l'intelligence des hommes. Ils en marquent les étapes, non pas immuables et strictes, mais riches d'une maturation illimitée, imprévisible pour chacun.

Dans l'intensité de l'extase et de la vision intérieure, il y a davantage qu'une Plénitude passagère : la préparation, la prescience d'une transformation radicale qui doit éclore peu à peu, non seulement dans la vie de l'individu et à tous les niveaux de sa valeur, mais dans l'humanité dont elle magnifie le destin.

Passiflore de la Grâce, la vie de la fleur mystique est en nous-mêmes l'effort de la transfiguration divine qui touche les différentes parties de notre être et les amène à leur épanouissement spirituel et essentiel, pour établir enfin la puissante Harmonie de *Sachchidânanda* dans l'incarnation. La nuit fait place à la lumière, l'ignorance fait place à la sagesse, l'inquiète agitation des hommes devient la Béatitude insondable de Dieu. Le corps se meut avec une aisance céleste,

sans obstacles ni désirs ; la vie s'écoule en lui comme le fleuve heureux de l'éternité ; la pensée évolue dans l'Admirable et, dans le cœur, éclôt la patience inépuisable de la sainteté. La douceur de l'amour divin palpite dans la chair autant que dans la sérénité de l'âme. La Splendeur immaculée du Jour immortel illumine l'univers entier de sa Joie où tout est Esprit, où tout est Dieu. Et le pas à pas quotidien de la terre, lui-même en est sanctifié.

L'âme incarnée qui a connu le vrai visage de l'existence et s'est identifiée à lui, sonde ici-bas le devenir de la Lumière et de la Perfection, qui sont partout. *Celui qui connaît intellectuellement ne peut juger que de ce qui relève de l'intellect et au-dessous.* Celui qui est entré dans la vision intérieure de la conscience éveillée à sa maturité spirituelle, possède une divine autorité. La voix qui résonne au-dedans de lui a un accent de vérité que nulle autre ne possède, une tendresse, une béatitude qui viennent d'ailleurs et qui fécondent l'être d'une sensibilité parfaite, d'une clarté pure. L'Infini le pénètre et son flot, au lieu de l'entraîner vers l'inconnu d'un inaccessible lointain, *le fixe dans son âme où il demeure,* stable en sa propre jubilation, en sa propre réalité. La Pensée qui l'habite est le Paraclét, l'Esprit Saint, d'où tout procède et en qui tout Est.

Dès lors la dualité elle-même est bienheureuse, en elle glisse un insondable bonheur : celui qui de la terre s'exhale et monte au faite d'une ivresse millénaire ; celui qui de l'Au-Delà descend jusqu'à elle et l'étreint comme l'Evidence de sa propre Gloire.

Dieu conçoit l'homme et l'homme conçoit Dieu, dans la reconnaissance ineffable d'un éternel Matin.

Saint-Prex, 1963-1965

Les *Six Poèmes* mystiques de Shrî Aurobindo que nous proposons aux lecteurs de langue française offrent une ouverture perspicace et profonde sur la vie de l'Esprit. L'homme *délivré*, par l'œuvre de la Volonté céleste en lui, de l'obsession restrictive de sa personne individuelle, *entre* dans le *royaume* du Silence révélateur et de la vision transfiguratrice qui constituent l'invariable mystère de la révélation supérieure de la vie. Il ressuscite à Soi dans la transparence consciente de son âme qui ne reflète que Dieu seul. Et par la pureté du Regard intérieur où l'univers est rendu à sa perspective vraie, il *connaît* enfin que la Transcendance et l'Immanence divines dans la création sont une et uniques. « L'Eternel est un ! »¹. Car Il EST Tout.

Editeur : Noutte Genton-Sunier

1. *Deutéronome*, chap. 6, V, 4.